ŒUVRES

DE

HENRI HEINE.

VI.

DE L'ALLEMAGNE.

2.

PARIS.
EUGÈNE RENDUEL,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 22.
1835.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

DE L'ALLEMAGNE.

CINQUIÈME PARTIE.

I.

La sincérité consciencieuse que je me suis rigoureusement imposée me force à dire que plusieurs Français m'ont reproché d'avoir parlé des Schlegel, et particulièrement de M. Auguste-Guillaume Schlegel, en termes par trop durs. Je crois que de pareils reproches ne m'auraient pas été adressés, si on était mieux instruit en France sur l'histoire littéraire de l'Allemagne. On ne connaît guère

ici M. Auguste-Guillaume Schlegel que par les écrits de sa noble protectrice, madame de Staël. Un grand nombre de personnes ne connaissent que son nom : ce nom leur sonne à la mémoire comme quelque chose de vénérable et d'illustre, comme qui dirait le nom d'Osiris, dont ils ne savent aussi rien autre chose, sinon que c'était un merveilleux petit bonhomme de Dieu qui fut adoré en Egypte. Ils ne connaissent pas mieux l'un que l'autre, et ils ne se doutent pas de la ressemblance qui se trouve entre eux.

Bien qu'il existe aujourd'hui un grand nombre d'écrivains allemands qui méritent, bien plus que les Schlegel, une mention étendue, je me vois obligé de consacrer encore quelques lignes à ces derniers pour répondre au reproche de dureté qui m'a été adressé. Malheureusement, ces nouvelles réflexions ne ressembleront pas non plus à un panégyrique.

Comme j'ai fait autrefois partie, en quelque sorte, des disciples académiques du plus âgé des Schelgel, il se pourrait qu'on me crût obligé de montrer quelque clémence à son égard. Mais M. Auguste-Guillaume Schlegel a-t-il épargné le vieux Burger, son maître,

son père littéraire ? Nullement ; car, dans la littérature comme dans les forêts des sauvages de l'Amérique septentrionale, les fils tuent leurs pères dès qu'ils sont devenus vieux et débiles.

J'ai déjà remarqué que Frédéric Schlegel était un esprit plus considérable que M. Auguste-Guillaume ; et, en effet, ce dernier ne subsistait que des idées de son frère, qu'il s'entendait à élaborer artistement. Frédéric Schlegel était un profond penseur ; il reconnaissait toutes les magnificences du passé, et il sentait toutes les douleurs du présent ; mais il ne comprenait pas la sainteté de ces douleurs et leur nécessité pour le salut futur du monde. Il voyait se coucher le soleil, et il contemplait mélancoliquement la place où il avait disparu, se plaignant des ténèbres qu'il voyait s'amonceler à l'horizon ; et il ne songeait pas que, du côté opposé, éclataient déjà les feux d'une nouvelle aurore. Frédéric Schlegel nommait un jour l'historien un prophète à rebours. Ce mot est la meilleure désignation qui puisse lui convenir à lui-même. Le présent lui était odieux ; il était effrayé de l'avenir : ce n'était que dans le passé qu'il chérissait, que se por-

taient ses longs regards de voyant, et là seulement il reconnaissait tout ce qui s'offrait de brave et d'heureux. Mais, dans les douleurs de notre âge, le pauvre Frédéric Schlegel ne devinait pas les douleurs d'un enfantement et d'une résurrection ; il ne voyait que l'agonie et les gémissemens de la mort, il ne se doutait pas pourquoi se déchirait le rideau du temple, pourquoi la terre tremblait et les rochers s'écroulaient ; et la crainte de mourir lui fit prendre la fuite, et l'obligea de se réfugier au milieu des ruines tremblantes de l'église. L'auteur de *Lucinde* trouva ce lieu approprié à la disposition de son âme. Il avait dépensé dans sa vie un excès de présomption et de gaieté qu'il trouvait coupable, et il se sentait le besoin d'expier ces péchés de sa jeunesse et de son âge mûr. Il se fit catholique.

Lucinde est un roman. C'est, avec quelques poésies et le drame d'*Alarcos* imité de l'espagnol, la seule composition originale qui ait été laissée par Frédéric Schlegel. Dans les temps, les louanges ne manquèrent pas au roman ; alors le révérend M. Schleyermacher écrivit et publia des lettres remplies d'enthousiasme sur la *Lucinde*. Des critiques s'avan-

cèrent jusqu'à dire que cette production était un véritable chef-d'œuvre, et ils ne craignirent pas de prophétiser que le roman de *Lucinde* serait regardé un jour comme le meilleur livre de la littérature allemande. L'autorité aurait dû faire justice de ces gens-là, comme on fait en Russie pour les prophètes qui annoncent un malheur public, et qu'on enferme jusqu'à ce que leur prédiction soit accomplie. Non, les dieux ont préservé notre littérature de cette grande calamité : le roman de Schlegel fut bientôt repoussé à cause de sa nullité effrénée, et maintenant son ressentiment s'est tout-à-fait évanoui. Lucinde est le nom de l'héroïne du roman ; c'est une femme composée de saillies et de sensualités. Les défauts du roman viennent de ce qu'elle n'est pas femme, mais une composition mal combinée des deux abstractions : l'esprit et la sensualité. La mère de Dieu pardonnera peut-être à l'auteur de ce livre ; mais les muses ne lui pardonneront jamais. Un roman semblable, nommé *Florentin*, fut attribué par erreur au défunt Schlegel. Ce livre est, dit-on, l'ouvrage de sa femme, fille du célèbre Moïse Mendelsohn qu'il avait enle-

vée à son premier mari, et qui passa avec lui dans le sein de l'église catholique.

Je crois que Frédéric Schlegel en agit sérieusement avec le catholicisme. Je le crois de lui; de beaucoup de ses amis, je n'en crois rien. En pareille circonstance, il est assez difficile de s'assurer de la vérité. L'hypocrisie est la sœur jumelle de la religion, et elles se ressemblent tant toutes les deux, qu'il est quelquefois impossible de les distinguer. C'est la même figure, le même costume, le même langage. L'une est cependant plus molle dans son parler, et ce mot *amour* vient plus souvent sur ses lèvres. Ici, en France, l'une de ces sœurs est morte, et l'autre en porte le deuil.

Depuis l'apparition du livre de madame de Staël sur l'Allemagne, Frédéric Schlegel a encore gratifié le public de deux grands ouvrages qui sont peut-être ses meilleures productions, et qui méritent en tout cas la mention la plus favorable. Ce sont : *la Sagesse et la langue des Indiens*, et *ses Leçons sur l'histoire de la littérature*. Par le premier de ces ouvrages, il n'a pas seulement introduit parmi nous l'étude du sanskrit, mais encore il l'a

fondée. Il devint pour l'Allemagne ce que Williams Jones avait été pour l'Angleterre. Il avait appris le sanskrit de la manière la plus originale, et le petit nombre de fragmens qu'il a donnés dans ce livre sont traduits admirablement. Grâce à la puissance d'observation dont il était doué, il comprit toute la signification de la versification épique des Indiens, de la Sloka, qui coule aussi largement dans leur poésie que le Gange, le fleuve aux eaux saintes et limpides. Je puis m'épargner les louanges, car l'ouvrage de Frédéric Schlegel sur l'Inde est assurément traduit en français; je ne trouve à blâmer que l'arrière-pensée du livre. Il est écrit dans l'intérêt du catholicisme. Ces braves gens avaient retrouvé, dans les poésies indiennes, non pas seulement les mystères de la religion catholique, mais toute sa hiérarchie et toutes ses luttes avec la puissance temporelle. Dans le Mahabarata et le Ramayana, ils voyaient un moyen-âge aux formes d'éléphant. En effet, dans cette dernière épopée, quand le roi Wiswamitra lutte avec le prêtre Wasischta, cette lutte comporte les mêmes intérêts qui excitèrent l'un contre l'autre l'empereur et le pape, bien que l'objet

de la querelle soit nommé ici, en Europe, l'investiture, et là-bas, dans l'Inde, la vache Sabala.

On peut élever le même reproche au sujet des leçons sur la littérature. Frédéric Schlegel y examine toutes les littératures d'un point de vue élevé, mais cette position élevée est toujours la cime du clocher d'une église catholique. Et à tout ce que dit Schlegel on entend sans cesse les cloches sonner, parfois aussi le croassement des corbeaux qui voltigent autour des ais de la vieille flèche. Pour moi, l'encens de la messe me monte au nez dès que j'ouvre ce livre, et aux meilleurs passages il me semble que je vois s'élever tout à coup de longues files de pensées tonsurées. Cependant je ne connais pas de meilleur livre en ce genre; et l'on ne pourrait se procurer un aperçu aussi complet de la littérature de tous les peuples qu'en rassemblant les travaux épars de Herder. Car Herder ne se mettait pas, comme un grand inquisiteur, sur un siége, pour juger les différentes nations, et les condamner ou les absoudre selon le degré de leur croyance. Non, Herder regardait toute l'humanité comme une harpe dans la main d'un grand maître; cha-

que peuple lui semblait une corde particulière de cet instrument, et il comprenait l'harmonie universelle qui résultait de ces accords différens.

Frédéric Schlegel mourut il y a cinq ans, par suite d'un excès gastronomique, dit-on. Il était âgé de cinquante-six ans. Sa mort occasiona un des plus repoussans scandales littéraires. Ses amis, le parti des prêtres qui tient son quartier général à Munich, furent enragés de la manière détachée dont la presse libérale parla de cette mort ; ils outragèrent et injurièrent de mille façons les libéraux allemands ; mais toutefois, d'aucun d'eux, ils ne purent dire qu'il avait enlevé la femme de son hôte, et qu'il avait, long-temps après, vécu des aumônes de ce mari outragé.

Maintenant je dois, puisqu'on le veut, parler de son frère aîné, M. Auguste-Guillaume Schlegel. Si c'était en Allemagne que je voulusse encore parler de lui, on me regarderait avec surprise.

Qui parle encore à Paris de la girafe ?

M. Auguste-Guillaume Schlegel est né à Hanovre, le 5 septembre 1767. Ce n'est pas de lui que je tiens cette particularité. Je n'ai

jamais été si peu poli que de m'informer de son âge. Si je me trompe, j'ai trouvé cette date dans les biographies des femmes savantes de l'Allemagne par Spindler. M. A.-G. Schlegel est donc âgé de soixante-sept ans. M. Alexandre de Humboldt et quelques naturalistes prétendent qu'il est plus âgé. Champollion était aussi de cette opinion. En parlant de ses services littéraires, je dois aussi revenir sur ses traductions : là, il rendit réellement de grands services. Sa traduction de Shakspeare est surtout un chef-d'œuvre incomparable. Peut-être, à l'exception de M. Gries et de M. le comte de Platen, M. A.-G. Schlegel est-il le plus grand métrique de l'Allemagne. Dans tous ses autres travaux, on ne saurait lui accorder que la seconde, ou même la troisième place. Dans la critique esthétique, il lui manque, comme je l'ai dit, le terrain d'une philosophie, et d'autres contemporains le dépassent beaucoup en ce genre, particulièrement Solger. Dans l'étude du vieux langage allemand, M. Jacob Grimm est fort au-dessus de M. Schlegel, lui qui, par sa grammaire, a mis fin à ces vues superficielles avec lesquelles on expliquait, à l'exemple des deux frères, les monumens de

notre langue. M. Schlegel aurait peut-être porté loin l'étude du vieux langage, s'il ne s'était élancé dans le sanskrit. Mais la vieille langue allemande n'était plus de mode, et le sanskrit pouvait exciter une nouvelle sensation. Mais aussi dans cette étude il resta en quelque sorte dilettante : l'initiative de ses pensées appartient encore à son frère Frédéric ; et ce qu'il y a de réel, de scientifique dans ses inductions sanskrites est l'œuvre, chacun le sait, de son savant collaborateur M. Lassen. M. Franz Bopp, à Berlin, est, en Allemagne, le véritable érudit sanskrit, et le premier de tous. Dans la science historique, M. Schlegel voulut une fois se cramponner à la renommée de Niebuhr qu'il attaqua ; mais si on le compare à ce grand critique, ou à un Jean de Muller, à un Heeren et à d'autres historiens, on ne peut s'empêcher de sourire. Mais quel est son rang comme poète ? Ceci est difficile à déterminer.

Le joueur de violon Solomons, qui donnait des leçons au roi d'Angleterre Georges III, disait un jour à son auguste écolier : « Les joueurs de violon peuvent se diviser en trois classes. A la première appartiennent ceux qui

ne savent pas jouer du tout ; à la seconde, ceux qui jouent mal ; et à la troisième, ceux qui jouent bien. Votre majesté s'est déjà élevée jusqu'à la seconde classe. »

M. Schlegel appartient-il à la première ou à la seconde classe des poètes ? Les uns disent qu'il n'est pas poète du tout ; les autres disent qu'il est un mauvais poète. Tout ce que je sais, c'est qu'il n'est pas un Paganini.

M. A.-G. Schlegel ne dut sa célébrité qu'à l'assurance inouie avec laquelle il attaqua les autorités littéraires qui existaient alors. Il arracha les couronnes de laurier qui couvraient de vieilles perruques ; et, à cette occasion, il fit voler beaucoup de poudre aux yeux de son public. Sa renommée est une fille naturelle du scandale.

Je l'ai déjà fait observer plusieurs fois, la critique, à l'aide de laquelle M. Schlegel attaqua les autorités, ne repose pas sur une philosophie arrêtée. Quand nous revînmes de l'étonnement où nous avait jetés cette assurance, nous reconnûmes bientôt le vide absolu de la critique de M. Schlegel. Ainsi, lorsqu'il veut rabaisser le poète Burger, il compare ses ballades aux vieilles ballades anglaises ras-

semblées par l'évêque Percy, et il montre combien celles-ci sont plus simples, plus naïves, plus gothiques, et par conséquent aussi plus empreintes de poésie. M. Schlegel a suffisamment compris l'esprit du passé, surtout celui du moyen-âge; et il réussit fort bien à indiquer cet esprit dans les anciens monumens, et à expliquer leurs beautés sous ce point de vue. Mais tout ce qui appartient au présent, il ne saurait le comprendre; tout au plus saisit-il quelques traits extérieurs, quelque chose de la physionomie du temps présent, ordinairement la partie la moins belle; et, comme il ne comprend pas l'esprit qui l'anime, il ne voit dans toute notre vie moderne qu'une prose tiède. En général, il n'appartient qu'à un grand poète de saisir la poésie de la pensée d'un temps présent; la poésie d'un temps passé se devine plus facilement, et il est plus facile de la faire sentir aux autres. Ainsi M. Schlegel réussit à relever auprès de la multitude les poésies où repose le passé aux dépens de celles où respire et vit notre moderne époque. Les *relics of ancient poetry*, rassemblées par Percy, expriment l'esprit de leur temps comme les poésies de Burger expriment l'esprit du nôtre.

Si M. Schlegel avait compris cet esprit, il n'eût pas pris la fougue avec laquelle il éclate dans les poésies de Burger pour le cri rauque d'un grossier magister, mais bien pour le puissant cri de douleur d'un Titan qui fut martyrisé par l'aristocratie des gentillâtres et des pédans académiques du Hanovre. Tel était le supplice du pauvre auteur de *Lenore*, et de maint autre homme de génie qui végétait péniblement à Goettingue, dans les fonctions de chétif professeur, et qui mourait dans la misère. Comment le superbe chevalier A.-G. de Schlegel, protégé par de superbes patrons, appointé, baronisé, enrubané, aurait-il pu comprendre ces vers où Burger s'écrie avec rage : « Un homme d'honneur, plutôt que de mendier les faveurs des grands, doit se faire arracher de ce monde par la faim ! »

Le nom de Burger signifie, en allemand, *citoyen*.

Ce qui augmenta encore beaucoup la réputation de M. Schlegel, ce fut la sensation qu'il produisit lorsque, plus tard, ici en France, il s'attaqua aux autorités littéraires des Français. Nous vîmes avec joie et orgueil notre belliqueux compatriote démontrer aux Français

que toute leur littérature classique ne vaut rien ; que Molière est un bouffon et un farceur, et non pas un poète ; que Racine a également bien peu de valeur, et qu'en revanche, nous autres Allemands, nous sommes incontestablement les dieux du Parnasse. Son refrain était toujours que les Français sont le peuple le plus prosaïque du monde, et qu'il n'y a pas du tout de poésie en France. Ces choses-là, l'homme les disait dans un temps où, devant ses yeux, s'offraient encore journellement maint et maint coryphée de la Convention, où il voyait passer devant lui en chair et en os les derniers acteurs de cette tragédie de géans, dans un temps où Napoléon improvisait chaque jour une sublime épopée, lorsque Paris fourmillait de dieux, de héros et de rois.... Mais M. Schlegel ne vit rien de ces choses. Lorsqu'il était ici, il ne voyait que lui-même, il ne regardait que sa figure dans un miroir, et de la sorte il est facile de comprendre qu'il n'ait pas aperçu de poésie en France.

Mais, je le répète, M. Schlegel n'a jamais pu comprendre que la poésie du passé. Celle du temps présent lui échappe. Tout ce qui est vie moderne lui semble excessivement pro-

saïque, et il n'a pu concevoir la poésie de la France, ce sol maternel de la société et de la poésie modernes. Racine dut être aussi le premier poète que M. Schlegel ne put comprendre; car ce grand poète se présente déjà comme le héraut des temps modernes près du grand roi avec qui commencent les temps nouveaux. Racine est le premier poète moderne, comme Louis XIV fut le premier roi moderne. Dans Corneille respire encore le moyen-âge. En lui et dans la fronde râle la voix de la vieille chevalerie qui pousse son dernier soupir; aussi le désigne-t-on quelquefois comme un poète romantique. Mais, dans Racine, les sentimens et les poésies du moyen-âge sont complétement éteints : il ne réveille que des idées nouvelles; c'est l'organe d'une société neuve. On voit éclore dans son sein les premières violettes du printemps qui ouvre notre jeune âge; on y voit même les bourgeons des lauriers qui s'épanouissent plus tard si largement. Qui sait combien d'actions d'éclat jaillirent des vers tendres de Racine ? Les héros français qui gisent enterrés aux Pyramides, à Marengo, à Austerlitz, à Iéna, à Moscou, avaient entendu les vers de Racine,

et leur empereur les avait écoutés de la bouche de Talma. Qui sait combien de quintaux de renommée reviennent à Racine sur la colonne de la place Vendôme ? Euripide est-il un plus grand poète que Racine, c'est ce que j'ignore ; mais je sais que ce dernier fut une source vivante d'enthousiasme, qu'il a enflammé le courage par le feu de l'amour, et qu'il a enivré, ravi et ennobli tout un peuple. Qu'exigez-vous de plus d'un poète ? Nous sommes tous mortels ; nous descendons dans le tombeau, et nous laissons derrière nous notre parole ; et, quand cette parole a rempli sa mission, alors elle retourne dans le sein de Dieu, ce refuge de toutes les paroles de poète, cette patrie de toutes les harmonies.

Si M. Schlegel s'était borné à dire que la mission de la parole de Racine était accomplie, et que le temps qui s'avançait toujours exigeait d'autres poètes, ses attaques auraient eu quelque base, mais elles se trouvèrent sans fondement lorsqu'il voulut démontrer la faiblesse de Racine en le comparant à des poètes plus anciens. Non seulement M. Schlegel n'a rien deviné de la grâce infinie, de la douce finesse, du charme profond qu'il y a dans cette

pensée de Racine qui a revêtu de costumes antiques ses héros français modernes, mêlant ainsi à l'intérêt des passions modernes l'intérêt d'une piquante mascarade, mais il a encore été assez gauche pour prendre tous ces délicieux travestissemens au sérieux, pour juger les Grecs de Versailles d'après les Grecs d'Athènes, et comparer la Phèdre de Racine avec la Phèdre d'Euripide ! Cette manière de juger le présent à la mesure du passé est si fortement enracinée dans M. Schlegel, que c'est toujours avec le laurier des vieux poètes qu'il fustige les jeunes, et que, pour rabaisser Euripide à son tour, il n'a rien su trouver de mieux que de le comparer au vieux Sophocle, ou même à Eschyle.

Je serais conduit trop loin si je voulais montrer en détail comment M. Schlegel, voulant déprécier Euripide en se servant de cette méthode, s'est montré aussi aigre et aussi injuste envers lui que le fut jadis Aristophane. Ce dernier se trouvait placé, sous ce rapport, à un point de vue qui offre une grande ressemblance avec le point de vue de l'école romantique. Sa polémique est fondée sur de semblables sensations et sur des tendances pa-

reilles ; et si l'on a nommé M. Tieck un Aristophane romantique, on pourrait avec raison nommer le parodiste d'Euripide et de Socrate un Tieck classique. Ainsi que M. Tieck et les Schlegel, en dépit de leur incrédulité, ont cependant gémi sur la chute du catholicisme ; ainsi qu'ils ont désiré restaurer cette croyance dans la multitude ; ainsi qu'ils ont bafoué dans ce dessein et chargé d'accusations les rationalistes et les humanistes ; ainsi qu'ils ont exprimé la répugnance la plus amère pour les hommes qui répandaient dans la vie et la littérature une honnête pensée bourgeoise ; ainsi qu'ils ont sifflé cet esprit de bourgeoisie comme des misères d'épiciers, lui opposant dans leur but la grande vie chevaleresque du moyen-âge : de même Aristophane, qui se raillait des dieux, a-t-il cependant attaqué les philosophes qui préparaient la chute de tout l'Olympe ; de même haïssait-il le rationaliste Socrate qui prêchait une meilleure morale ; de même haïssait-il les poètes qui annonçaient déjà et exprimaient une vie moderne aussi différente de l'ancienne période des dieux, des héros et des rois de la Grèce, que notre temps

actuel diffère de la période féodale du moyen-âge ; de même il haïssait Euripide, qui n'était pas enivré du moyen-âge de la Grèce comme l'étaient Eschyle et Sophocle, mais qui se rapprochait déjà de la tragédie bourgeoise. Je doute que M. Schlegel sache le véritable motif qui l'a porté à mettre Euripide si bas, en le comparant à Eschyle et à Sophocle ; mais je pense qu'un sentiment ignoré de lui-même guidait sa plume, et qu'il sentait dans le vieux tragique l'élément moderne, la bourgeoisie et le protestantisme qui, jadis, était déjà si en haine au catholique-païen, au marguillier athénien Aristophane.

Mais je fais peut-être à M. Schlegel un honneur qu'il n'a pas mérité, en lui prêtant des sympathies et des antipathies : il se peut qu'il n'en ait aucune. Dans sa jeunesse, il fut un helléniste ; et, dans un âge plus avancé, il devint un romantique. Il se fit le coryphée de la nouvelle école : elle reçut son nom et celui de son frère ; et, de tous ceux de cette école, il fut peut-être celui qui la prit le moins au sérieux. Il la soutint de ses talens ; il la seconda par ses études, se réjouit tant que la

chose alla bien ; et, lorsque l'école prit une mauvaise fin, il poussa ses études dans une autre voie.

Bien que l'école soit tombée en ruines, les efforts de M. Schlegel ont eu cependant de bons résultats pour notre littérature. Il avait surtout montré comment on pouvait traiter des objets scientifiques dans un langage élégant. Auparavant, nul écrivain allemand n'osait écrire un livre scientifique dans un style clair et agréable : on écrivait dans un langage sec et diffus, qui sentait affreusement le tabac et la chandelle. M. Schlegel est du petit nombre des Allemands qui ne fument pas de tabac, vertu qu'il doit à la société de madame de Staël. En effet, il doit à cette dame ce poli extérieur qu'il a pu faire valoir en Allemagne avec tant d'avantages. Sous ce point de vue, la mort de l'admirable madame de Staël fut une grande perte pour ce savant Allemand, qui trouvait, dans son salon, tant d'occasions de connaître les modes nouvelles, et qui, en sa qualité de son accompagnateur dans toutes les capitales de l'Europe, pouvait voir le beau monde et s'approprier les plus belles manières. Ces habitudes de société lui étaient devenues si

nécessaires, qu'après la mort de sa noble protectrice, il ne fut pas éloigné de s'offrir à la célèbre Catalani pour l'accompagner dans ses voyages.

Comme je l'ai dit, la propagation de l'élégance est le principal mérite de M. Schlegel; et, grâce à lui, il se glissa un peu de civilisation dans la vie des poètes de l'Allemagne. Goëthe avait déjà donné un exemple plein d'influence; il avait montré qu'on peut être poète allemand, et cependant être un homme de bonne compagnie. Autrefois, nos poètes allemands méprisaient toutes les formes conventionnelles; et le nom de poète allemand, ou le mot de génie poétique, avait la plus ignoble signification. Un poète allemand était alors un homme qui portait un habit râpé et en lambeaux; qui confectionnait pour un écu des pièces de vers à l'occasion des mariages et des baptêmes; qui s'enivrait loin de la bonne compagnie où il n'était pas admis, et qu'on trouvait quelquefois, le soir, étendu sur les dalles de la rue, sentimentalement caressé par les rayons amoureux de Phébé. Quand ces gens-là devenaient vieux, ils avaient coutume de se plonger encore plus profondément dans leur

misère. Il est vrai que c'était une misère sans souci, ou accompagnée d'un seul souci, à savoir où l'on buvait le plus de schnaps pour le moins d'argent.

C'est ainsi que je m'étais toujours représenté un poète allemand. Que je fus donc agréablement surpris, lorsqu'en l'année 1819, tout jeune encore et visitant l'université de Bonn, j'eus l'honneur de voir face à face le génie poétique et la personne de M. Auguste-Guillaume Schlegel ! Après Napoléon, c'était le premier grand homme que je voyais, et je n'oublierai jamais cette vue ineffable. J'éprouve encore aujourd'hui la sainte terreur qui pénétra mon âme, quand je me trouvai devant sa chaire, et que je l'entendis parler. Je portais alors une redingote de bure blanche, une toque rouge, de longs cheveux blonds, et je n'avais pas de gants. Mais M. Auguste-Guillaume Schlegel avait des gants glacés, et il était entièrement habillé d'après la nouvelle mode parisienne; il était encore tout odorant du parfum de la bonne compagnie et de l'eau de mille-fleurs qu'il ne s'était pas épargnée : c'étaient l'élégance et la gentillesse en personne; et, lorsqu'il parla du grand chancelier

d'Angleterre, il ajouta *mon ami*, et près de lui se tenait un laquais sous la livrée baroniale de la maison de Schlegel, qui avait soin des bougies placées dans des flambeaux d'argent; et, sur la chaire, à son côté, brillait un verre d'eau sucrée sur une soucoupe de cristal. Un laquais en livrée ! des bougies ! des flambeaux d'argent ! mon ami le grand chancelier d'Angleterre ! des gants glacés ! de l'eau sucrée ! quelles choses inouies dans la classe d'un professeur allemand ! Tout cet éclat ne nous éblouit pas peu, nous autres jeunes gens, et moi surtout; et je fis alors sur M. Schlegel trois odes, et chacune de ces odes commençait par ces paroles : « O toi qui, etc.; » mais ce n'était que dans la poésie que j'osais tutoyer un homme si distingué. Son extérieur était réellement très imposant : sur sa petite tête mince ne brillaient plus qu'un petit nombre de cheveux gris, et son corps était si chétif, si consumé, si transparent, qu'il semblait tout esprit, et qu'il avait l'air d'un symbole du spiritualisme.

Cependant il venait de se marier, et lui, le chef des romantiques, il avait épousé la fille du conseiller du consistoire Paulus, à

Heidelberg, le chef des rationalistes allemands. C'était une union symbolique; le romantisme se mariait en même temps au rationalisme; mais cet accouplement monstrueux ne produisit pas de fruits. Au contraire, la séparation n'en devint que plus grande. Déjà, le lendemain de la nuit des noces, le rationalisme s'en retourna, en fuyant à sa maison, et ne voulut avoir plus rien à faire avec le romantisme; car le rationalisme, raisonnable comme il est toujours, ne voulait pas être marié d'une façon purement symbolique; et dès qu'il reconnut la nullité intérieure du romantisme, il s'en alla. Je sens que tout ceci est un peu obscur. Je vais m'expliquer plus clairement.

Typhon, le méchant Thyphon, haïssait Osiris (qui était un dieu égyptien, comme vous le savez), et lorsqu'il le tint en sa puissance, il le mit en pièces. Isis, la pauvre Isis, la femme d'Osiris, chercha péniblement à rapprocher ces morceaux, les cousit ensemble et réussit à restaurer intégralement son époux déchiré. Intégralement? Hélas! non, il manquait un fragment capital, que la pauvre déesse n'avait pu retrouver. Pauvre Isis? elle

fut obligée de se contenter d'un complément en bois. Pauvre Isis! De là vint un grand culte en Egypte, et à Heidelberg un grand scandale.

C'est un vieux mythe qui, dans son temps, a produit une joyeuse sensation. Depuis ce temps on perdit entièrement de vue M. A.-G. Schlegel; il s'était évanoui. Le mécontentement que lui causait un pareil oubli le poussa enfin, après longues années d'absence, vers Berlin, l'ancienne capitale de sa grandeur littéraire. Il y vint faire quelques leçons publiques sur l'esthétique; mais il n'avait appris rien de nouveau pendant tout cet intervalle; et il parlait alors devant un public qui avait reçu de Hegel une philosophie de l'art et une science de l'esthétique. On railla et on haussa les épaules. Il lui arriva, comme à une vieille comédienne qui remonte, après vingt ans d'absence, sur le théâtre de ses anciens succès, et qui ne comprend pas pourquoi le public rit au lieu d'applaudir. L'homme avait effroyablement changé, et il réjouit Berlin, quatre semaines durant, par l'étalage de ses ridicules. C'était un fat vieilli qui se faisait bafouer partout; on en raconte d'incroyables choses.

Ici, à Paris, j'eus la douleur de revoir M. A.-G. Schlegel en personne. Je n'avais jamais pu me figurer qu'un pareil changement fût possible. Ce fut peu de temps après mon arrivée. J'allais visiter la maison qui fut habitée par Molière; car j'honore les grands poètes, et je cherche partout avec un esprit religieux les traces de leur passage terrestre : c'est un culte. Sur mon chemin, aux piles de la halle, non loin de cette sainte maison, j'aperçus un personnage dont les traits indécis me parurent offrir quelque ressemblance avec le Guillaume Schlegel d'autrefois. Je crus voir son esprit; mais ce n'était que son corps. L'esprit est mort; c'est le corps qui revient sur la terre. Ce corps avait passablement engraissé ; la chair s'était rattachée à ces minces jambes spiritualistes, et on apercevait même un ventre prépondérant, au-dessus duquel pendait une grande quantité de rubans d'ordres. La petite tête, jadis si grise et si argentée, portait une joyeuse perruque blonde. L'homme était habillé à la mode de l'année 1818, dans laquelle mourut madame de Staël. Il souriait gaiement, et s'agitait avec une coquetterie juvénile; il s'était réellement opéré en lui un rajeunissement mer-

veilleux : c'était une plaisante seconde édition de sa jeunesse ; il semblait revenir en fleur; et je soupçonne même que le vermillon de ses joues n'était pas emprunté à l'art, mais à une saine ironie de la nature.

En ce moment, il me sembla voir le défunt Poquelin à sa fenêtre, me jetant un sourire en désignant du doigt cette joviale et mélancolique apparition. Son côté ridicule m'apparut alors dans un vif éclat ; je compris toute la profondeur et la portée de la bouffonnerie qui s'y trouvait imprimée, et j'aperçus dans tout son jour le caractère de comédie de ce personnage, qui, malheureusement, n'a pas trouvé de grand comique pour le mettre sur la scène. Molière seul eût été l'homme capable de transporter une pareille figure sur le Théâtre-Français ; lui seul avait le talent nécessaire pour une telle entreprise. C'est ce que soupçonna de bonne heure M. A.-G. Schlegel ; et il prit Molière en aversion, comme Napoléon prit en aversion Tacite. M. Schlegel, le fin critique, avait, dès long-temps, pressenti qu'il n'eût pas échappé à Molière, ce grand comique, s'il eût encore vécu. Napoléon, le César français, disait de Tacite qu'il avait calomnié les empe-

reurs romains. M. Schlegel, l'Osiris allemand, dit de Molière qu'il n'était pas un poète, mais simplement un bouffon.

M. Auguste-Guillaume Schlegel quitta bientôt Paris, après avoir été décoré de l'ordre de la Légion-d'Honneur. Le *Moniteur* a hésité jusqu'à ce jour à donner officiellement cette nouvelle; mais Thalie, la muse de la comédie, l'a vivement inscrite sur ses joyeuses tablettes.

II.

Après les Schlegel, M. Louis Tieck fut un des écrivains les plus actifs de l'école romantique. Il combattit et il composa pour elle. Ce fut un poète, nom que ne mérita aucun des deux Schlegel. Ce fut un fils véritable de Phœbus Apollo, et, comme le dieu éternellement adolescent, il ne porta pas seulement la lyre, mais l'arc et le carquois rempli de flèches retentissantes. Il était ivre d'enthousiasme lyri-

que et de cruauté critique, comme son père le Delphien. Comme celui-ci, dès qu'il avait impitoyablement écorché quelque Marsyas littéraire, ses doigts sanglans se portaient joyeusement sur les cordes d'or de sa lyre, et il se mettait à chanter une douce chanson de troubadour.

La polémique poétique qu'il soutint, sous une forme dramatique, contre les adversaires de l'école, est une des plus curieuses apparitions de notre littérature; ce sont des drames satiriques que l'on compare ordinairement avec les comédies d'Aristophane, mais ils en diffèrent autant qu'une tragédie de Sophocle diffère d'une tragédie de Shakspeare. Les comédies antiques avaient toute l'unité d'action, la marche rigoureuse et la langue élégamment métrique de la tragédie antique dont elles étaient la parodie. Les satires dramatiques de M. Tieck sont coupées d'une façon aussi aventureuse, et elles sont aussi irrégulières, conçues dans un langage aussi capricieux que les tragédies de Shakspeare. Cette forme était-elle une nouvelle invention de M. Tieck? Non; elle existait déjà parmi le peuple, et particulièrement en Italie. Ceux

qui comprennent l'italien peuvent se faire une juste idée des drames de M. Tieck, en ajoutant quelques rêveries de clair de lune allemandes dans les comédies fantastiques, merveilleuses et bariolées du vénitien Gozzi. M. Tieck a même emprunté aux joyeux enfans des Lagunes la plupart de ses masques. A son exemple, beaucoup de poètes allemands s'emparèrent de cette forme, et nous eûmes des comédies dont l'effet n'était pas produit par un caractère plaisant ou par une bouffonne intrigue, mais où l'on nous introduisait immédiatement dans un monde baroque où les animaux parlent et agissent comme des hommes, et où le hasard et le caprice prennent la place de l'ordre naturel des choses. C'est ce que nous voyons aussi dans Aristophane. Seulement le dernier a pris cette forme pour dramatiser toute la profondeur de ses vues sur la société, comme dans *les Oiseaux*, où les manies insensées des hommes, leur goût de bâtir des chimères dans l'espace, leur audace à braver les dieux éternels, et la vanité de leurs triomphes, sont représentés sous les masques les plus burlesques. C'est ce qui fait la grandeur d'Aristophane. Ses vues sont immenses;

elles sont plus grandes, plus tragiques même que celles des tragiques; ses comédies sont réellement des tragédies rieuses. Voyez son Paisteteros. Un poète moderne l'eût montré, à la fin de la pièce, dans sa nullité ridicule. Là, au contraire, il gagne Basilea, la belle, la puissante Basilea; il s'élève dans sa ville de nuées avec sa divine épouse, les dieux sont forcés de se conformer à sa volonté, la folie célèbre son union avec la puissance, et la pièce se termine par de joyeux chants d'hyménée. Est-il, pour un homme raisonnable, quelque chose de plus terriblement tragique que cette victoire et que ce triomphe des fous? Nos Aristophanes allemands ne s'élèvent pas si haut : ils se sont interdit toute haute pensée, toute vaste contemplation du monde; sur les deux plus importantes choses humaines, la politique et la religion, ils ont gardé un très modeste silence, et ils ne se sont hasardés à traiter que le thème choisi par Aristophane, dans *les Grenouilles*. Pour objet principal de leurs satires, ils ont choisi le théâtre lui-même, et ils se sont moqués, avec plus ou moins de verve, des défauts de notre scène.

Mais il faut avoir égard à l'état politique de

l'Allemagne. Nos satiriques, forcés de détourner leurs traits loin de tous les princes véritables, voulurent se dédommager de cette contrainte sur les rois de théâtre et les princes de coulisses. Nous qui ne possédions presque pas de journaux politiques discutans, nous avons toujours été comblés d'une foule de feuilles esthétiques, qui ne contiennent que des contes oiseux et des articles de théâtre; de sorte qu'en voyant nos publications périodiques, on serait tenté de croire que toute la nation allemande ne se compose que de bavardes nourrices et de critiques de théâtre. Mais on nous eût mal jugés. Après la révolution de Juillet, dès qu'il fut permis de prononcer une parole libre dans notre chère patrie, on vit combien peu ces piteuses écrivasseries nous contentaient. Il s'éleva tout à coup des feuilles où l'on jugea le jeu, bon ou mauvais, des rois véritables, et plus d'un d'entre eux, qui avait oublié son rôle, fut sifflé dans sa propre capitale. Nos Schéhérazades littéraires, qui avaient coutume d'endormir, par leurs contes, le public, ce lourd sultan, furent obligés de se taire, et les comédiens virent avec étonnement que leur parterre était vide le jour où ils

jouaient le plus divinement. La cage des terribles critiques restait même souvent déserte. Les bons héros de théâtre s'étaient souvent plaints d'être sans cesse l'objet de toutes les conversations et de tous les écrits, et de ce que leurs vertus domestiques servissent de pâture aux gazettes. Quel fut leur effroi en voyant que les choses prenaient une telle marche qu'il ne serait bientôt plus du tout question de leurs personnes!

En effet, quand le soleil de juillet nous éclaira, le théâtre, la critique et les nouvelles prirent subitement fin en Allemagne, et les comédiens, les critiques et les conteurs tremblèrent et s'écrièrent que l'art touchait à sa ruine. Mais cette grande catastrophe qui menaçait notre patrie a été heureusement détournée par la sagesse et la force de la diète de Francfort. Une révolution n'éclatera pas en Allemagne, on doit l'espérer; nous sommes préservés de la guillotine et de toutes les horreurs de la liberté de la presse; les chambres des députés, dont la concurrence faisait tant de tort aux théâtres, qui ont cependant des priviléges concédés antérieurement, seront supprimées, et l'art est sauvé. On fait en ce

moment, en Allemagne et particulièrement en Prusse, tout ce qu'il est possible de faire pour l'art. Les musées rayonnent de toutes les couleurs de l'Iris, les orchestres retentissent, les danseuses exécutent leurs plus voluptueux entrechats, le public est distrait et réjoui par mille et une nouvelles, et la critique de theâtre fleurit plus que jamais!

Justin rapporte dans ses histoires que Cyrus, ayant apaisé la révolte des Lydiens, sut réfréner l'esprit turbulent de ce peuple courageux, en le forçant de s'occuper des beaux-arts et d'autres choses joyeuses. Depuis ce temps, il ne fut plus question des émeutes lydiennes; les restaurateurs lydiens, les danseuses et les artistes du pays, n'en furent que plus célèbres.

Nous avons maintenant du repos en Allemagne; la critique du théâtre et les contes y sont de nouveau l'affaire principale, et comme M. Tieck excelle dans ces deux branches, tous les amis de l'art lui paient le tribut d'admiration qui lui est dû. C'est, en effet, le meilleur écrivain de nouvelles de l'Allemagne. Ses écrits ne sont pas toutefois de la même espèce et de la même valeur. Comme chez

les peintres, on peut distinguer dans M. Tieck plusieurs manières. Sa première manière appartient encore entièrement à l'ancienne école ; il n'écrivait alors que sur la demande et la commande d'un libraire ; et ce libraire n'était autre que Nicolaï en personne, le champion le plus opiniâtre des lumières et de la philantropie, le plus grand ennemi de la superstition, du mysticisme et du romantisme. Nicolaï était un mauvais écrivain, une perruque prosaïque, qui s'est rendu souvent fort ridicule avec son nez sans cesse braqué sur les jésuites ; mais nous qui sommes nés plus tard, nous devons avouer que le vieux Nicolaï était un homme plein de droiture ; qu'il parla avec loyauté au peuple allemand, et que, par amour pour la sainte cause de la vérité, il ne recula pas devant le plus cruel de tous les martyrs, devant le ridicule. On m'a conté, à Berlin, que M. Tieck habitait autrefois la maison de ce brave homme ; il demeurait à un étage au-dessus de Nicolaï ; le temps nouveau marchait déjà sur la tête du vieux temps.

Les ouvrages que M. Tieck écrivit dans sa première manière, des contes et de longs romans pour la plupart, comme *William Lowel*,

le meilleur de tous, sont fort insignifians. Il semble que cette opulente et poétique nature ait été avare dans sa jeunesse, et qu'elle ait conservé ses richesses pour des temps plus éloignés; ou peut-être M. Tieck ne connaissait-il pas lui-même les trésors que renfermait sa poitrine, et les Schlegel furent-ils forcés de les découvrir à l'aide de la magique baguette de coudrier. Dès que M. Tieck se trouva en contact avec les Schlegel, tous les trésors de son imagination, de son âme et de son esprit s'ouvrirent; les diamans étincelèrent, les perles les plus pures tombèrent à flots, et, par dessus tout, éclata l'escarboucle, ce joyau fabuleux, dont les poètes romantiques parlaient tant alors, et qu'ils ont tant chanté. Cette riche poitrine fut la véritable trésorerie où puisèrent les Schlegel pour subvenir aux frais de leurs campagnes littéraires. M. Tieck dut écrire pour l'école les comédies satiriques dont j'ai parlé, et confectionner en même temps, d'après la nouvelle recette esthétique, une foule de poésies à la dernière façon. C'est là la seconde manière de M. Tieck. Ses productions dramatiques les plus remarquables dans cette manière sont : *l'Empereur Octavien*,

Sainte Geneviève et *Fortunatus*, trois drames composés d'après les livres populaires de ce nom. Ces vieilles légendes que le peuple allemand conserve toujours précieusement, le poète les a revêtues d'un riche et nouveau vêtement. Mais, pour moi, j'en conviens, je les préfère dans leur vieille forme simple et naïve. Quelque belle que soit la *Geneviève* de M. Tieck, j'aime mieux le livre populaire, mal imprimé à Cologne sur le Rhin, avec de mauvaises gravures en bois, où l'on a représenté d'une façon touchante la pauvre princesse palatine toute nue, chastement couverte de ses longs cheveux, et faisant allaiter son enfant par une biche compatissante.

Les nouvelles que M. Tieck a écrites dans sa seconde manière sont beaucoup plus précieuses que ces drames; elles sont aussi, pour la plupart, imitées des vieilles légendes populaires. Les plus excellentes sont *le blond Eckbert* et *le Runenberg*. Dans ces poésies, on sent une intimité mystérieuse, un accord singulier avec la nature, mais surtout avec l'empire des plantes et des pierres. Le lecteur se sent comme transporté dans une forêt enchantée; il entend les sources souterraines ruisseler mélodieuse-

ment. Il croit entendre quelquefois son propre nom prononcé dans les murmures du feuillage. Des plantes aux larges feuilles, qui semblent animées, enlacent ses pieds et entravent sa marche; des fleurs merveilleuses et inconnues ouvrent, pour le contempler, de grands yeux diaprés de mille couleurs; des lèvres invisibles pressent son front; de hauts champignons dorés s'agitent au pied des arbres, et résonnent doucement comme des clochettes; de grands oiseaux silencieux se balancent sur les branches, et baissent vers lui leurs longs becs pensifs.... Tout respire; tout est frémissant et plein d'attente... Tout à coup le cor résonne; une image de femme aux plumes flottantes, le faucon au poing, passe sur une blanche haquenée; et elle est si belle, si blonde; ses yeux sont si bleus, si rians et à la fois si sérieux, si sincères et en même temps si ironiques, si chastes et en même temps si voluptueux, que l'on croit voir l'imagination de notre excellent Louis Tieck en personne. Oui, son imagination est une courtoise damoiselle, qui poursuit dans une forêt enchantée des animaux fabuleux, peut-être la rare licorne, qui ne se laisse prendre que par une vierge.

Une singulière modification s'opère à présent chez M. Tieck ; elle annonce sa troisième manière. Après avoir quelque temps gardé le silence au temps de la décadence des Schlegel, il reparut en public, et de la façon à laquelle on s'attendait le moins. L'ancien enthousiaste, qui s'était jeté dans le sein de l'Eglise catholique avec un zèle de néophyte, qui avait combattu si puissamment la philanthropie et le protestantisme, qui ne respirait que pour la féodalité et le moyen-âge, qui n'aimait l'art que dans les expansions d'un cœur naïf, se présenta dès lors comme adversaire de l'extravagance, comme peintre de la moderne vie bourgeoise, comme artiste qui demande la clarté de la conscience dans l'art ; en un mot, comme un homme de bon sens. C'est ainsi qu'il se montre dans une série de nouvelles nouvelles, dont quelques-unes sont connues en France. L'étude de Goëthe y est visible, et, en général, dans sa troisième manière, M. Tieck apparaît comme un disciple de Goëthe. C'est la même clarté artistique, la même sérénité, le même calme et la même ironie. L'école des Schlegel n'avait pas réussi jadis à attirer Goëthe, nous voyons à présent

cette école, représentée par M. Louis Tieck, passer dans le camp de Goëthe. Ceci fait souvenir d'une légende musulmane. Le prophète avait dit à la montagne : « Montagne, viens à moi. » Mais la montagne ne vint pas. Et, voyez-vous, un plus grand miracle s'accomplit : le prophète alla à la montagne.

M. Tieck est né à Berlin, le 31 mai 1773. Depuis une longue suite d'années, cet auteur s'est établi à Dresde, où il s'occupe particulièrement du théâtre, et lui qui, dans ses écrits, a sans cesse persiflé les conseillers auliques comme le type du ridicule, il est maintenant devenu conseiller aulique de S. M. le roi de Saxe. Il faut convenir que le bon Dieu est un satirique encore plus grand que M. Tieck.

Il s'est élevé aujourd'hui une singulière mésintelligence entre la raison et l'imagination de M. Tieck. La première, la raison de M. Tieck, est un honnête bourgeois bien sobre, qui honore l'économie et l'ordre, et qui ne veut pas entendre parler d'enthousiasme; mais l'autre, son imagination, est toujours cette femme chevaleresque aux plumes flottantes, et le faucon au poing. Ces deux créatures forment une curieuse union, et il est quelquefois affli-

geant de voir la pauvre noble dame forcée de servir son époux bourgeois dans son ménage, et d'aller dans sa boutique l'aider à vendre du beurre et du fromage. Mais quelquefois, la nuit, quand l'honnête homme ronfle paisiblement, la tête plongée dans son bonnet de coton, la noble dame se lève furtivement de son lit de misère conjugale, elle monte son blanc palefroi, et court chasser joyeusement, comme jadis, dans la forêt enchantée du romantisme.

Je ne saurais passer sous silence que la raison de M. Tieck est devenue plus raide que jamais dans ses dernières nouvelles, que son imagination fait de plus en plus pénitence pour son tempérament romantique, et que même dans les nuits froides elle reste, en bâillant avec satisfaction, dans la couche conjugale, où elle se rapproche, presque avec amour, de son maigre époux.

Cependant M. Tieck est toujours un grand poète, car il peut créer des êtres animés, et de son cœur s'échappent des paroles qui ont le pouvoir d'agiter nos cœurs. Une nature molle, quelque chose d'indécis, d'incertain, une faiblesse extrême, ce sont là les qualités qu'on ne trouve pas seulement aujourd'hui, mais qu'on

a toujours vantées en lui. Ce manque de force et de résolution se fait trop sentir dans tout ce qu'il fait et dans tout ce qu'il écrit. Il ne se montre jamais prime-sautier. Sa première manière ne le dénonce pas du tout; la seconde le présente comme un fidèle écuyer, portant l'écu, la lance et le heaume des Schlegel; et sa troisième manière indique un imitateur de Goëthe. Ses critiques de théâtre qu'il a rassemblées sous le titre de *Feuilles dramaturgiques*, sont encore ce qu'il a fait de plus original; mais ce sont des critiques de théâtre.

Pour peindre tout-à-fait Hamelet comme un homme faible, Shakspeare le fait lier conversation avec des comédiens, et apparaître comme un bon critique de théâtre.

M. Tieck ne s'est jamais soumis à une discipline sévère. Il n'a étudié que les langues modernes et les vieux documens de notre poésie teutonique. Il paraît qu'il est resté toujours étranger aux études anciennes, comme un véritable romantique. Jamais il ne s'est occupé de philosophie; cette branche de savoir semble même lui répugner. Dans les champs de la science M. Tieck n'a cueilli que des fleurs et des branches légères, pour régaler

avec les premières le nez de ses amis, et avec les dernières le dos de ses adversaires. Ses écrits sont des bouquets ou des faisceaux de verges, nulle part une gerbe avec des épis.

Après Goëthe, c'est Cervantes que M. Tieck a le plus imité. L'ironie humoristique, je pourrais dire l'humeur ironique de ces deux écrivains, répand aussi son parfum dans les nouvelles qui appartiennent à la troisième manière de M. Tieck. L'ironie et l'*humour* y sont tellement fondues qu'elles sont une. Il est beaucoup question chez nous de cette ironie humoristique, l'école de Goëthe l'a prise comme une des plus grandes qualités du maître, et elle joue en ce moment un rôle important dans la littérature allemande. Mais elle n'est qu'un signe de notre servitude politique, et, comme Cervantes, écrivant du temps de l'inquisition, dut chercher un refuge dans l'ironie de bonne humeur, pour ne pas donner prise aux familiers du Saint-Office, Goëthe prit l'habitude de dire avec ce même ton d'ironie tout ce qu'il ne pouvait dire nettement, lui, ministre d'état, lui, courtisan. Goëthe n'a jamais tu la vérité : seulement, quand il n'a pu la montrer nue, il l'a habillée

d'ironie et d'*humour*. Les honnêtes Allemands, qui plient sous la censure et les entraves de toute espèce, et qui ne peuvent cependant jamais renfermer leurs opinions, sont particulièrement réduits à la forme ironique et humoristique. C'est le seul moyen d'évasion qui reste encore à leur droiture, et dans cette forme leur honnêteté se montre encore de la manière la plus touchante. Ceci me ramène de nouveau à Hamlet, prince de Danemark. Hamlet est la plus honnête peau de mortel qui soit au monde. Sa dissimulation ne sert qu'à cacher les dehors. Il est fantasque, parce qu'un esprit fantasque choque moins l'étiquette de cour qu'une franchise vigoureuse. Dans toutes ses saillies ironiques, il laisse toujours voir qu'il se manière à dessein; son opinion véritable se décèle dans tout ce qu'il dit et ce qu'il fait, à tout homme qui s'entend à voir quelque chose, et même au roi à qui il ne peut dire ouvertement la vérité (il est trop faible pour cela), mais auquel il ne prétend la cacher d'aucune façon. Hamlet est parfaitement loyal; l'homme le plus loyal pouvait seul dire : « Nous sommes tous des fourbes. »

En jouant le fou il ne veut pas non plus nous tromper, il sent bien lui-même qu'il est fou.

J'ai encore à louer deux ouvrages de M. Tieck, par lesquels il s'est acquis tout particulièrement des droits à la reconnaissance du public allemand. Ce sont sa traduction d'une suite de drames anglais antérieurs à Shakspeare, et sa traduction du *Don Quixote*.

Parmi ces drames il en est quelques-uns qui portent le même nom et traitent le même sujet que des pièces de Shakspeare. Nous y trouvons encore la même intrigue, le même développement scénique, enfin toute la tragédie de Shakspeare, moins la poésie. Quelques commentateurs se sont imaginé que c'étaient les ébauches du grand poète, pour ainsi dire ses cartons dramatiques; et, si je ne me trompe, M. Tieck lui-même a soutenu que le *Roi Jean* qui fait partie de ces vieilles pièces était un ouvrage de Shakspeare, par lequel il aurait préludé au grand chef-d'œuvre que nous connaissons sous ce titre; mais c'est une erreur. Ces tragédies ne sont que les pièces surannées que nous savons avoir été refaites complétement ou en partie par Shakspeare, selon les besoins

des directeurs de théâtre, qui lui ont payé douze à seize schellings pour un tel travail. C'était un pauvre arrangeur qui valait bien les plus superbes royautés littéraires d'aujourd'hui. L'autre grand poète, Miguel Cervantes, ne jouait pas un rôle moins humble dans le monde réel. Ces deux hommes, l'auteur de *Hamlet* et l'auteur de *Don Quixote*, sont les plus grands poètes qu'ait produits le temps moderne. Mais Cervantes, encore plus que le doux William, exerce sur moi un charme indéfinissable. Je l'aime jusqu'aux larmes. Cet amour date de très long-temps.

« La vie et les actions de l'ingénieux hidalgo don Quixote de la Mancha, écrites par Miguel de Cervantes Saavedra. » C'est là le premier livre que j'ai lu, après avoir appris à prononcer assez couramment les lettres. Je me ressouviens encore parfaitement de ce petit temps où je m'échappais de bon matin de la maison paternelle, et où j'allais courir au jardin de la cour, pour lire, sans être troublé, le *Don Quixote*. C'était par une belle matinée de mai; le printemps, qui commençait, brillait déjà dans une paisible aurore, et il se faisait louer par le rossignol, son doux flatteur,

et celui-ci chantait ses louanges d'une voix si molle et si caressante, que les roses les plus pudiques ouvraient leurs boutons, et que les gazons amoureux et les rayons du soleil se donnaient de tendres et vifs baisers, et que les arbres et les fleurs frémissaient de ravissement. Moi, je m'assis sur un vieux banc de pierre bordé de mousse, dans l'allée qu'on nommait l'Allée des Soupirs, non loin du jet d'eau, et mon petit cœur se réjouit des grandes aventures du hardi chevalier. Dans ma probité enfantine, je prenais tout pour comptant. De quelque manière ridicule que le pauvre héros fût ballotté par le sort, je me disais qu'il devait en être ainsi; que c'était le lot des héros d'être honnis aussi bien que d'être battus, et cela m'affligeait fort. J'étais un enfant, et je ne connaissais pas l'ironie que Dieu a créée dans son univers, et que le grand poète a imité dans le sien; et je pouvais répandre les larmes les plus amères quand le noble chevalier ne recueillait que de l'ingratitude et des horions pour sa grandeur d'âme; et comme, peu exercé dans la lecture, je prononçais chaque mot à haute voix, les oiseaux et les arbres pouvaient m'entendre. Comme

moi, ces innocentes créations de la nature n'entendaient rien à l'ironie; elles aussi prenaient tout au sérieux, et elles pleuraient des douleurs du pauvre chevalier. Je crus du moins voir gémir un vieux chêne, et le sérieux jet d'eau secouer plus violemment sa barbe ondoyante pour gémir sur la dureté des hommes. Nous trouvâmes que l'héroïsme du chevalier ne méritait pas moins d'admiration quand le lion, peu en train de combattre, lui tourna le dos, et que ses actions étaient d'autant plus glorieuses et méritoires, que son corps était chétif et desséché, que l'armure qui le protégeait était vermoulue, et que la rosse qui le portait était décharnée. Nous méprisâmes la basse populace qui attaquait lâchement le héros à coups de bâton, mais plus encore la haute populace, qui, parée d'habits de soie, de belles phrases distinguées et d'un titre ducal, se moquait d'un homme qui la surpassait tant en noblesse et en esprit. Le chevalier de Dulcinée s'élevait de plus en plus haut dans mon estime, et il gagnait de plus en plus mon affection à mesure que je lisais dans ce livre merveilleux, ce qui arriva tous les jours dans ce jardin jusqu'à la fin de l'automne, où j'at-

teignis la fin de l'histoire; mais jamais je n'oublierai le jour où je lus le récit de ce malheureux combat où le chevalier fut si tristement vaincu.

C'était un triste jour : de laids nuages gris couvraient un ciel gris ; les feuilles jaunies se détachaient douloureusement des arbres ; de lourdes larmes de pluie étaient suspendues aux dernières fleurs, qui inclinaient mélancoliquement leurs têtes mourantes. Les rossignols avaient depuis long-temps cessé de chanter ; l'image de la décadence de toutes choses m'environnait de toutes parts, et mon cœur faillit se briser lorsque je lus comment le noble chevalier se trouva étendu tout poudreux et tout meurtri sur le sol, et comme sans lever sa visière, élevant vers son vainqueur une voix creuse et affaiblie qui semblait sortir du fond d'une tombe, il lui dit : « Dulcinée est la plus belle dame de l'univers, et moi le plus malheureux des chevaliers du monde entier ; mais il ne convient pas que ma faiblesse me fasse nier cette vérité... Percez-moi de votre lance, chevalier ! »

Hélas ! cet éclatant chevalier du croissant d'argent, qui vainquit le plus vaillant et le plus noble des chevaliers, c'était un barbier déguisé.

Je crus que je ne me consolerais jamais; mais le temps console de tout.

Revenons à M. Tieck. Sa traduction lui a parfaitement réussi. Personne n'a mieux compris la folle grandezza de l'ingénieux hidalgo de la Mancha; personne ne l'a si fidèlement rendue que notre excellent Tieck. Ce livre se fait lire en allemand comme dans l'original; et avec *Hamlet* et *Faust*, c'est peut-être la poésie favorite des Allemands. C'est que, dans ces deux étonnans et profonds ouvrages, comme dans le *Don Quixote*, nous avons retrouvé la tragédie de notre propre néant. Les jeunes gens allemands aiment *Hamlet*, parce qu'ils sentent « que le temps est sorti de ses gonds. » ils soupirent également de ce qu'ils sont appelés à le rétablir; ils sentent en même temps leur incroyable faiblesse, et déclament sur « être ou n'être pas. » Les hommes mûrs aiment au contraire davantage le *Faust*. La disposition de leur âme les entraîne vers ce hardi investigateur, qui forme un pacte avec le monde des esprits et ne craint pas le diable. Mais ceux qui ont reconnu que tout est vanité, que tous les efforts humains sont vains, préfèrent le roman de Cervantes; ils y voient un

persiflage de tout enthousiasme, et tous nos chevaliers actuels qui combattent pour une idée leur semblent autant de Don Quixote. Miguel de Cervantes a-t-il soupçonné l'application qu'un temps moderne ferait de son ouvrage? a-t-il réellement parodié l'enthousiasme idéal dans son long et sec chevalier, et la raison positive dans son épais écuyer? Toujours est-il que la dernière joue le rôle le plus ridicule, car la raison, avec tous ses proverbes sensés et usuels, n'est pas moins forcée de trotter, sur un âne paisible, derrière l'enthousiasme; en dépit de ses meilleures vues, elle et son âne ne sont pas moins forcés de partager toutes les disgrâces qui arrivent si fréquemment au noble chevalier et à sa noble Rossinante : car l'enthousiasme idéal est d'une nature si puissamment entraînante, que la positive raison, avec ses ânes, est toujours involontairement forcée de le suivre.

Ou bien le profond penseur espagnol a-t-il voulu plus vivement persifler la nature humaine? a-t-il représenté notre âme sous la forme de don Quixote, et notre corps sous la forme de Sancho Pança? Cette longue histoire serait alors un grand mystère où la

question de l'esprit et de la matière serait discutée dans sa plus affreuse vérité. Tout ce que je vois dans ce livre, c'est que le pauvre matériel Sancho souffre beaucoup pour les don-quixoteries spiritualistes ; il reçoit sans cesse des coups ignobles pour les plus nobles vues de son maître, et il est plus intelligent que lui, car il sait que les coups sont très fâcheux et les *olla podrida* très agréables. Vraiment le corps semble souvent plus clairvoyant que l'esprit, et l'homme pense souvent mieux avec son dos et son estomac qu'avec sa tête.

Mais si le vieux Cervantes n'a voulu peindre dans son *Don Quixote* que les fous qui se sont imaginé de restaurer un passé éteint, et particulièrement la chevalerie du moyen-âge, ce serait une ironie du hasard que l'école des Schlegel nous eût donné la meilleure traduction d'un livre qui est le plus réjouissant miroir de sa propre folie.

III.

Parmi toutes les folies de l'école romantique en Allemagne, la constance avec laquelle on loua et vanta Jacob Boehm, le cordonnier de Wörlitz, mérite une mention particulière. Ce nom était comme le *schiboleth* de ces gens-là. Quand ils prononçaient le nom de Jacob Boehm, ils faisaient leurs plus sérieuses grimaces. Je ne pourrais dire si ce singulier cordonnier fut un philosophe aussi distingué que

beaucoup de mystiques allemands l'assurent, car je n'ai jamais rien lu de lui; mais je suis persuadé qu'il ne faisait pas d'aussi bonnes bottes que M. Sakoski. En général, les cordonniers jouent un certain rôle dans notre littérature, et Hans Sachs, un cordonnier qui vivait en 1454 à Nuremberg, est regardé par l'école romantique comme un de nos meilleurs poètes. Celui-là, je l'ai lu, et je dois avouer que je doute que M. Sakoski ait jamais fait d'aussi bons vers que notre vieux et laborieux Hans Sachs.

J'ai encore à indiquer l'influence de M. Joseph Schelling sur l'école romantique. Il résidait alors à Jéna, qui était le quartier-général de l'école. M. J. Schelling, ce que le public ignore, a aussi écrit des poésies sous le nom de Bonaventura; entre autres une pièce intitulée: *Les Dernières paroles du pasteur de Drontheim*. Cette pièce n'est pas mal; elle est mystérieuse, sinistre et saisissante. C'est l'histoire d'un ministre protestant qui est enlevé à minuit de chez lui par des cavaliers masqués; il est conduit, les yeux bandés, dans une vieille église, où on lui commande de donner la bénédiction nuptiale à deux

jeunes gens qui sont agenouillés devant l'autel. La fiancée est d'une rare beauté, mais triste et pâle comme la mort. Aussi, à peine la cérémonie est-elle finie que les cavaliers masqués lui tranchent la tête. Le pasteur est reconduit chez lui après avoir prêté serment de ne jamais dévoiler ce qu'il a vu; aussi n'a-t-il divulgué ce secret qu'à son lit de mort.

J'ai déjà parlé de l'importance philosophique de M. Schelling; j'ai montré sa splendeur d'autrefois, et j'avais, hélas! à rapporter aussi son état actuel, sa déplorable alliance avec le parti du passé, la déchéance de cette royauté philosophique.

La haine et l'envie ont causé la chute des anges, et il est malheureusement trop certain que le dépit de voir Hégel grandir toujours en considération a conduit le pauvre M. Schelling, où nous le voyons maintenant, c'est-à-dire dans les rets de la propagande catholique, dont le quartier-général est à Munich. M. Schelling a trahi la philosophie et l'a livrée à la religion. Tous les témoignages s'accordent là-dessus, et on pouvait prévoir depuis long-temps qu'il en viendrait là. J'avais souvent entendu, de la bouche de quelques

puissans de Munich, ces mémorables paroles: « Il faut allier la foi au savoir. » Cette phrase était innocente comme la fleur, mais sous la fleur se cachait le serpent. Maintenant je sais ce que vous avez voulu! M. Schelling est aujourd'hui contraint d'employer toutes les forces de son esprit à soutenir la religion catholique, et tout ce qu'il enseigne sous le nom de philosophie n'est rien autre chose qu'une justification du catholicisme. En même temps on spéculait sur l'avantage secondaire d'attirer à Munich, à l'aide de ce nom célèbre, une jeunesse avide des leçons de la sagesse, et de lui glisser plus facilement le mensonge jésuitique sous le manteau de la philosophie. Cette jeunesse s'agenouille pieusement devant l'homme qu'elle regarde comme le grand-prêtre de la vérité, et elle reçoit, sans défiance, de ses mains, une hostie empoisonnée!

Parmi les disciples de M. Schelling, l'Allemagne nomme avec beaucoup de louanges M. Steffens qui professe en ce moment la philosophie à Berlin. Il vivait à Jéna, lorsque les Schlegel y faisaient leurs manigances, et son nom se trouve souvent dans les fastes de l'école romantique. Plus tard il a écrit aussi

quelques nouvelles, où l'on trouve beaucoup de sens et peu de poésie. Ses ouvrages scientifiques sont plus importans, particulièrement son Anthropologie, qui est remplie d'idées originales. Sous ce rapport, on lui a rendu moins de justice qu'il ne mérite. D'autres ont eu l'art de travailler ses idées, et de les livrer au public comme les leurs. M. Steffens a, plus qu'un autre, droit de se plaindre du détournement de ses idées; mais, parmi ses idées, il en est une que personne ne s'est appropriée, et c'est son idée principale. Cette précieuse idée est que Henri Steffens, né le 2 mai 1773, à Stavanger, en Norwège, est aujourd'hui le plus grand homme de son siècle.

Dans ces derniers temps, cet homme est tombé dans les mains des piétistes, et sa philosophie n'est plus qu'un piétisme pleureur et à l'eau tiède.

M. Joseph Goerres est un esprit semblable. J'ai déjà parlé plusieurs fois de lui. Il appartient à l'école de M. Schelling. On le connaît, en Allemagne, sous le nom du *quatrième allié*. C'est ainsi que le nomma, en 1814, un journaliste français, lorsque, sur l'ordre de la sainte-alliance, il prêchait une haine violente

contre la France. M. Goerres a vécu sur ce compliment jusqu'à ce jour. Mais, en effet, personne ne savait si puissamment animer ses compatriotes de haine contre les Français, à l'aide de nos souvenirs nationaux ; et le journal qu'il écrivit dans cette vue, intitulé *le Mercure du Rhin*, est plein de formules d'évocation qui auraient encore une grande influence si la guerre s'allumait de nouveau. Depuis, M. Goerres tomba presque dans l'oubli. Les princes, n'ayant plus besoin de lui, l'envoyèrent promener ; et, lorsqu'il se mit à gronder, ils le persécutèrent. On agit avec lui comme les Espagnols de Cuba qui, dans les guerres avec les Indiens, avaient dressé leurs grands chiens à déchirer les sauvages ; mais lorsque la guerre fut finie, et que les chiens, ayant pris goût au sang humain, commencèrent à mordre leurs maîtres aux jambes, ceux-ci furent obligés de se débarrasser violemment de ces dogues sanguinaires. Quand M. Goerres, délaissé par les princes, n'eut plus rien à mettre sous la dent, il se jeta dans les bras des jésuites. Il les sert encore à cette heure, et il est un des principaux soutiens de la propagande catholique de Munich. Je le vis

là, il y a plusieurs années; je le vis dans tout l'éclat de son abaissement. Il faisait des lectures sur l'histoire universelle devant un auditoire qui était principalement composé de séminaristes; et il en était arrivé à la chute de l'homme et au péché originel. Quelle affreuse destinée est celle des ennemis de la France! Le quatrième allié est condamné à réciter, tout le long de l'année, à des séminaristes, l'histoire du péché originel! Dans le débit de cet homme, comme dans ses livres, régnaient la plus grande confusion, le plus grand désordre de langage et d'idées, et ce n'est pas sans raison qu'on l'a souvent comparé à la tour de Babel. Il ressemble véritablement à une tour immense, où cent mille pensées fermenteraient, jailliraient, s'interpelleraient, se querelleraient, sans que l'une pût jamais comprendre l'autre. Quelquefois le tapage semblait s'apaiser un moment dans sa tête, et il parlait alors longuement, lentement et ennuyeusement, et de ses lèvres mécontentes tombaient des paroles monotones, comme des gouttes de pluie d'une gouttière de plomb. Quand quelquefois la vieille sauvagerie démagogique se réveillait en lui, et contrastait d'une manière

repoussante avec ses humbles phrases d'humilité monacale ; quand il pérorait d'un ton de charité chrétienne, tout en sautant de côté et d'autre d'un air de rage et de férocité, alors on croyait voir dans cette chaire une hyène tonsurée s'agitant dans une cage.

M. Goerres est né à Coblentz, le 25 janvier 1776.

Je demande la permission de ne pas toucher aux autres particularités de sa vie, ainsi qu'à celles de son maître et d'un grand nombre de ses compagnons d'école. Déjà, dans le jugement des deux Schlegel, j'ai peut-être dépassé les bornes de la critique ; mais, hélas ! il est bien douloureux de contempler de près les astres de notre littérature. Les étoiles du ciel ne nous apparaissent peut-être si belles et si pures que parce qu'elles sont éloignées, et que nous ignorons leur vie privée. Il y a certainement là haut des étoiles qui mendient et des étoiles qui trompent, des étoiles hypocrites et des étoiles qui sont forcées de faire toutes sortes de bassesses, des étoiles qui flattent leurs ennemis, et, ce qui est encore plus triste, qui flattent leurs amis, comme nous faisons ici-bas. Les comètes qu'on voit quelquefois errer dans

l'espace, les cheveux étincelans et épars, comme des ménades célestes, ce sont peut-être des étoiles libertines qui se retirent ensuite avec repentir dans un coin obscur du ciel, et haïssent le soleil.

Je n'ai parlé ici que des deux disciples de M. Schelling qui se sont distingués dans ce mouvement du romantisme; mais ce ne sont nullement les têtes les plus éminentes de l'école du ci-devant Schelling. Pour écarter toute erreur, il me faut indiquer, en passant, que MM. Oken et François Baader sont supérieurs à tous leurs condisciples vivans. Le premier, l'illustre Oken, est resté fidèle à la doctrine primitive de son maître; l'autre, M. Baader, a malheureusement trop donné dans le mysticisme; mais je doute qu'il se soit profondément abîmé dans l'intrigue ultramontaine, comme on le prétend. Il se tient encore un peu séparé de cette pieuse confrérie de Munich, qui s'est proposée de sauver la religion par la philosophie.

Tout comme jadis, les philosophes de l'école d'Alexandrie employaient toute leur sagacité à préserver d'une ruine totale, par leurs déductions allégoriques, le culte chancelant de

Jupiter, ainsi nos philosophes allemands tentent quelque chose de semblable pour notre religion moderne. Il nous semble peu nécessaire de rechercher si ces philosophes ont un but intéressé ou désintéressé ; mais, en les voyant liés avec le parti des prêtres, dont les intérêts matériels reposent sur la religion, nous les nommerons jésuites. Cependant ils ne doivent pas espérer que nous les confondrons avec les anciens jésuites : ceux-là étaient de grands et puissans esprits, pleins de sagesse, de force, de volonté. Et vous, faibles que vous êtes, vous pensez que vous triompherez des obstacles qui ont fait trébucher ces noirs géans ! Jamais l'esprit humain n'a trouvé de plus hautes combinaisons que celles à l'aide desquelles les anciens jésuites ont cherché à soutenir le catholicisme. Ils ne purent réussir, parce qu'ils étaient animés de zèle, non pas pour le catholicisme lui-même, mais pour sa conservation. Quant à la religion en elle-même, ils y tenaient fort peu : aussi profanaient-ils souvent le principe catholique pour assurer sa domination : ils s'entendaient dans l'occasion avec les païens, avec les puissans de la terre ; ils servaient leurs goûts et leurs vices ;

ils se faisaient assassins et marchands ; et là où il était besoin, ils se montraient même athées. Mais c'est en vain que leurs confesseurs accordèrent les plus joyeuses absolutions, et que leurs casuistes se mirent à l'œuvre pour innocenter chaque faute et chaque crime ; en vain luttèrent-ils avec les laïques dans les arts et dans les sciences pour en faire des moyens de succès, leur impuissance se révéla visiblement. Ils se montrèrent jaloux de tous les grands savans et de tous les artistes habiles, et ne purent rien créer ni rien produire de sublime. Ils ont composé des hymnes pieux et construit des dômes ; mais, dans leurs poésies, gémit l'obéissance tremblante devant les chefs de l'ordre ; et, dans leurs édifices, on reconnaît un esprit inquiet de servitude ; leurs pierres semblent avoir la docilité et la souplesse de ceux qui les ont assemblées. M. Barrault disait un jour avec raison : « Les jésuites, ne pouvant élever la terre jusqu'au ciel, ont abaissé le ciel jusqu'à la terre. » Tous leurs efforts et tous leurs travaux furent sans fruit : la vérité ne peut naître du mensonge, et Dieu ne saurait être sauvé par le démon.

Laissons les jésuites reposer dans leurs

tombes, et haussons les épaules avec pitié à la vue des jésuites nouveaux. Ceux-là sont morts, et ceux-ci ne sont que les vers qui s'échappent en rampant de leurs cadavres. Ils ressemblent aussi peu aux anciens jésuites, que M. Schelling d'aujourd'hui ressemble au Schelling d'autrefois.

J'ai eu peu d'indications à donner sur les rapports de M. Schelling avec l'école romantique. Son influence a été presque entièrement personnelle; mais il faut dire aussi que l'élan imprimé par sa philosophie donna de plus vives idées aux poètes, et les porta à jeter un coup d'œil plus profond sur la nature. Quelques-uns se plongèrent dans cette contemplation avec toutes les forces de leur âme; d'autres retinrent quelques formules d'enchantement, à l'aide desquelles on pouvait faire sortir de la nature des sentimens et un langage plus humain qu'on ne l'avait fait jusqu'alors. Les premiers de ces poètes furent les mystiques proprement dits, assez semblables, sous beaucoup de rapports, aux religionnaires de l'Inde, qui s'inspirent de la nature et s'identifient avec elle. Les autres étaient plutôt des conjureurs qui appellent à volonté les malins

esprits ; ils ressemblaient aux sorciers arabes qui donnent la vie aux pierres et pétrifient les êtres animés.

Novalis appartenait tout particulièrement à la première de ces deux classes, et Hoffmann tenait essentiellement de la seconde. Novalis voyait partout des miracles et de gracieux miracles ; il surprenait le langage des fleurs, il savait le secret de chaque jeune rose, il s'identifiait parfaitement avec toute la nature ; et, lorsque vint l'automne et que les feuilles tombèrent, il mourut. Hoffmann, au contraire, ne voyait partout que des spectres ; ils lui faisaient des grimaces du fond de chaque théière chinoise et de dessous chaque perruque de Berlin ; c'était un enchanteur qui changeait les hommes en bêtes, et ces bêtes en conseillers auliques prussiens et en conseillers des finances. Il savait évoquer les morts et les faire sortir du tombeau ; mais la vie le repoussait comme une triste apparition. Il le sentit lui-même ; il sentit qu'il était devenu un fantôme : la nature entière lui sembla un miroir trouble et mal taillé, dans lequel il se voyait partagé en mille fragmens, à travers un nuage, défait comme un visage de mort, et ses ou-

vrages ne furent autre chose qu'un effroyable cri d'angoisses en vingt volumes. Hoffmann n'appartient pas à l'école romantique. Il ne fut pas en contact avec les Schlegel, et encore moins avec leurs tendances. Je ne le mentionne ici que par opposition à Novalis qui était tout-à-fait un poète de cette école. Ce dernier est moins connu ici que Hoffmann, que Loève-Veimars et Eugène Renduel ont mené par la main devant le public français, et qu'ils ont fait parvenir en France à une immense réputation. Chez nous, en Allemagne, Hoffmann n'est nullement en vogue aujourd'hui; mais il l'a été autrefois. Dans son temps, il fut beaucoup lu, mais seulement par les personnes dont les nerfs étaient trop vigoureux ou trop faibles pour être affectés par de doux accords. Les véritables penseurs et les natures poétiques ne voulurent pas entendre parler de lui. Cependant, il faut en convenir, comme poète, Hoffmann est beaucoup plus considérable que Novalis. Le dernier, avec ses images idéales, flotte toujours dans les nuages, tandis que Hoffmann, avec ses masques bizarres, se cramponne toujours à la réalité. Comme le géant Anthée devenait

plus vigoureux et invincible quand il touchait du pied la terre, sa mère, tandis qu'il perdait ses forces quand Hercule le soulevait en l'air, ainsi le poète est puissant tant qu'il n'abandonne pas le terrain de la réalité, et devient faible dès qu'il s'élève en rêvant dans l'espace.

La grande ressemblance qui existe entre ces deux poètes, c'est que leur poésie est une maladie. Aussi a-t-on dit qu'il appartient plus aux médecins qu'aux critiques de juger leurs écrits. La nuance rose qui domine dans les écrits de Novalis n'est pas la couleur de la santé, mais l'éclat menteur de la phthisie; et la teinte de pourpre qui anime les contes fantastiques d'Hoffmann n'est pas la flamme du génie, mais bien le feu de la fièvre.

Mais avons-nous bien le droit de faire de telles critiques, nous qui ne sommes pas comblés d'un excès de santé? Et maintenant surtout lorsque la littérature ressemble à un vaste lazaret? A moins que la poésie ne soit elle-même une maladie, comme la perle qui n'est qu'une infirmité dont souffre le pauvre animal nommé l'huître.

Novalis naquit, en 1772, le 2 mai; il mourut à vingt-neuf ans. Son véritable nom était Har-

denberg. Il aima une jeune dame qui était atteinte de phthisie, et qui mourut de ce mal. Cette triste histoire plane sur tout ce qu'il écrit; sa vie ne fut plus qu'une rêveuse agonie, et il mourut lui-même, en 1801, d'une maladie de poitrine, avant d'avoir achevé son roman. Ce roman, tel qu'il est resté, n'est qu'un fragment d'un grand poëme allégorique qui devait, comme la Divine Comédie du Dante, célébrer toutes les choses du ciel et de la terre. Henri de Ofterdingen, célèbre poète, est le héros de ce roman. Nous le voyons jeune homme, à Eisenach, charmante petite ville située au pied de cette vieille Wartbourg où se sont accomplies les plus grandes choses, mais aussi les plus stupides, où Luther a traduit sa Bible, et où quelques imbéciles teutomanes ont brûlé le Code de gendarmerie du sieur Kamptz. Dans ce château eut aussi lieu jadis la fameuse lutte des chanteurs où, entre autres poètes, Henri de Ofterdingen soutint, contre Klingsohr de Hongrie, ce dangereux combat poétique dont le chevalier de Manesse nous a conservé le souvenir dans sa collection d'antiquités. Le bourreau devait faire tomber la tête du vaincu, et le landgrave de Thuringe était juge du camp.

Le château de la Wartbourg, le théâtre de la renommée de Henri de Ofterdingen, s'élève majestueusement sur son berceau, et le début du roman de Novalis nous montre son héros à Eisenach, dans la maison paternelle. Les vieux parens sont déjà couchés, et dorment; l'horloge rustique fait entendre son tic-tac monotone; le vent siffle à travers les petites fenêtres rondes, et la chambre s'éclaire de temps en temps des rayons de la lune.

« Le jeune homme s'agitait péniblement sur sa couche, songeant à l'étranger et à ses récits. Ce ne sont pas ses trésors qui ont éveillé dans mon âme de si ardens désirs, se disait-il; loin de moi l'avidité et l'avarice! mais je brûle de voir cette fleur d'azur dont il m'a parlé. Elle occupe sans relâche toute ma pensée, et je ne puis rêver à autre chose. Jamais je n'éprouvai une semblable sensation; il me semble que jusqu'à ce jour ma vie ait été un rêve, que je me sois endormi dans un autre monde, et qu'à cette heure je me réveille. Dans le monde où je vis d'ordinaire, qui se serait occupé d'une fleur? qui a jamais entendu dire qu'une fleur ait inspiré une si vive passion? »

Henri de Ofterdingen débute par ces pa-

roles, et dans tout ce roman respire le parfum et brille l'éclat de la fleur d'azur. Il est singulièrement remarquable que les personnages les plus fabuleux de ce livre aient pour nous un air de connaissance et de parenté; il semble que nous les ayons vus ailleurs, et qu'ils aient vécu familièrement avec nous en des temps reculés. On sent se réveiller de vieux souvenirs; Sophie elle-même porte un visage qui nous est connu, et nous retrouvons à certaines pages de grandes allées de bouleaux où nous nous sommes promenés et où nous avons devisé avec elle. Mais toutes ces choses sont vues à une faible lueur de crépuscule; c'est un songe à demi oublié.

La muse de Novalis était une fille blanche et élancée, aux yeux bleus et sérieux, aux cheveux blonds dorés, aux lèvres riantes, et avec un petit signe maternel, couleur de fraise, sur le côté gauche du menton. C'est que je me représente comme la muse de la poésie de Novalis la jeune fille même qui me fit connaître Novalis, et dans les belles mains de qui je trouvai le livre de maroquin rouge à tranches dorées qui renfermait le roman de Ofterdingen. Elle portait toujours une robe bleue, et elle

se nommait Sophie. Elle vivait à quelques lieues de Goettingue, chez sa sœur, qui était maîtresse de poste, grosse femme joviale, aux joues vermeilles et au sein prépondérant, que les raides dentelles dont il était garni faisait ressembler à une forteresse, mais cette forteresse était imprenable; car cette femme était un Gibraltar de la vertu. C'était une femme active, toute pratique, toute ménagère, et cependant tous ses plaisirs consistaient à lire les romans d'Hoffmann. Dans Hoffmann elle trouvait l'homme qui s'entendait à secouer sa rude nature, et à lui imprimer d'agréables mouvemens. Quant à sa pâle et tendre sœur, la vue seule d'un livre d'Hoffmann lui causait une impression désagréable; et si elle en touchait un par méprise, elle se retirait en elle-même involontairement. Elle était délicate comme une sensitive, et ses paroles étaient si parfumées, si harmonieuses! Quand on les mettait ensemble, elles devenaient tout naturellement des vers. J'ai noté plusieurs choses qu'elle m'a dites : ce sont de singulières poésies tout-à-fait à la manière de Novalis, mais encore plus spiritualisées et plus éclatantes. Une de ces poésies, qu'elle me disait lorsque je lui fis mes adieux en par-

tant pour l'Italie, m'est particulièrement chère. Une nuit d'automne, dans un jardin où une fête s'était terminée par une illumination, on entend un colloque entre le dernier lampion, la dernière rose et un cygne sauvage. Les brouillards du matin s'élèvent, la dernière lampe s'éteint, la rose s'effeuille, et le cygne, ouvrant ses ailes blanches, s'envole vers le sud.

Dans le pays d'Hanovre, il se trouve en effet beaucoup de cygnes sauvages qui partent dans l'automne pour les contrées méridionales, et qui nous reviennent dans la saison chaude. Ils passent sans doute l'hiver dans le pays d'Afrique; car nous trouvâmes une fois, dans le sein d'un cygne mort, une flèche que le professeur Blumenbach reconnut pour une arme africaine. Le pauvre oiseau était revenu, la flèche dans sa poitrine, à son nid du nord pour y mourir. Maint autre cygne n'a peut-être pas eu la force d'accomplir son voyage; et il est peut-être resté à languir dans un désert de sable brûlant, ou bien est-il perché en ce moment, avec ses ailes affaiblies, sur quelque pyramide égytienne, jetant des regards douloureux du côté du nord, vers sa fraîche retraite d'été, dans le pays d'Hanovre.

Lorsque, vers la fin de l'automne de 1828, je revins du sud (et moi aussi, la flèche brûlante dans le sein), ma route me conduisit dans les environs de Goettingue, et je m'arrêtai, pour changer de chevaux, chez ma grosse amie, la maîtresse de poste. Je ne l'avais pas vue depuis plus d'une année, et la bonne femme me parut très changée. Sa gorge ressemblait toujours à une place forte, mais à une place saccagée. Les bastions étaient rasés; les deux tours principales n'étaient plus que des ruines chancelantes; nulle sentinelle ne gardait le rempart, et la citadelle, le cœur, était brisée. Ainsi que me le dit le postillon Piper, elle avait même perdu son goût pour les romans d'Hoffmann, mais elle n'en buvait que plus de brandevin avant de se coucher. Cela était aussi plus simple, car ces braves gens trouvaient le brandevin dans leur logis, tandis qu'ils étaient obligés d'aller chercher les romans d'Hoffmann à quatre heures de chemin de là, dans le cabinet de lecture de Dauerlich, à Goettingue. Le postillon Piper était un petit homme aigre et raccourci comme s'il avait bu du vinaigre. Lorsque je m'informai à lui de la sœur de la maîtresse de

poste, il me répondit : « Mademoiselle Sophie mourra bientôt, et elle est déjà un ange. » Quelle admirable créature que celle dont l'aigre postillon Piper me disait : « C'est un ange ! » et il parlait ainsi en cognant les volailles de la cour avec ses gros pieds armés de grosses bottes. La maison de poste, autrefois si riante et si blanche, était changée comme l'hôtesse ; elle était devenue d'une teinte jaune maladive, et les murailles elles-mêmes avaient de profondes rides. Dans la cour étaient étendues des voitures brisées, et sur un bâton était suspendu, pour sécher, un manteau de postillon de couleur écarlate, humide et déchiré. Mademoiselle Sophie était à la fenêtre et lisait ; et lorsque je montai vers elle, je retrouvai dans ses mains le volume de maroquin rouge à tranches dorées, le roman d'Ofterdingen de Novalis. Elle avait toujours lu et sans cesse dans ce livre : aussi elle ressemblait à une ombre. Sa beauté était toute céleste, et sa vue excitait une douce douleur. Je pris ses deux mains pâles et amaigries dans les miennes, et je lui demandai : « Mademoiselle Sophie, comment vous portez-vous ? — Je suis bien, répondit-elle, et bientôt je serai

mieux encore ! » Et elle me montra par la fenêtre, dans le nouveau cimetière, un petit monticule peu éloigné de la maison. Sur cette éminence chenue s'élevait un petit peuplier mince et desséché ; on n'y voyait que quelques feuilles qui tremblotaient au souffle du vent d'automne. Ce n'était pas un arbre : c'était le fantôme d'un arbre.

Sous ce peuplier repose maintenant mademoiselle Sophie, et le souvenir qu'elle m'a laissé, le livre de maroquin rouge aux tranches dorées où se trouve le roman de Henri d'Ofterdingen de Novalis, est placé en ce moment sur ma table, et je m'en suis servi pour composer ces pages.

IV.

Connaissez-vous la Chine, la patrie du dragon volant et des théières de porcelaine? Tout le pays est un cabinet de raretés, environné d'une immense et interminable muraille et de cent mille sentinelles tartares. Mais les oiseaux et les pensées des savans de l'Europe volent par-delà, et lorsqu'ils ont tout vu à satiété, ils reviennent nous conter des merveilles de cette curieuse contrée et de ce cu-

rieux peuple. La nature avec ses apparitions grêles et contournées, ses fleurs gigantesquement fantasques, ses arbres nains, ses montagnes découpées, ses fruits voluptueusement baroques, ses oiseaux parés et bariolés, est là-bas une caricature aussi fabuleuse que l'homme avec sa tête pointue et couronnée d'une flamme chevelue, ses révérences, ses ongles démesurés, sa vieille et intelligente gravité, et sa langue enfantine composée de monosyllabes. En ce pays, la nature et l'homme ne peuvent se regarder sans rire. Mais ils ne rient pas hautement, parce qu'ils sont tous deux trop civilisés et trop polis, et pour se contenir, ils font les grimaces les plus bizarres. Là, on ne trouve ni ombre ni perspective, et sur les maisons aux mille couleurs s'élèvent l'un sur l'autre des toits tendus comme des parapluies, garnis de cloches de métal retentissant, de sorte que le vent lui-même produit un son comique et devient ridicule en passant en ce lieu.

Dans une de ces maisons à clochettes, demeurait jadis une princesse dont les petits pieds étaient encore plus petits que les pieds des autres chinoises, dont les petits yeux obliques étaient encore plus doux et plus rêveurs

que les petits yeux obliques des autres dames de l'empire céleste, et dont le petit cœur palpitant renfermait l'humeur la plus folle et les caprices les plus désordonnés. Sa joie la plus grande était de pouvoir déchirer les plus somptueuses étoffes d'or et de soie. Quand elle les entendait gémir et craquer sous ses doigts, elle se pâmait de ravissement. Enfin, quand elle eut sacrifié toute sa fortune à ce goût, lorsqu'elle eut déchiré tous ses biens et ses domaines, elle fut déclarée, de l'avis de tous les mandarins, incapable de se gouverner, reconnue pour une insensée incurable, et renfermée dans une tour ronde.

Cette princesse chinoise, le caprice personnifié, est en même temps la personnification de la muse d'un poète allemand dont on ne saurait se dispenser de parler dans une histoire de la poésie romantique. C'est la muse qui nous sourit d'un air si égaré du fond des poésies de M. Clément Brentano. Elle déchire les plus brillantes étoffes de satin, les brocards d'or les plus éclatans, et son aimable esprit de destruction, sa joyeuse et florissante folie remplissent l'âme d'un ravissement funeste et d'une gaillarde angoisse. Depuis quinze ans, M. Bren-

tano vit éloigné du monde et dans la réclusion, muré en quelque sorte dans son catholicisme ; il ne lui restait plus rien de précieux à déchirer ! Il a même, dit-on, déchiré les cœurs qui l'aimaient, et chacun de ses amis se plaint de quelque folle injure ; mais c'est particulièrement sur lui-même et sur son talent poétique qu'il a exercé son humeur destructive.

J'appelle surtout l'attention sur une comédie de ce poète intitulée *Ponce de Léon*. Il n'est rien au monde de plus en lambeaux que cet ouvrage, autant sous le rapport des pensées que sous le rapport du langage. Mais tous ces lambeaux vivent et s'agitent joyeusement : on croit assister à un bal masqué de paroles et d'images. Tout cela bourdonne dans un charmant désordre, et la démence qui domine produit seule une certaine unité. De fous calembours courent dans toute la pièce comme de souples arlequins, et frappent de tous côtés de leurs battes légères. Quelquefois s'avance une idée sérieuse, mais elle trébuche comme le Dottore bolonais. De grandes phrases blafardes s'alongent comme un blanc pierrot avec ses manches pendantes et ses immenses boutons ; on voit sautiller de petites épigrammes courbées, à

courtes jambes, informes et bouffonnes comme Polichinelle ; des sentimens tendres voltigent çà et là comme d'agaçantes Colombines ; et tout danse, pirouette et s'élance et caquette avec une incroyable gaieté, que domine le son retentissant des trompettes de l'esprit de destruction.

L'œuvre la plus remarquable de ce poète est une tragédie : la *Fondation de Prague*. Il s'y trouve des scènes où l'on se sent saisi de l'effroi mystérieux que causent les légendes séculaires. On entend frémir les sombres forêts de la Bohême, que parcourent encore les colériques divinités des Slaves ; on entend le gazouillement des rossignols païens ; mais la cime des arbres est déjà éclairée par la douce aurore du christianisme. M. Brentano a écrit aussi quelques bons récits, entre autres l'Histoire du brave Gaspard et de la belle Nanette. Lorsque la belle Nanette était encore un enfant, et comme elle était allée, avec sa grand'mère, chez le bourreau, pour lui acheter, comme fait le bas peuple en Allemagne, quelques drogues efficaces, tout à coup quelque chose remua dans l'armoire devant laquelle se trouvait la belle Nanette, et

l'enfant s'écria avec effroi : « Une souris ! une souris ! » Mais le bourreau s'effraya encore davantage, devint triste comme un mort et dit à la grand'mère : « Ma chère femme, dans cette armoire est suspendu le sabre avec lequel j'exécute, et ce sabre s'agite de lui-même chaque fois que quelqu'un qui doit être décapité s'en approche. Mon sabre a soif du sang de cet enfant. Permettez que je m'en serve pour égratigner seulement un peu le cou de cette petite. Le sabre sera satisfait d'une seule goutte de ce sang, et il ne conservera pas le désir de répandre le reste. » Mais la grand'mère ne prêta pas l'oreille à ce raisonnable avis, et elle eut plus tard à s'en repentir, lorsque la belle Nanette fut réellement décapitée par le glaive du bourreau.

M. Clément Brentano peut avoir aujourd'hui cinquante-sept ans. Il vit à Francfort dans une solitude d'ermite. Il est membre correspondant de la propagande catholique. Son nom s'est presque éteint dans ces derniers temps, et l'on ne s'en souvient que quelquefois à l'occasion des chansons populaires qu'il a publiées avec son ami Arnim. Ils ont donné tous deux, sous le titre : l'Enfant au cor mer-

veilleux (*des Knaben Wunderhorn*), une collection de chants qu'ils ont recueillis en partie de la bouche du peuple, et en partie de feuilles volantes et de vieux bouquins. Je ne saurais trop louer ce livre; il renferme les fleurs les plus délicates de l'esprit allemand; et quiconque voudra connaître le peuple allemand sous un aspect aimable, que celui-là lise ce livre. Ce livre est ouvert devant moi en ce moment, et il me semble qu'il me parfume de l'odeur de nos tilleuls du Nord. Le tilleul joue en effet un grand rôle dans ces chansons; les amans devisent le soir sous son ombrage, c'est leur arbre favori; sans doute parce que la feuille du tilleul a la forme d'un cœur. Cette remarque fut faite un jour par un poète allemand que j'aime par-dessus tous les autres, à savoir par moi-même. Sur le frontispice du livre est un enfant qui souffle dans un cor, et quand un pauvre Allemand jeté en pays étranger contemple long-temps cette image, il croit entendre les sons de ce cor, qui lui sont bien connus, et il pourrait en prendre le mal du pays, comme le lansquenet suisse placé jadis en sentinelle sur un bastion de Strasbourg, qui, entendant de loin le ranz des vaches,

jeta sa pique, passa le Rhin à la nage, mais fut bientôt repris et fusillé comme déserteur. L'enfant au cor merveilleux a recueilli une touchante chanson à ce sujet :

Sur le rempart, à Strasbourg, — Ce fut un triste jour, — J'entendis le cor, le cor des Alpes retentir, — Alors jusqu'au pays je voulus nager, m'en aller, — Hélas! je ne pus fuir.

A une heure dans la nuit, — Ne m'ont-ils pas arrêté, — Arrêté et conduit devant mon capitaine, en son réduit. — Ah! mon Dieu! dans les vagues bleues, ils m'ont pêché; — Hélas! de moi c'est fini.

Demain matin, quand six heures sonneront, — Devant le front du régiment ils me mèneront; — Là il me faudra demander pardon — Et recevoir ma dernière permission; — Hélas! je sais cela déjà.

Mes frères, me voilà, — Vous me voyez pour la dernière fois, — Le petit pâtre est cause de tout mon embarras. — C'est le cor des Alpes qui a fait tous mes chagrins, — Et je m'en plains.

Il règne un charme singulier dans cette chanson populaire. Les poètes artistes s'ef-

forcent d'imiter ces productions de nature, à peu près comme on fait des minéraux factices; mais, quand ils ont composé les parties intégrantes au moyen de procédés chimiques, la chose principale leur échappe encore : ils ne peuvent remplacer l'énergie sympathique de cette œuvre. Dans ces chansons, on sent les battemens de cœur du peuple allemand. Là, se révèle sa mélancolique sérénité, sa folle raison; on entend les roulemens de la colère allemande, les sifflemens de la raillerie allemande; ici, l'amour allemand a déposé ses baisers; dans ce livre, on trouve les pleurs de la sensibilité allemande. Un savant analyste trouverait du sel et du fer dans ces pleurs! Quelle naïveté dans la fidélité de ce peuple : que de loyauté dans ses trahisons! quel honnête garçon est le pauvre Schwartenhals, quoiqu'il vole sur les grand'routes! Ecoutez ce qu'il dit de lui-même :

Je vins trouver l'hôtesse dans sa maison, — Elle me demanda mon nom. — Je suis un pauvre garçon — Qui boit et mange en toute saison.

On me mena dans une salle peinte, — Où

l'on m'offrit une grande pinte. — On avait beau remplir mon verre, — Je le laissai tomber à terre.

On me mit à la place d'honneur, — Pour me traiter en grand seigneur ; — Quand il fallut payer l'écot, — Rien ne sonna dans mon sarrot.

La nuit, quand je voulus aller dormir, — On me montra la grange, — Je n'eus plus envie de rire ; — On me traitait d'une façon étrange.

Et quand je fus dans ma cage, — Et que je voulus faire mon nid, — Je fus piqué par les épis — Et par les chardons sauvages.

Le matin, en me réveillant, — La gelée couvrait la toiture, — Et je m'en allai en riant, — En riant de ma mésaventure.

Je pris mon épée à la main — Et l'attachai sur ma hanche. — Il me fallut aller à pied, — N'ayant pas de quoi chevaucher.

Je m'en allai bien doucement, — Tirant le long du chemin, — Quand vint un fils de marchand — Qui me laissa tout son argent.

Ce pauvre Schwartenhals est un véritable

caractère allemand. Il règne une grande énergie dans cette chanson; mais celle de Marguerite mérite aussi d'être connue. C'est une fille encore que j'aime beaucoup. Hans dit à Gretel ou Marguerite :

« Mets tes beaux habits, Gretline, mets tes beaux habits, — Allons-nous-en tous dîner; — Les blés sont coupés, — Le vin est versé. »

Ah! Hanslin, cher Hanslin, — Restons toujours ensemble, — La semaine on travaille dans les champs, — Et les fêtes à l'auberge à boire.

Il la prit par la main, — Par sa main blanche; — Il la mena au bout du chemin, —Jusqu'à l'auberge la plus proche.

« Hôtesse, chère hôtesse, — Donnez-nous du vin frais, — Les habits de cette Gretline, — Nous allons les dépenser. »

Marguerite se mit à pleurer, — Et son chagrin devint si gros, — Que le long de ses joues vermeilles, — Coulèrent deux blancs ruisseaux.

« Ah! Hanslin, cher Hanslin, —Ne parle

pas ainsi, — Toi avec qui en secret j'ai fui — De la ferme de mon père. »

Il la prit par la main, — Par sa main blanche, — Et il la mena au bout du chemin, — Jusqu'au plus proche jardin.

. . . . . .

« Ah! Gretline, chère Gretline, — Pourquoi pleurer si fort? — Te repens-tu de ton courage, — Ou regrettes-tu ton honneur? »

« Je ne me repens pas de mon courage, — Je ne regrette pas mon honneur, — Je regrette mes habits de fête, — Que l'hôtesse ne me rendra pas. »

Ce n'est pas ici la Marguerite de Goëthe, et son repentir ne fournirait pas un tableau à M. Scheffer. Ce n'est pas là un clair de lune allemand. Il se trouve dans cette chanson aussi peu de sentimentalité que dans celle où un jeune drôle demande accès près de sa maîtresse pendant la nuit, et où celle-ci répond :

« Chevauche vers cette route, — Chevauche sur cette bruyère, — D'où tu as pris ta course. — Là est une grosse pierre, — Ta tête y appuieras, — Et de duvet tu n'emporteras. »

Mais la clarté de la lune tombe à flots argentés, et scintille, de toutes parts, de cette chanson :

Si j'étais un petit oiseau, — Et si j'avais deux ailes, — Je volerais vers toi, — Mais je demeure ici, — Ne pouvant le faire.

Quand je suis loin de toi, — Le songe vers toi me ramène ; — Je converse alors avec toi, — Et je ne me trouve seule — Qu'au moment du réveil.

Il n'est pas d'heure de la nuit — Où mon amour ne veille, — Et où je ne me dise mille fois — Que tu m'as donné ton âme.

Si l'on veut savoir le nom de l'auteur, la chanson répond elle-même par ces derniers vers :

« Qui donc a inventé la jolie chansonnette ? — Sur l'eau trois oies l'ont apportée, — Trois oies, une blanche et deux grises. »

Mais d'ordinaire c'est un peuple errant, des vagabonds, des soldats, des écoliers ambulans ou des compagnons ouvriers qui ont composé ces chansons. Les compagnons surtout

sont de grands poètes. Que de fois, dans mes voyages pédestres, ai-je entretenu commerce avec cette sorte de gens ! Que de fois je les ai vus, excités par une circonstance extraordinaire, improviser un morceau de poésie populaire, ou le siffler en plein air ! Les petits oiseaux perchés sur les branches des arbres l'écoutaient attentivement; et, quand passait par là un autre compagnon, le havresac au dos et le bâton à la main, les oiseaux lui gazouillaient ce chant aux oreilles; il chantonnait alors les vers qui manquaient, et la chanson se trouvait finie. Les paroles tombent du ciel sur les lèvres de ces compagnons; ils n'ont qu'à les prononcer, et elles sont plus poétiques que toutes les belles phrases que nous déterrons du fond de notre cerveau. Le caractère des compagnons ouvriers allemands respire dans ces chants populaires; c'est une remarquable race d'hommes qui, sans le sou dans leur poche, parcourent l'Allemagne dans tous les sens, candides, joyeux et libres. D'ordinaire, je les trouvais trois ensemble dans leurs pélerinages. Dans ces trois camarades, il y avait toujours un raisonneur qui discutait de bonne humeur sur tout ce qui se rencontrait,

sur chaque oiseau qui traversait les airs, sur chaque cavalier qui passait; et, quand ils arrivaient dans une laide contrée, couverte de huttes misérables, habitée par une population mendiante et déguenillée, le raisonneur disait ironiquement : « Le bon Dieu a fait le monde « en six jours; mais il y paraît, car il reste en- « core beaucoup à faire. » Le second compagnon n'interrompt l'autre que rarement, et par quelques remarques furieuses. Il ne peut dire une parole sans jurer; il maudit avec colère tous les maîtres chez qui il a travaillé, et son refrain banal est qu'il se repent de n'avoir pas laissé en souvenir une volée de coups à l'hôtesse d'Halberstadt, qui lui apportait journellement la choucroute. A ce mot de Halberstadt, soupire du fond de son âme le troisième compagnon; c'est le plus jeune. Il entreprend sa première tournée dans le monde; il pense toujours à sa gentille bonne amie aux yeux noirs, laisse tomber sa tête sur son sein, et ne prononce pas une parole.

L'Enfant au cor merveilleux est un monument bien remarquable de notre littérature. Ce livre a exercé une trop noble influence sur les lyriques de l'école romantique, particu-

lièrement sur notre excellent M. Uhland, pour le passer sous silence ; ce livre et le poëme des Nibelungen jouèrent un grand rôle dans cette période. Il faut donc aussi mentionner ce dernier ouvrage.

Long-temps il ne fut question d'autre chose, chez nous, que du livre des Nibelungen ; et les philologues classiques ne furent pas peu scandalisés d'entendre comparer cette épopée à l'Iliade, et même de voir s'élever une discussion pour savoir laquelle de ces deux œuvres est la plus excellente. Le public ressemblait assez, dans cette circonstance, à ces enfans à qui on demande sérieusement : « Aimes-tu « mieux un cheval ou des confitures ? » Toutefois, ce chant des Nibelungen est d'une haute puissance ; il est difficile qu'un Français puisse s'en faire une idée. Le langage dans lequel il est composé lui serait encore plus inintelligible. C'est une langue de pierre, et les vers sont des blocs rimés. Çà et là, entre les interstices, s'élèvent de belles fleurs, rouges comme des gouttes de sang, ou s'échappe le lierre rampant, semblable à de longues larmes vertes. De ces passions de géans qui s'agitent dans cette épopée, vous pouvez encore moins vous faire une idée, bonnes gens civilisés et polis

que vous êtes ! Figurez-vous une claire nuit d'été, les étoiles pâles comme l'argent, grandes comme le soleil, étincelant sur un ciel bleu, tous les dômes gothiques de l'Europe semblent s'être donné rendez-vous dans une vaste plaine; et, parmi cette foule de colosses, viendraient paisiblement le moutier de Strasbourg, le dôme de Cologne, le clocher de Florence, la cathédrale de Rouen, la flèche d'Amiens et l'église de Milan, qui s'attrouperaient autour de la belle Notre-Dame de Paris, et lui feraient galamment la cour. Il est vrai que leur démarche est un peu lourde, que quelques-uns s'y prennent gauchement, et qu'on est quelquefois tenté de rire de leurs transports amoureux; mais ce ricanement cesse dès qu'on les voit entrer en fureur, se ruer les uns sur les autres, quand Notre-Dame de Paris élève avec désespoir ses deux bras de pierre vers le ciel, saisit tout à coup un glaive, et abat la tête du plus grand de tous ces dômes. Mais non, vous ne pourriez encore vous faire une idée des principaux personnages du chant des Nibelungen; il n'est pas de tour aussi haute, pas de pierre aussi dure que le féroce Hagen et la vindicative Chrimhilde.

Mais qui a composé ce poëme ? On sait aussi peu le nom de l'auteur des Nibelungen que le nom de l'auteur des chants populaires. Chose singulière ! on ignore presque toujours le créateur des livres les plus admirables, des poëmes, des édifices et des plus nobles monumens de l'art. Comment se nommait l'architecte qui imagina le dôme de Cologne ? Qui a peint sous ce dôme le tableau d'autel où la ravissante mère de Dieu et les trois rois sont si admirablement représentés ? Qui a composé ce livre de Job qui a consolé tant de races d'hommes souffrantes ? Les hommes n'oublient que trop facilement les noms de leurs bienfaiteurs ; les noms des bons et nobles qui ont travaillé pour le bonheur de leurs concitoyens se trouvent rarement dans la bouche des peuples ; leur épaisse mémoire ne conserve que les noms de leurs oppresseurs et de leurs cruels héros de guerres. L'arbre oublie le silencieux jardinier qui l'a préservé du froid, arrosé dans la sécheresse, qui l'a protégé contre les bêtes malfaisantes ; mais il conserve fidèlement les noms qu'on grave sur son écorce avec un acier tranchant, et il les transmet aux races futures en caractères toujours grandissans.

V.

On a coutume de réunir les noms de Brentano et d'Arnim, à cause de leur livre de l'*Enfant au cor merveilleux* qu'ils ont publié ensemble, et je ne veux pas les séparer. Le dernier mérite notre attention à un plus haut degré. Louis-Achim d'Arnim est un grand poète, et une des têtes les plus originales de l'école romantique. Les amateurs du fantastique prendront plus de goût à ses œuvres qu'à

toutes celles des autres écrivains allemands. Il surpasse en cela Hoffmann autant que Novalis; il savait vivre encore plus intimement dans la nature que celui-ci, et pouvait conjurer des spectres encore plus terribles que ceux d'Hoffmann. Souvent, quand je regardais Hoffmann, il me semblait qu'il s'était échappé, en chair et en os, d'un des ouvrages d'Arnim. Cet écrivain est resté complétement inconnu pour le public, et il n'a de réputation que parmi les littérateurs; mais ces derniers, tout en reconnaissant son mérite infini, ne lui ont jamais rendu publiquement la justice qu'il mérite, et quelques-uns même ont parlé de lui avec dédain. Il n'est pas besoin de dire que ce sont précisément ceux qui ont imité sa manière. On pourrait leur appliquer ce mot de Steevens au sujet de Voltaire, qui parlait avec mépris de Shakspeare, après s'être servi d'Othello pour composer son Orosmane : « Ces gens-là ressemblent à des voleurs qui mettent le feu à la maison où ils ont volé. » Pourquoi M. Tieck n'a-t-il jamais convenablement parlé d'Arnim, lui qui sait dire de si belles choses sur tant de mauvaises œuvres insignifiantes? MM. Schlegel ont également gardé le silence sur Arnim. Ce

n'est qu'après sa mort qu'il obtint une notice biographique d'un compagnon de l'école. Je crois que la renommée d'Arnim ne put jamais s'élever bien haut, parce qu'il était resté encore beaucoup trop protestant pour ses amis du parti catholique, et parce que, d'un autre côté, le parti protestant le tenait pour un crypto-catholique. Mais pourquoi le public l'a-t-il repoussé? le public, pour qui ses romans et ses nouvelles se trouvaient placés dans chaque salon de lecture? Hoffmann eut le même sort quant à la presse littéraire. Il ne fut presque pas parlé de lui dans nos gazettes et nos feuilles esthétiques, la haute critique observa un dédaigneux silence à son égard; mais toutefois il fut généralement lu. Pourquoi le public allemand négligea-t-il Arnim, un écrivain dont l'imagination était si vaste et embrassait tant de choses, dont l'âme était empreinte d'un sentiment si profond, et qui possédait à un si haut degré le don de peindre? Quelque chose manquait à ce poète, et ce quelque chose était justement ce que le public cherche dans les livres, la vie. Le peuple exige que les écrivains éprouvent avec lui ses passions de tous les jours; qu'ils lui tirent de leur propre sein

des sensations agréables ou pénibles ; en un mot, le peuple veut être ému. Arnim ne pouvait pas contenter ce besoin. Ce n'était pas un poète de la vie, mais de la mort. Dans tout ce qu'il écrit, c'est comme un mouvement d'ombres ; les figures s'agitent ; elles remuent leurs lèvres comme si elles parlaient, mais on voit seulement leurs paroles, on ne les entend pas. Ces figures sautent, courent, se renversent sur la tête, s'approchent de nous mystérieusement, et nous insinuent à l'oreille qu'ils sont morts. Un tel spectacle serait trop douloureux et accablant, n'était la grâce qu'Arnim répand sur toutes ces compositions, et qui ressemble au sourire d'un enfant, mais d'un enfant mort. Arnim sait peindre l'amour, quelquefois aussi la sensualité, mais nous ne pouvons sentir ces choses avec lui ; nous voyons de belles formes, des seins agités, des hanches arrondies, mais un froid linceul enveloppe tous ces corps. Quelquefois Arnim est caustique, et l'on ne peut se défendre de rire, mais c'est comme si la mort nous chatouillait du bout de sa faucille. D'ordinaire, Arnim est sérieux, sérieux comme un Allemand mort la veille. Un Allemand vivant est déjà cependant

une créature suffisamment grave. Mais un Français ne peut se figurer combien nous sommes sérieux après notre mort, nous autres Allemands; nos figures sont alors encore plus longues que de coutume, et les vers qui dînent à nos dépens deviennent tout mélancoliques rien qu'à nous voir. En France, on se fait une idée effroyable du sérieux terrible d'Hoffmann, mais c'est un jeu d'enfant en comparaison du sérieux d'Arnim. Quand Hoffmann conjure ses morts, lorsqu'ils sortent de leurs tombeaux et dansent autour de lui, il tremble lui-même d'effroi; il danse au milieu d'eux et il fait les plus affreuses grimaces. Mais Arnim conjure ses morts comme un général passe une revue; il est assis sur son grand cheval-spectre, et fait défiler avec sang-froid les effroyables bataillons qui le regardent avec respect et semblent le redouter. Pour lui, il se contente de les saluer d'un air affable.

Louis-Achim d'Arnim naquit en Brandebourg l'an 1785, et mourut l'hiver de 1830. Il écrivit des compositions dramatiques, des romans et des nouvelles. Ses drames sont remplis de poésie intime, et particulièrement une pièce intitulée *le Coq de bruyère*. La première

scène ne serait pas indigne du plus grand poète. Comme l'ennui le plus accablant est fidèlement représenté avec une incroyable vérité ! L'un des trois fils naturels du défunt landgrave est assis tout seul dans un coin de l'immense salle du château abandonné. Il se parle à lui-même en bâillant, et se plaint que ses jambes poussent et deviennent toujours plus longues sous la table, et que le vent froid du matin siffle entre ses dents. Son frère, le bon Franz, arrive lentement, vêtu des habits de feu son père, qui lui sont beaucoup trop larges; et il songe avec tristesse qu'autrefois, à pareille heure, il aidait son père à s'habiller; il se rappelle que le landgrave lui jetait souvent un croûton qui était trop dur pour ses vieilles dents, et lui donnait de temps en temps un coup de pied avec humeur. Ce dernier souvenir touche le bon Franz jusqu'aux larmes, et il se plaint amèrement que son père soit mort et ne puisse plus lui donner de coups.

Les romans d'Arnim se nomment *les Gardiens de la Couronne* et *la Comtesse Dolores*. Le premier de ces romans a aussi un magnifique début. La scène est au haut de la tour de vigie de Waiblingen, dans la petite chambre du

gardien et de sa digne et grosse femme, mais qui n'est pas aussi grosse qu'on le croit en bas dans la ville. En effet, on la calomnie en disant qu'elle est devenue si corpulente dans sa tour, qu'elle ne peut plus descendre l'étroit escalier tournoyant, et que, ne pouvant sortir, elle a été obligée, après la mort de son premier mari, le vieux gardien, d'épouser le nouveau tourier. La pauvre femme s'affligeait fort de ces méchans propos, et elle ne pouvait descendre l'escalier, uniquement parce qu'elle avait des vertiges. — Le second roman d'Arnim, *la Comtesse Dolores*, offre encore une brillante entrée en scène, et l'auteur y peint admirablement la poésie de la pauvreté, et, de plus, la pauvreté noble dont il souffrait lui-même alors, et qu'il a souvent choisie pour son thème. Quel maître que cet Arnim, dans la peinture de la destruction! Je crois toujours voir devant mes yeux le château désert de la jeune comtesse Dolores, qui semble encore plus ruiné, à cause du riant goût italien dans lequel le vieux comte l'a bâti, mais sans l'achever. Le château est une ruine moderne, le jardin est complétement désert, les allées de buis taillées sont tombées dans un dés-

ordre sauvage ; les arbres poussent au hasard et projettent leurs branches sur le chemin ; les oliviers et les lauriers rampent douloureusement sur le sol ; les belles fleurs exotiques sont entourées de plantes gourmandes ; les statues sont tombées de leurs socles, et deux petits mendians, assis à califourchon sur une Vénus de marbre tombée au milieu du gazon, la fouaillent avec des chardons. Lorsque le vieux comte revient dans son château après une longue absence, la conduite singulière de ses gens, et surtout de sa femme, le frappe vivement. Il se passe beaucoup de choses bizarres, et surtout à table. Cela vient sans doute de ce que la pauvre femme est morte de chagrin, comme tout le reste de la domesticité du château, qui est morte aussi depuis long-temps. A la fin cependant, le comte semble s'apercevoir qu'il se trouve parmi des spectres, et, sans en rien témoigner, il se remet silencieusement en route.

De toutes les nouvelles d'Arnim, la plus précieuse, ce me semble, est *Isabella d'Egypte*. Là il nous montre la vie aventureuse des Zigeuner, qu'on nomme en France Bohémiens et aussi Egyptiens. Là vit et respire ce rare et

merveilleux peuple avec ses visages bruns, ses yeux doux et prophétiques, et ses douloureux secrets. Une joie tumultueuse et bruyante cache une profonde et mystique mélancolie. D'après une légende qui est racontée de la façon la plus aimable dans cette nouvelle, les Zigeuner sont condamnés à errer un certain temps par le monde, pour expier la dureté inhospitalière avec laquelle ils repoussèrent la sainte mère de Dieu, lorsque jadis, en Egypte, elle vint leur demander asile pour une nuit. Dans le moyen-âge, on n'avait pas encore une philosophie catholique, et il fallait bien employer la poésie pour justifier les lois les plus indignes et les plus cruelles. Mais les lois du moyen-âge ne furent plus barbares envers personne qu'envers les Zigeuner. Dans certains pays, elles permettaient de pendre un Zingaro sans procédure et sans jugement, sur un simple soupçon de vol. Ce fut ainsi que fut pendu, bien qu'innocent, leur chef Michaël, nommé le duc d'Egypte. La nouvelle d'Arnim commence par cette triste circonstance. Les Zigeuner ont descendu de la potence leur duc mort; ils lui ont mis son rouge manteau de prince sur les épaules; ils ont placé la couronne

d'argent sur sa tête, et l'ont jeté dans les eaux de la Schelde, bien convaincus que le fleuve compatissant le ramènera dans sa patrie, dans le pays chéri d'Egypte. La pauvre princesse bohémienne Isabella, sa fille, ne sait rien de cette affreuse histoire. Elle habite seule une maison en ruines sur les bords de la Schelde. Une nuit, elle entend l'onde murmurer d'une façon singulière, et elle voit tout à coup son père sortir à demi du fleuve; il est pâle et blême, le vêtement pourpre des morts le couvre, et la lune jette sa clarté chagrine sur la couronne d'argent qui brille sur sa tête. Le cœur de la pauvre enfant est près de se briser; elle veut en vain retenir le corps de son père; il flotte paisiblement au large vers la belle Egypte, où l'on attend son arrivée pour l'ensevelir, conformément à son rang, sous une des plus hautes pyramides. Rien n'est plus touchant que le repas funèbre par lequel la jeune fille honore la mémoire de son père. Elle étend un voile blanc sur une grande pierre dans les champs; elle place des mets et du vin, et mange solennellement. L'excellent Arnim est toujours attendrissant lorsqu'il nous parle des Zigeuner, auxquels il a voué une

constante compassion dans plusieurs de ses ouvrages, entre autres dans la conclusion du *Cor merveilleux*, où il prétend que nous devons aux Bohémiens d'immenses bienfaits, et surtout la plupart de nos médecines. Nous les avons payés d'ingratitude et persécutés cruellement. Il se plaint que tout leur amour pour nous ne leur a pas valu une patrie, et il les compare, sous ce point de vue, aux petits nains dont parle une de nos légendes, qui apportaient tout ce qui était nécessaire aux festins de leurs ennemis, mais qu'on battit et qu'on chassa du pays à cause de quelques pois qu'ils prirent dans un champ. Ce fut un triste spectacle que la vue de toutes ces petites gens galopant pendant la nuit sur le pont, défilant comme un troupeau de brebis, et forcés chacun de déposer en partant une petite pièce de monnaie, jusqu'à ce qu'ils en eussent rempli une tonne.

Une traduction d'*Isabella d'Egypte*, ne servirait pas seulement à donner aux Français une idée des écrits d'Arnim, mais elle leur apprendrait que toutes les terribles, épouvantables, cruelles et fantastiques histoires qu'ils ont tirées, dans ces derniers temps, avec tant

de peine de leurs cerveaux, ne sont, comparées aux compositions d'Arnim, que les rêves roses du matin d'une danseuse de l'Opéra. Dans toutes les histoires de spectres français, mises ensemble, on n'a pas réuni autant d'idées à faire frissonner que dans un certain carrosse qu'Arnim fait voyager de Brake à Bruxelles, et où se trouvaient assis, l'un près de l'autre, les quatre personnages suivans :

1° Une vieille bohémienne, qui est en même temps sorcière. Elle ressemble au plus joli des sept pêchés mortels, et étincelle dans un magnifique costume de brocard d'or et de soie.

2° M. Peau-d'ours, un mort qui a quitté son tombeau pour gagner quelques ducats, et qui s'est engagé pour sept ans en qualité de domestique. C'est un gras cadavre, qui porte une redingote de peau d'ours blanc, dans laquelle il gèle.

3° Un golem, à savoir une figure d'argile, qui est pétrie dans la forme d'une jolie femme, et qui se conduit comme une jolie femme. Sur son front, caché sous des boucles de cheveux noirs, est écrit en lettres hébraïques le mot

vérité, et quand on l'efface, toute la figure tombe inanimée et redevient argile.

4° Le feld-maréchal Cornélius Népos, qui n'est pas parent du célèbre historien de ce nom, et qui ne peut même se dire d'une origine bourgeoise, car il est de naissance une racine, une racine que les Français nomment mandragore. Cette racine croît sous l'échafaud, là où ont coulé les larmes équivoques d'un pendu. Elle poussa un effroyable cri lorsque la belle Isabella l'arracha de la terre à minuit. Cette plante ressemble à un nain, seulement elle n'a ni yeux, ni bouche, ni cheveux. La charmante fille lui mit sur le visage deux grains d'orge noirs et une fleur d'églantier rouge, d'où il sortit une bouche et des yeux, puis elle éparpilla un peu de millet sur la tête du petit homme, et il poussa des cheveux, un peu crépus, il est vrai. Elle berça le monstre dans ses bras blancs; quand il gémissait comme un enfant, elle le baisait si fort de ses lèvres de rose, qu'elle lui fit presque sortir de la tête ses yeux de grains d'orge, et elle le gâta tellement qu'il voulut à toute force être feld-maréchal. Il fallut le couvrir de ce brillant uniforme, lui con-

ferer ce noble titre : et c'était lord Wellington en miniature.

Ne sont-ce pas là quatre personnes bien distinguées ? Vous aurez beau piller la Morgue, les Charniers, la Cour des Miracles et toutes les maladreries du moyen-âge, vous n'assemblerez pas une si bonne compagnie que celle qui se trouve dans ce seul carrosse, roulant sur la route de Bruxelles. O spirituels Français, vous devriez reconnaître que le terrible n'est pas votre genre, et que la France n'est pas un sol propre à produire des spectres de cette nature ! Quand vous conjurez des fantômes, nous ne pouvons nous empêcher de rire. Oui, nous autres Allemands, qui savons demeurer sérieux en face de vos plus joyeuses facéties, nous nous livrons à la gaieté la plus folle en lisant vos histoires de revenans, car vos revenans sont toujours des spectres français. Spectre français ! quelle contradiction dans ces paroles ! Dans ce mot *spectre*, il y a tant d'isolement, de grondement, de silencieux, d'allemand, et, dans ce mot *français*, tant de sociabilité, de gentillesse, de babil et de français ! Comment un Français pourrait-il

devenir un spectre, et comment un spectre pourrait-il exister à Paris ? à Paris, dans le foyer de la société européenne ! Entre minuit et une heure, qui est, de toute éternité, le temps assigné aux spectres, la vie la plus animée se répand encore dans les rues de Paris ; c'est en ce moment que retentit à l'Opéra le bruyant finale ; des bandes joyeuses s'écoulent des Variétés et du Gymnase, et tout rit et saute sur les boulevarts, et tout le monde court aux soirées. Qu'un pauvre spectre errant se trouverait malheureux dans cette foule animée ! et comment un Français, même s'il était mort, pourrait-il conserver la gravité nécessaire pour le métier de revenant, quand la gaieté populaire le cernerait de toutes parts ? S'il y avait réellement des spectres à Paris, je suis convaincu que les Français, sociables comme ils le sont, se lieraient entre eux mêmes comme revenans, qu'on verrait bientôt se former des réunions de spectres, se fonder un café des morts, une gazette des morts, une Revue de Paris morte, et qu'on recevrait des invitations à des soirées de morts, *où l'on fera de la musique*.

Je suis certain que les morts s'amuseraient

beaucoup plus à Paris que les vivans ne s'amusent chez nous. Quant à moi, si je savais qu'on pût exister à Paris en qualité de spectre, je ne craindrais plus la mort. Je prendrais seulement mes mesures pour être enterré au Père-Lachaise, afin de pouvoir faire mes apparitions à Paris entre minuit et une heure. Quelle heure délicieuse! Et vous, mes compatriotes, quand vous viendrez à Paris après ma mort, et que vous verrez mon spectre errer la nuit par les rues, ne vous effrayez pas; je ne serai pas un revenant terrible, à la triste manière allemande, mais un spectre parisien qui revient pour son plaisir.

Pauvres écrivains français qui conjurez des fantômes, vous me faites l'effet d'enfans qui se mettent des masques devant le visage pour se faire peur les uns aux autres. Ce sont des masques graves et terribles, mais à travers les trous des yeux on aperçoit de joyeux regards d'enfans. Nous autres Allemands, nous montrons quelquefois, au contraire, des yeux de mort à travers un aimable masque juvénile. Vous êtes un peuple élégant, sociable, aimable, raisonnable et vivant; et ce qui est beau, noble et humain est seulement de votre domaine. C'est

ce que vos anciens écrivains avaient parfaitement compris, et vous autres écrivains modernes, vous finirez par le comprendre aussi. Renoncez aux spectres et aux choses terribles. Laissez-nous, à nous autres Allemands, toutes les horreurs du délire, les rêves de la fièvre et le royaume des esprits. L'Allemagne est un pays convenable pour les vieilles sorcières, les peaux d'ours morts, les golems de tout sexe, et surtout pour des feld-maréchaux comme le petit Cornélius Népos. Ce n'est que de l'autre côté du Rhin que de tels spectres peuvent réussir; la France ne sera jamais un pays pour eux. Lorsque je me mis en route pour venir en France, mes spectres m'accompagnèrent jusqu'à la frontière. Là, ils prirent tristement congé de moi; car la vue du drapeau tricolore dissipe les spectres de toute espèce.

Oh! que je voudrais m'établir sur la flèche du clocher de Strasbourg, en tenant dans une main un drapeau tricolore qui flotterait jusqu'à Francfort. Je crois qu'en déroulant ce drapeau béni sur ma chère patrie, et prononçant les véritables paroles d'exorcisme, les vieilles sorcières s'envoleraient sur leurs manches à

balai, la froide race servile des peaux-d'ours rentrerait dans sa tombe, les Golems tomberaient en poudre, le feld-maréchal Cornélius Népos retournerait dans le lieu d'où il est venu, et toute l'apparition se dissiperait pour jamais.

SIXIÈME PARTIE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

J'ai fait tout mon possible pour ne pas faire dériver de sources purement blâmables la tendance moyen-âge de nos romantiques : j'ai produit leur meilleur moyen de justification dans la troisième partie, où j'ai remarqué que la manie du moyen-âge n'était peut-être à la fin qu'un amour secret pour le panthéisme de l'ancienne Germanie, les restes de cette antique religion s'étant con-

servés dans les croyances populaires de cette époque postérieure. J'ai déjà dit précédemment comment ces restes s'étaient maintenus, souillés et mutilés à la vérité, dans la magie et dans la sorcellerie. Oui, ils se sont conservés dans la mémoire du peuple, dans ses usages, dans sa langue.... Dans chaque pain que cuit le boulanger allemand, il brûle l'antique pied de druide, et le pain de tous les jours porte encore le signe de la religion germanique. Quel profond contraste offre ce pain véritable avec ce pain simulé, sec et dépourvu de sucs nourriciers dont nous repaît le spiritualisme chrétien !

Non ! les souvenirs des antiques croyances germaniques ne sont pas encore entièrement éteints. Il existe en Westphalie des vieillards qui savent encore où sont enfouies les vieilles idoles. A leur lit de mort, ils le disent à leur dernier petit-fils, et celui-ci porte ce secret sacré dans son cœur, comme un trésor. En Westphalie, la Saxe des anciens, n'est pas mort tout ce qui est enterré. Quand on y parcourt les vieux bois de chênes, on entend encore des voix des anciens siècles, encore les profondes paroles magiques dans lesquelles coule

plus de vie que dans toute la littérature de la Marche de Brandebourg. Un sentiment indéfinissable me fit tressaillir alors que j'errai sous les ombrages de sa vieille forêt. Quand je passai devant le Siegbourg, mon guide me dit : C'est ici qu'habitait le roi Wittekind ! et il soupira profondément. C'était un simple bûcheron, et il portait une grande hache.

Je suis convaincu que cet homme se bat encore aujourd'hui, s'il le faut, pour le roi Wittekind.... Et malheur au crâne sur lequel tombera sa hache saxonne !

Ce fut un jour malheureux pour l'Allemagne que celui où le roi Wittekind fut battu à Engter par l'empereur Carl. Dans sa fuite, il se retira sur Ellerbruch. Quand toute la troupe fut arrivée avec les femmes et les enfans près du trajet, où tout se pressait, une vieille femme ne put aller plus loin. Mais, comme elle ne voulait pas tomber vivante entre les mains des ennemis, les Saxons l'enterrèrent vivante dans un monticule de sable, près Belmanscamp, en lui disant : « Cache-toi, cache-toi ; le « monde te va mal, tu ne peux plus suivre la « débâcle. »

On dit que la vieille femme vit encore.

Les frères Grimm racontent cette histoire dans leurs traditions allemandes. J'aurai encore souvent à citer les recherches zélées et consciencieuses de ces dignes savans. Les services qu'ils ont rendus à la langue et aux antiquités allemandes sont inappréciables. Ces hommes ont plus fait que toute votre Académie française, depuis Richelieu. Jacques Grimm est sans égal dans son genre. Son érudition est colossale comme une montagne et son esprit est frais comme la source qui en jaillit.

Paracelse est une des minières principales pour la recherche des croyances populaires de l'ancienne Germanie. J'ai déjà fait mention de lui plusieurs fois. Ses ouvrages sont traduits en latin, non pas mal, mais d'une manière incomplète. La composition originale est difficile à lire; le style en est abstrus, mais çà et là apparaissent de grandes pensées exprimées grandement. C'est un philosophe de la nature dans le sens actuel du mot. Il ne faut pas toujours prendre sa terminologie dans la signification traditionnelle. Dans sa doctrine des esprits élémentaires, il emploie les mots : nymphes, ondines, sylvains, salamandres,

seulement parce que ces mots sont connus du public, et non parce qu'ils désignent exactement ce dont il veut parler. Au lieu de créer arbitrairement des mots nouveaux, il a préféré chercher pour ses idées de vieilles expressions qui désignaient jusqu'alors quelque chose d'analogue. Aussi a-t-il été mal compris sous plus d'un rapport, et beaucoup l'ont accusé ou d'ironie ou d'incrédulité. Les uns s'imaginèrent qu'il voulait, par pure plaisanterie, réunir en système les vieux contes de nourrice, les autres le blâmaient de ce que, ne partant pas du point de vue chrétien, il ne voulait pas déclarer pour autant de diables tous ces esprits élémentaires. Nous n'avons, dit-il quelque part, aucun motif d'admettre que ces êtres appartiennent au diable; et ce qu'est le diable lui-même, ajoute-t-il ironiquement, nous ne le savons pas davantage. Il prétend que les esprits élémentaires seraient, aussi bien que nous autres, de véritables créatures de Dieu, mais non pas de la race d'Adam, et que Dieu leur aurait assigné pour séjour les quatre élémens. Leur constitution organique serait en rapport avec l'élément auquel ils appartiennent. Alors Paracelse classe, d'après les quatre

élémens, les différentes sortes d'esprits, et c'est là qu'il produit un système décidé.

Quant à réduire en système les croyances même du peuple, c'est une chose aussi impossible que d'encadrer les nuages du ciel. On peut tout au plus réunir, sous certaines rubriques déterminées, les choses qui se ressemblent. C'est ce que nous essaierons au sujet des esprits élémentaires.

Nous avons déjà parlé des kobolds dans la première partie. Ce sont des revenans mi-partis d'hommes morts ou de diables; on doit les distinguer soigneusement des véritables esprits de la terre. Ceux-ci habitent presque toujours les montagnes, et on les nomme wichtelmænner, gnomes, metallarii, petits hommes, nains. La tradition des nains est analogue à celle des géans, et elle s'appuie sur l'existence de deux races différentes qui ont jadis vécu plus ou moins en paix dans le même pays, et ont disparu depuis. Les géans ont quitté l'Allemagne pour toujours. Mais on rencontre encore quelquefois les nains dans les galeries des montagnes où ils travaillent, habillés comme de petits mineurs, à extraire les métaux et les pierres précieuses. De tout temps, les nains

ont possédé l'or, l'argent et les diamans en abondance, car ils pouvaient se glisser partout et sans être vus; aucun trou n'était trop petit pour qu'ils pussent y passer, pourvu qu'il conduisît à de riches filons. Mais les géans au contraire demeurèrent toujours pauvres; et si on leur avait, par aventure, prêté quelque chose, ils auraient laissé des dettes gigantesques. Et puis les géans ne voulurent jamais se convertir au christianisme. Je tire cette conclusion d'une vieille ballade danoise où les géans finissent par se rassembler et célèbrent une noce. La fiancée engloutit seulement à déjeûner quatre tonnes de bouillie, seize entrecôtes de bœuf et dix-huit poitrines de cochon, et elle but en outre sept tonnes de bière. A la vérité le fiancé dit : Je n'ai pas encore vu de jeune fille qui eût un si bon appétit. Au nombre des convives était le petit Mimmering, dont la petitesse contrastait avec ces géans. Et la chanson finit par ces mots : « Le petit Mimmering était le seul chrétien au milieu de toute cette compagnie païennne. »

Quant aux noces de la petite race, ainsi qu'on nomme quelquefois les nains en Alle-

magne, on en a conservé les traditions les plus gentilles; celle-ci par exemple :

La petite race voulut un jour célébrer une noce au château d'Eilenbourg en Saxe, et, pendant la nuit, ils entrèrent, par le trou de la serrure et par les fentes des fenêtres, dans la salle, et ils sautèrent tous sur le plancher poli, comme des pois sur l'aire d'une grange. Sur quoi, s'éveilla le vieux comte qui dormait sous le ciel de son lit élevé dans cette salle, et il s'émerveilla beaucoup à la vue de cette foule de petites gens. Alors l'un d'eux, richement vêtu comme un héraut, s'avança vers lui, et l'invita poliment et en termes convenables de prendre part à la fête. « Mais, ajouta-t-il, nous vous prions d'une chose : vous devez être seul ici présent; personne de votre maison ne doit se permettre de contempler la fête en même temps que vous, ne fût-ce que d'un seul regard. » Le vieux comte répondit amicalement : « Puisque vous avez dérangé mon sommeil, je veux bien être des vôtres. » Alors on lui amena une petite femme; de petits porteurs de flambeaux se placèrent, et une petite musique mystérieuse commença. Le comte

eut beaucoup de peine à ne pas perdre dans la danse la petite femme qui lui échappait si facilement au milieu de ses bonds, et qui finit par tourbillonner tellement qu'il pouvait à peine respirer. Soudain, tout s'arrêta au plus fort de cette danse animée; la musique cessa, et toute la foule courut aux fentes des portes, aux trous de souris et partout où se trouvait un petit passage. Mais les mariés, les hérauts et les danseurs levèrent les yeux vers une ouverture du plafond de la salle, et y découvrirent le visage de la vieille comtesse qui regardait indiscrètement la troupe joyeuse. Alors ils s'inclinèrent devant le comte, et celui qui l'avait invité s'avança de nouveau en le remerciant de son hospitalité. « Mais, ajouta-t-il, comme notre joie et notre noce ont été ainsi troublées, parce qu'un autre œil humain les a vus, votre race ne comptera à l'avenir jamais plus de sept Eilenbourgs à la fois. » Après quoi, ils s'enfuirent à la hâte; tout rentra dans le silence, et le vieux comte se retrouva seul dans la salle redevenue obscure. La malédiction s'est accomplie jusqu'aujourd'hui, et toujours un des six chevaliers d'Eilenbourg qui étaient vivans est mort quand le septième était né.

Les habitations des nains étaient, comme je l'ai déjà dit, dans les montagnes. Les petites ouvertures qu'on trouve dans les rochers sont aujourd'hui encore nommées par le peuple les trous des nains. J'en ai vu beaucoup dans le Harz, et particulièrement dans la vallée de la Bode. Les stalactites qu'on trouve quelquefois dans les grottes des montagnes, ainsi que beaucoup de figures que paraissent représenter les rochers, reçoivent encore du peuple le nom de noce des nains. Je puis, à ce propos, rapporter encore une de ces histoires de noces :

Il existe, en Bohême, non loin d'Elnbogen, dans une vallée sauvage, mais belle, au fond de laquelle l'Egger serpente par maint détour jusqu'aux environs de Carlsbad, une célèbre grotte des nains. Les habitans des villes et villages environnans racontent ce qui suit : Ces rochers furent, dans les anciens temps, habités par de petits nains des montagnes qui y menaient une existence tranquille. Ils ne faisaient de mal à personne, et aidaient au contraire leurs voisins dans les cas de nécessité et d'embarras. Ils furent pendant longtemps dominés par un puissant nécromant; mais, un jour qu'ils voulaient célébrer une

noce, et se rendaient, dans ce but, à leur petite église, il entra dans une violente colère et les changea en pierres, ou plutôt, comme c'étaient des esprits impérissables, il les y enferma. Cet assemblage de rochers s'appelle encore aujourd'hui *la noce des nains enchantés*, et on les voit, sous toutes sortes de formes, sur les pics de la montagne. On montre, au milieu d'un rocher, l'image d'un nain qui, lorsque les autres voulurent échapper à l'enchantement, demeura trop long-temps dans l'habitation, et fut pétrifié au moment où il regardait par la fenêtre pour chercher assistance.

Les nains portent de petits bonnets, au moyen desquels ils se rendent invisibles. On nomme ces bonnets chaperons de brouillard. Un paysan, battant un jour en grange, heurta par hasard avec son fléau, et fit tomber le chaperon d'un nain. Celui-ci devint visible, et se glissa bien vite dans une fente de terre. On peut, d'ailleurs, par des conjurations, rendre les nains visibles.

Il y eut à Nuremberg un homme du nom de Paul Creuz, qui employa une merveilleuse conjuration. Il plaça sur un certain plan une

petite table toute neuve, un drap blanc dessus avec deux petits plats de lait, puis deux petits plats de miel, deux petites assiettes et neuf petits couteaux. Il prit ensuite une poule noire et l'égorgea sur un réchaud de cuisine, de façon à ce que le sang pénétrât le mets. Après quoi il en jeta un morceau au levant et l'autre au couchant et commença sa conjuration. Cela fait, il courut se mettre derrière un gros arbre, et vit que deux petits nains étaient sortis de terre, s'étaient mis à table et avaient mangé sur la cassolette précieuse qu'il y avait aussi placée. Alors il leur fit des questions auxquelles ils répondirent, et quand il eut souvent recommencé, ils devinrent si familiers avec lui, qu'ils vinrent comme ses hôtes dans sa maison. Quand il n'avait pas pris les soins convenables, ils ne paraissaient pas ou s'enfuyaient presque aussitôt. Il finit par faire venir aussi leur roi qui arriva seul, en petit manteau écarlate, sous lequel il avait un livre qu'il jeta sur la table, et il permit à son conjurateur d'y lire autant et aussi long-temps qu'il voudrait. Aussi cet homme y prit-il une grande sagesse et des secrets particuliers.

Les nains eurent toujours beaucoup de pré-

dilection pour les hommes, et ils étaient fort contens quand nous ne leur faisions pas de mal. Mais nous, méchans comme nous le sommes encore, nous leur jouions toute espèce de mauvais tours. On raconte dans l'Halistal, l'histoire suivante :

Pendant l'été, des troupes de nains descendaient souvent des montagnes dans la vallée et se joignaient comme aides, ou simplement comme spectateurs, aux hommes qui travaillaient, mais surtout aux jeunes filles qui faisaient le foin. Ils trouvaient grand plaisir à se mettre à l'ombre sur une grande et grosse branche d'érable. Mais une fois, de méchantes gens vinrent pendant la nuit et scièrent la branche de manière à ce qu'elle ne tînt plus que faiblement au tronc, et quand les confiantes créatures s'y posèrent le lendemain matin, la branche se rompit, les nains tombèrent et furent bafoués. Ils se mirent dans une grande colère et s'écrièrent :

Oh! comme le ciel est haut
Et la malice grande!
Nous partons pour ne revenir jamais.

Ils tinrent parole et ne se firent plus revoir dans le pays.

Je doute que les nains regardassent les hommes comme de bons esprits; il est certain qu'ils ne pouvaient à nos actions reconnaître notre divine origine. Des êtres d'une autre nature que la nôtre ne sauraient avoir bonne opinion de nous, et le diable nous tient pour les plus mauvaises de toutes les créatures. J'ai vu une fois représenter dans une grange de village la comédie du docteur Faust. Faust conjure le diable, et, se confiant dans son intrépidité, demande que le diable lui apparaisse dans la plus épouvantable forme, sous les traits de la plus horrible des créatures... et le diable obéissant paraît sous la figure de l'homme.

On ne sait pas bien pourquoi les nains finirent par nous abandonner tout-à-fait. Les frères Grimm rapportent à ce sujet encore deux histoires. Toutes deux témoignent de notre malice et de notre méchanceté. Voici la première:

Les nains qui habitaient dans les grottes et dans les crevasses autour des demeures des hommes, se montraient toujours fort bienveillans pour ceux-ci; et la nuit, pendant que les hommes dormaient, ils les soulageaient de leur travail le plus pénible. Quand les gens de

la campagne sortaient le matin avec les charrettes et les ustensiles, et s'émerveillaient de trouver tout achevé, les nains se cachaient dans les buissons et riaient aux éclats. Plus d'une fois, les paysans se mirent en colère, en trouvant leur moisson coupée avant parfaite maturité, mais quand, bientôt après, survenaient l'orage et la grêle, et qu'ils voyaient bien que pas un brin de paille peut-être n'eût pu être sauvé, ils remerciaient du fond du cœur la petite race prévoyante. Pourtant à la fin, les hommes s'aliénèrent par leurs mauvais traits la bienveillance et la faveur des nains. Ceux-ci s'enfuirent et jamais aucun œil ne les revit depuis. En voici la cause : Un berger avait sur la montagne un magnifique cerisier. Un été, quand les fruits furent mûrs, il arriva que pendant trois nuits de suite, l'arbre fut dépouillé et tout le fruit porté sur les planches et sur les claies qui servaient ordinairement au berger à conserver ses cerises. Les gens du village dirent : « Cela ne peut être fait que par les braves nains qui trottent la nuit en longs manteaux, les pieds enveloppés, légers comme des oiseaux, et font avec empressement l'ouvrage des hommes. On les a

déjà guettés bien des fois, mais on ne les trouble pas; on les laisse venir et partir. » Ces discours rendirent le berger curieux, et il aurait bien voulu savoir pourquoi les nains cachaient leurs pieds, et si ces pieds étaient faits comme ceux des hommes. L'an d'après, au retour de l'été, quand vint le moment où les nains cueillirent les cerises et les portèrent dans le fruitier, le berger prit un plein sac de cendre et le répandit tout autour de l'arbre. Le lendemain, à la pointe du jour, il courut à l'arbre qu'il trouva entièrement cueilli, et vit les traces de beaucoup de pattes d'oie sur la cendre répandue au-dessous. Le berger se mit à rire et plaisanta de ce que les nains avaient des pieds d'oie, de ce que leur secret était découvert. Bientôt après, ceux-ci dévastèrent et démolirent leurs maisons, se sauvèrent dans le fond de la montagne en gardant rancune à la race humaine et en lui refusant leur secours. Le berger qui les avait trahis, devint infirme et imbécile pour le reste de sa vie.

L'autre tradition est encore plus dure.

Jadis les nains eurent deux royaumes entre Walkenried et Neufhof dans le comté de Hohenstein. Un habitant de ce pays remarqua

une fois que les fruits des ses champs étaient dérobés pendant la nuit, sans qu'il pût découvrir le voleur. Enfin, il s'en fut d'après le conseil d'une femme expérimentée, à la nuit tombante dans son champ de pois, et se borna à y battre l'air avec une baguette. Il n'attendit pas long-temps sans reconnaître que quelques nains apparaissaient devant lui. Sa baguette leur avait fait tomber les bonnets qui les rendaient invisibles. Les nains tremblans se jetèrent à ses pieds et confessèrent que c'était leur race qui pillait les champs des gens de la campagne et qu'ils y étaient forcés par un extrême besoin. La nouvelle de la capture des nains mit en mouvement tout le pays. A la fin, le peuple des nains envoya des députés et offrit rançon pour ses frères prisonniers, manifestant en outre l'intention de quitter pour toujours le pays. Cependant de nouvelles difficultés s'élevèrent sur les conditions de leur retraite. Les gens du pays ne voulaient point laisser partir les nains avec leurs trésors amoncelés et cachés, et la petite race ne voulait pas être vue au moment de son départ. Enfin l'on convint que les nains partiraient par un pont étroit à Neufhof, et que

chacun d'eux déposerait en guise de péage dans un tonneau placé auprès, une partie déterminée de son avoir, sans qu'aucun homme fût présent. Cela se fit ainsi. Pourtant quelques curieux s'étaient placés sous le pont, au moins pour entendre le départ des nains, et ils entendirent pendant beaucoup d'heures le piétinement des petits hommes, ce qui leur fit l'effet d'un grand troupeau de moutons qui passerait sur le pont.

Il faut soigneusement distinguer des nains, qui sont les esprits de la terre, les elfes ou sylphes, esprits aériens qui sont aussi plus connus en France, et sont principalement célébrés dans les poésies anglaises. Si les elfes n'étaient pas immortels par leur nature, ils le seraient devenus par Shakspeare. Ils vivent éternellement dans les songes des nuits d'été de la poésie. On n'oubliera non plus jamais la reine des elfes de Spencer, au moins tant que l'on comprendra l'anglais.

La croyance aux elfes est, à mon avis, d'origine plutôt celtique que scandinave. C'est pourquoi il existe plus de traditions d'elfes à l'ouest du nord que dans la partie orientale. En Allemagne, on sait très peu de chose sur

les elfes, et il n'existe là qu'un écho amorti des traditions bretonnes. Mais elles sont pleines de vie et florissantes en Irlande, en Ecosse, en Angleterre et dans le nord de la France. En résonnant jusque sur les côtes de Provence, elles s'y sont mêlées avec la croyance des fées de l'orient. C'est d'une pareille union que naissent les beaux lais du comte Lanval que la belle fée distingua particulièrement, sous la condition qu'il cacherait son bonheur. Mais le roi Arthus ayant proclamé dans un grand banquet solennel à Kardual sa reine Genièvre pour la plus belle femme du monde, il fut impossible au comte Lanval de se taire plus long-temps. Il parla, et son bonheur cessa, au moins sur cette terre. Le chevalier Gruëland ne fut guère plus discret. Il ne peut non plus cacher sa bonne fortune, la fée adorée disparaît, et il part sur son cheval Gedefar pour errer long-temps à sa recherche. Mais les amoureux infortunés retrouvent leurs maîtresses dans Avalun, le pays des fées. Le comte Lanval et le chevalier Gruëland peuvent bavarder là aussi long-temps qu'ils veulent. Là aussi, Ogier le Danois peut se reposer de ses hauts faits, dans les bras de sa chère Morgane.

Vous autres Français, connaissez toutes ces histoires. Vous connaissez Avalun, mais le Persan le connaît aussi et le nomme Gingistan : c'est le pays de la poésie.

Il n'y a que deux traditions sur les elfes qui soient indigènes dans le nord oriental, et comme elles sont des plus courtes et des mieux exprimées dans les chants danois, je veux les rapporter sous cette forme. Voici la première :

Je reposai ma tête sur la colline des elfes, mes yeux commencèrent à dormir.

Alors vinrent deux jeunes femmes qui voulurent bien parler avec moi.

Depuis, je ne les ai vues que cette première fois.

L'une caressa ma joue blanche, l'autre me murmura à l'oreille :

« Lève-toi, beau jeune garçon, si tu veux te préparer à la danse. »

Depuis, etc.

« Éveille-toi, beau jeune garçon, si tu veux sauter à la danse;

Mes jeunes filles chanteront les choses les plus agréables, qui te plairont à entendre. »

Depuis, etc.

Et bientôt, au-dessus de toutes les femmes, j'entendis commencer une chanson.

Le torrent écumeux resta tranquille alors, quoiqu'il fût habitué à couler.

Depuis, etc.

Le torrent écumeux resta tranquille alors, quoiqu'il fût habitué à couler;

Tous les petits poissons jouaient en nageant dans ses flots.

Depuis, etc.

Ils jouaient avec leurs petites queues, tous les petits poissons ensemble dans le courant;

Tous les petits oiseaux, qui étaient dans l'air, commencèrent à chanter dans la vallée.

Depuis, etc.

« Ecoute, beau jeune garçon, veux-tu demeurer avec nous?

Nous t'apprendrons à tailler les runes, puis à y lire et à écrire. »

Depuis, etc.

« Je veux t'apprendre à lier l'ours et le sanglier au tronc du chêne;

Le dragon, qui est couché sur un monceau d'or, doit s'enfuir du pays devant toi. »

Depuis, etc.

Elles dansèrent bien haut, elles dansèrent bas, dans la ronde des elfes.

Moi, beau jeune garçon, j'étais là fermement appuyé sur mon glaive.

Depuis, etc.

« Ecoute, beau jeune garçon, si tu ne veux pas parler avec nous,

Nous te donnerons un repos complet avec un couteau tranchant. »

Depuis, etc.

Si Dieu n'avait pas si bien conduit mon étoile, que le coq secouât alors son aile,

Je serais certainement resté sur la colline des elfes avec ces jeunes femmes.

Depuis, etc.

Et je dirai à tout bon garçon qui chevauche pour aller à la cour,

Qu'il ne chevauche point vers la colline des elfes, et ne s'y mette pas à dormir.

Depuis, je ne les ai vues que cette première fois.

La seconde chanson traite presque le même thême, seulement l'apparition des elfes n'a pas lieu cette fois en songe, mais bien en réalité, et le chevalier qui ne veut pas danser avec eux, emporte cette fois très réellement une blessure mortelle.

Le seigneur Oluf chevauche bien loin
Pour inviter les gens de sa noce.
Mais la danse va si vite par la forêt.

Et ils dansent là par quatre et par cinq,
Et la fille du roi des elfes étend la main vers lui.
Mais la, etc.

« Bien venu, seigneur Oluf, laisse aller ton désir,
Arrête-toi un peu et danse avec moi. »
Mais la, etc.

Je ne le dois nullement, je ne le puis nullement,
Car c'est demain mon jour de noces.
Mais la, etc.

« Ecoute, seigneur Oluf, viens danser avec moi :
Je te donnerai deux bottes de peau de bélier. »
Mais la, etc.

« Deux bottes de peau de bélier vont si bien à la jambe :
Les éperons dorés s'y attachent bien joliment. »
Mais la, etc.

« Ecoute, seigneur Oluf, viens danser avec moi :
Je te donnerai une chemise de soie. »
Mais la, etc.

« Une chemise de soie, si blanche et si fine,
Ma mère l'a blanchie avec du clair de lune. »
Mais la, etc.

Je ne le dois nullement, je ne le puis nullement,
Car c'est demain mon jour de noces.
Mais la, etc.

« Ecoute, seigneur Oluf, viens danser avec moi :
Je te donnerai une écharpe d'or. »
Mais la, etc.

Une écharpe d'or, je la prendrais volontiers,
Mais je ne dois point danser avec toi.
Mais la, etc.

« Et si tu ne veux pas danser avec moi,
La maladie et la peste te suivront désormais. »
Mais la, etc.

Et elle lui donna au milieu du cœur un coup
Comme il n'en avait jamais ressenti.
Mais la, etc.

Elle l'éleva sur son cheval rouge,
« Maintenant, chevauche vers ta fiancée. »
Mais la, etc.

Et quand il arriva à la porte du château,
Sa mère y était, elle y était appuyée.
Mais la, etc.

« Ecoute donc, seigneur Oluf, mon fils chéri,
Pourquoi ta joue est-elle si pâle? »
Mais la, etc.

« Et je puis bien avoir la joue aussi pâle,
J'ai été à la danse du roi des elfes. »
Mais la, etc.

« Écoute, mon fils, toi qui es bien prudent :
Ta jeune fiancée, que vais-je lui dire?
Mais la, etc.

« Dis-lui, que je suis dans le bois à cette heure
Pour essayer mon cheval et mes chiens. »
Mais la, etc.

Le lendemain, quand il fut jour,
La fiancée vint avec le cortége des noces.
Mais la, etc.

Ils versèrent de l'hydromel, ils versèrent du vin :
« Où est le seigneur Oluf, mon fiancé ? »
Mais la, etc.

« Le seigneur Oluf vient de chevaucher dans le bois, à cette heure,
Pour essayer son cheval et ses chiens. »
Mais la, etc.

La fiancée leva le drap écarlate,
Le seigneur Oluf était étendu et mort.
Mais la, etc.

Le lendemain, de grand matin, au petit jour,
Trois cadavres étaient emportés hors du château.
Mais la danse va si vite par la forêt.

Il existe dans une partie de l'Autriche une tradition qui a beaucoup de rapport avec celle-ci, quoiqu'elle soit d'origine slave : c'est la tradition de la danseuse nocturne, qui est connue, dans les pays slaves, sous le nom de

Wili. Les Wilis sont des fiancées qui sont mortes avant le jour des noces. Les pauvres jeunes créatures ne peuvent demeurer tranquilles dans leur tombeau. Dans leurs cœurs éteints, dans leurs pieds morts est resté cet amour de la danse qu'elles n'ont pu satisfaire durant leur vie ; et, à minuit, elles se lèvent, se rassemblent en troupes sur la grande route, et malheur au jeune homme qui les rencontre ! Il faut qu'il danse avec elles ; elles l'enlacent avec désir effréné, et il danse avec elles jusqu'à ce qu'il tombe mort. Parées de leurs habits de noces, des couronnes de fleurs sur la tête, des anneaux étincelans à leurs doigts, les Wilis dansent au clair de lune comme les elfes. Leur figure, quoique d'un blanc de neige, est belle de jeunesse ; elles rient avec une joie si effroyable, elles vous appellent avec tant de séduction ; leur air a de si douces promesses ! Ces bacchantes mortes sont irrésistibles.

Le peuple, en voyant mourir des fiancées pleines de jeunesse, ne pouvait se persuader que tant d'éclat et de beauté dussent tomber sans retour dans l'anéantissement, et de là naquit la croyance que la fiancée recherche

encore après sa mort les joies dont elle a été privée.

Cela nous rappelle un des plus beaux poëmes de Goëthe, *la Fiancée de Corinthe*, avec lequel le public français a fait depuis longtemps connaissance par le livre de madame de Staël. Le sujet de ce poëme est des plus anciens, et se perd dans la nuit antique des fables thessaliennes. Ælien le raconte, et Philostrate rapporte un fait semblable dans la vie d'Apollonius de Thiane; c'est la triste histoire nuptiale, où la fiancée est une lamie.

Il est remarquable que les catastrophes les plus effrayantes dans les traditions populaires arrivent ordinairement aux fêtes de noces, et l'effroi qui domine tout d'un coup contraste d'autant plus durement avec la gaieté de l'entourage, avec les joyeux préparatifs, avec la musique entraînante. Tant que nos lèvres n'ont pas encore touché le bord de la coupe, la précieuse liqueur peut être renversée. Un sombre convive peut entrer qui n'a été invité par personne, et que pourtant personne n'a le courage de renvoyer. Il dit à la fiancée un mot à l'oreille, et la fiancée pâlit. Il fait un signe

au fiancé, et celui-ci le suit hors de la salle, marche bien loin avec lui dans la nuit orageuse, et ne revient jamais. C'est ordinairement une promesse d'amour antérieur, qui fait qu'une froide main de spectre vient séparer ainsi le fiancé et la fiancée. Quand le seigneur Peter de Staufenberg s'assit au banquet de noces, il regarda par hasard en l'air, et vit un petit pied blanc qui sortait par le plafond de la salle. Il reconnut le pied de cette ondine, avec laquelle il avait eu précédemment la liaison la plus tendre, et il comprit bien à ce signe qu'après son manque de foi, c'en était fait de sa vie. Il se fait, en conséquence, apporter le viatique, et se prépare à la mort. On parle encore beaucoup de cette histoire, et on la chante dans les pays allemands. On ajoute que la nixe, comme nous appelons les ondines, a invisiblement embrassé le chevalier infidèle, et l'a étranglé dans cet embrassement. Les femmes sont profondément émues par cette tragique histoire. J'ai vu plus d'un œil bleu pleurer à cette occasion, mais aussi plus d'une lèvre sourire ironiquement, et cette lèvre était celle de quelque jeune esprit fort qui ne pouvait se résoudre à croire que les nixes

sont si cruelles. Il se repentira plus tard de son incrédulité.

Les nixes ont la plus grande ressemblance avec les elfes. Elles ont les mêmes charmes, le même pouvoir de séduction, et aiment aussi la danse. Les elfes dansent la nuit sur les prairies, sur les marécages, sous des chênes antiques, dans les clairières, et laissent sur le sol des traces qu'on nomme cercles des elfes. Les nixes dansent près des étangs et des rivières. On les a vues aussi danser sur l'eau la veille du jour où quelqu'un devait se noyer. Souvent aussi elles viennent aux réunions des hommes et dansent tout-à-fait comme nous autres. On reconnaît les nixes femelles à l'ourlet de leur robe qui est toujours mouillé. Le mâle est reconnaissable à ses dents qui sont vertes. D'ailleurs, il porte ordinairement un chapeau vert. Malheur à la jeune fille qui danse trop long-temps avec lui. On raconte l'histoire suivante :

A Laybach, habitait dans la rivière qui porte le même nom, un esprit ondin qu'on appelait Nix ou l'homme des eaux. Il s'était montré pendant la nuit aux pêcheurs et aux bateliers, et, pendant le jour, à d'autres personnes; si

bien, que chacun pouvait raconter comment il était sorti des eaux, et s'était fait voir sous forme humaine. Dans l'année 1547, le premier dimanche de juillet, tout le voisinage se rassembla, selon l'ancienne coutume, à Laybach, sur le vieux marché, près de la fontaine qui était bien gaiement ombragée par un beau tilleul. Ils mangèrent, avec l'amitié de bons voisins, leur dîner au son de la musique, puis se mirent à danser. Au bout de quelque temps arriva un jeune homme bien taillé et bien vêtu, qui paraissait vouloir prendre part à la danse. Il salua poliment toute la réunion et présenta amicalement à chacun sa main qui était toute molle et froide comme la glace, et produisait au toucher un singulier sentiment de frisson; puis il invita à danser une jeune fille, belle et bien parée, qui était fraîche, hardie et d'un commerce facile et s'appelait Ursula Schœferin; elle sut parfaitement s'accommoder à sa manière, et se mettre de moitié dans ses farces amusantes. Quand elle eut ainsi dansé quelque temps avec ardeur, ils tourbillonnèrent hors de la place qu'enfermait ordinairement le cercle de la danse, et toujours plus loin, d'abord depuis le tilleul jusqu'à Sitticherhof, puis, plus

loin encore jusqu'à la Laybach où il plongea avec elle, en présence de beaucoup de bateliers, et tous deux disparurent.

Le tilleul resta debout jusqu'en l'année 1638 où on l'abattit à cause de sa vieillesse.

Cette même tradition existe avec toutes sortes de variations. La plus belle est celle du Danemarck, dans le cycle de chansons qui célébre la ruine du régicide Marsk-Stig et de toute sa maison. Le Nix parle ainsi à sa mère:

« Mère chérie, donnez-moi un conseil tout de suite,
Pour que je puisse mettre en mon pouvoir la fille de Marsk-Stig. »
Il me semble mauvais de sortir à cheval.

Elle lui fit un cheval d'eau bien pure;
La bride et la selle étaient du sable le plus fin.
Il me, etc.

Elle le changea bien joliment en chevalier;
Alors il s'en alla vers le dôme de Ste-Marie.
Il me, etc.

Il attacha son cheval au portail de l'église,
Et fit trois fois le tour de l'église.
Il me, etc.

L'homme de la mer entra dans l'église.

Alors toutes les figures des saints se retournèrent un peu.

Il me, etc.

Le prêtre devant l'autel dit :
Quel bon chevalier peut être celui-ci.

Il me, etc.

La jeune fille de Marsk-Stig rit sous son voile :
Plût au ciel que ce chevalier fût le mien !

Il me, etc.

Il passa sur un banc, puis sur deux :
« O fille de Marsk-Stig donnez-moi votre foi ! »

Il me, etc.

Il passa sur quatre et sur cinq :
« O fille de Marsk Stig, suis-moi dans ma maison. »

Il me, etc.

La fille de Marsk-Stig tendit sa main vers lui :
Je te donne ma foi et je te suis.

Il me, etc.

Alors un cortége nuptial sortit de l'église,
Et ils dansèrent joyeusement sans aucun danger.

Il me, etc.

Ils s'éloignèrent en dansant jusqu'au rivage.
A la fin personne n'était plus auprès d'eux.

Il me, etc.

« O fille de Marsk-Stig! tiens mon cheval,
Pour que je te bâtisse un joli petit vaisseau. »

Il me, etc.

Et quand ils arrivèrent sur le sable blanc
Tous les petits vaisseaux se tournèrent vers la grève.

Il me, etc.

Et quand ils arrivèrent au milieu du Sund,
La fille de Marsk-Stig tomba dans la mer.

Il me, etc.

Ils entendirent sur le rivage, pendant long-temps,
Comme la fille de Marsk-Stig cria dans l'eau.

Il me, etc.

Je conseille à toutes les jeunes filles
De ne pas se livrer si ardemment à la danse.
Il me semble mauvais de sortir à cheval.

Nous aussi, nous donnons à certaines jeunes filles le sage conseil de ne pas danser avec le premier venu. Mais les jeunes personnes craignent toujours de ne pas avoir assez de danseurs, et plutôt que de s'exposer au danger de rester assises, elles se jetteront volontiers dans les bras de l'homme des eaux.

Mais quelquefois aussi, les nixes ont payé bien cher le plaisir qu'elles trouvaient à fréquenter les hommes. Je trouve là-dessus une histoire qui m'a rempli d'une singulière pitié.

A Epfenbach, près de Sinzheim, on voyait, de temps immémorial, chaque soir, trois belles jeunes filles, habillées de blanc, venir à l'assemblée des fileuses du village. Elles apportaient toujours de nouvelles chansons et de nouveaux airs, savaient des contes et des jeux fort jolis, et puis, leurs fuseaux et leurs quenouilles avaient quelque chose de particulier, et aucune fileuse ne pouvait filer aussi fin et aussi vite qu'elles. Mais quand onze heures sonnaient, elles se levaient, empor-

taient leurs quenouilles, et aucune prière ne pouvait les retenir un instant de plus. On ne savait d'où elles venaient ni où elles allaient : On ne les nommait que les blanches filles du lac, ou les sœurs du lac. Les jeunes garçons avaient grand plaisir à les voir et en devenaient amoureux; mais le plus épris, fut le fils du maître d'école. Il ne pouvait se rassasier de les entendre et de parler avec elles, et rien ne le chagrinait plus que de les voir partir de si bonne heure chaque soir. Il lui vint un jour dans l'idée de retarder d'une heure l'horloge du village, et pendant les entretiens et les amusemens du soir, personne ne s'aperçut que l'heure arrivât plus lentement. Quand la cloche sonna onze fois, quoiqu'il fût réellement minuit, les trois jeunes filles se levèrent, empaquetèrent leurs quenouilles et s'en furent. Le lendemain matin, quelques gens passant près du lac, entendirent des gémissemens et virent sur l'eau trois places sanglantes. Depuis ce jour, les trois sœurs ne revinrent plus à la veillée. Le fils du maître d'école fut atteint de consomption et mourut bientôt après.

Il y a un charme indéfinissable dans l'existence des nixes. L'homme peut se figurer sous

cette nappe d'eau des mystères si doux et de si horribles. Les poissons qui, seuls, en peuvent savoir quelque chose, sont muets. Ou bien se tairaient-ils par prudence? Ne sont-ils pas effrayés par quelque menace cruelle, s'ils trahissent les secrets du silencieux royaume des ondes? Un tel empire aquatique avec ses mystères voluptueux et ses terreurs secrètes rappelle Venise. Peut-être Venise elle-même était une de ces républiques ondines surgissant du fond de l'Adriatique, à la lumière du jour, avec ses palais de marbre, ses syrènes aux voiles noirs, ses inquisiteurs d'état, son pont des soupirs, ses masques rians. Quand les enchantemens de Venise seront retombés au fond de ses lagunes, son histoire paraîtra un conte de fées, et la nourrice fera aux enfans de grands récits sur l'empire des nixes dont la race, à force de persévérance et de ruse, était parvenue à régner même sur la terre ferme; mais fut à la fin déchirée par un aigle à deux têtes.

Le mystère est le caractère des nixes, de même que le rêve aérien est celui des elfes. Les deux races ne furent peut-être pas très distinctes dans la tradition primitive, et ce ne fut que plus tard qu'on les sépara. Les noms même ne

sont pas des données positives à cet égard. En Scandinavie, tous les esprits sont des elfes, *alfes*, et la seule différence est celle des alfes blancs et des alfes noirs. Ceux-ci sont véritablement les kobolds. En Danemarck, comme je l'ai déjà remarqué, on donne le nom de nix aux kobolds domestiques qu'on nomme même nissen.

Puis, il existe des anomalies; des nixes qui n'ont de forme humaine que jusqu'aux hanches et qui se terminent en queue de poisson, ou dont la partie supérieure est une belle femme et l'inférieure un serpent, comme votre Mélusine la bien-aimée du comte Raimon de Poitiers.

Heureux Raimond dont la maîtresse n'était serpent qu'à moitié!

Il arrive encore souvent que les nixes, quand ils ont avec les hommes un commerce amoureux, ne demandent pas seulement le secret, mais qu'ils prient en outre qu'on veuille bien ne jamais faire de question sur leur origine, leur domicile et leur parenté. Ils ne disent pas non plus leur nom véritable; mais ils se donnent vis-à-vis des hommes un nom de guerre. L'époux de la princesse de Clèves se

nommait Hélias. Était-il nix ou elfe? Le cygne qui l'amena sur le rivage, me fait penser à la tradition de ces êtres qu'on appelle les femmes cygnes. Voici le récit relatif à cet Hélias, comme il se trouve dans nos contes populaires.

En l'année 711, vivait Béatrix, fille unique du duc de Clèves. Son père était mort, et elle était dame de Clèves et de beaucoup d'autres pays. Un jour la jeune châtelaine était assise dans le château de Nimvègue; il faisait beau, le temps était clair et elle regardait dans le Rhin. Elle y vit une singulière chose. Un cygne blanc descendait le fleuve, et il portait au cou une chaîne d'or. A la chaîne était attaché un petit vaisseau que tirait ce cygne; dans le vaisseau était assis un bel homme; il tenait un glaive d'or dans la main, un cor de chasse pendait à son côté, et il avait au doigt un anneau précieux. Ce jeune homme mit pied à terre, et il eut beaucoup de paroles avec la damoiselle : il lui dit qu'il protégerait ses domaines et chasserait ses ennemis. Ce jeune homme lui plût si bien, qu'elle s'en fit aimer et le prit pour époux. Mais il lui dit : « Ne me questionnez jamais sur ma race ni sur mon origine,

car du jour où vous me le demanderez, je serai séparé de vous, et vous ne me reverrez jamais. » Et il lui dit encore qu'il s'appelait Hélias. Il était grand de corps, tout comme un géant. Ils eurent depuis ensemble plusieurs enfans. Mais au bout de quelque temps, une nuit que cet Hélias était dans le lit à côté de sa femme, la princesse lui dit, sans prendre garde : « Seigneur, ne voudrez-vous pas dire à vos enfans d'où vous sortez ? » A ces mots, Hélias quitta la dame, sauta dans son vaisseau de cygne et ne fut plus revu depuis. La femme se chagrina et mourut de repentir dans la même année. Il paraît pourtant qu'il laissa à ses enfans ses trois joyaux, le glaive, le cor et l'anneau. Ses descendans existent encore, et dans le château de Clèves s'élève une haute tour au sommet de laquelle tourne un cygne : on l'appelle la Tour-du-Cygne, en mémoire de l'événement.

Que de fois en descendant le Rhin et passant devant la Tour-du-Cygne, à Clèves, ai-je pensé au mystérieux chevalier qui ne voulut pas dire qui il était; qu'une question à ce sujet suffit même pour l'arracher des bras de sa bien-aimée. Il est vrai que les femmes qui in-

terrogent trop sont fort ennuyeuses. Belles, employez vos lèvres aux baisers, et non aux questions, je vous en prie.

Les elfes et les nixes peuvent faire des enchantemens et prendre la forme qui leur plaît; mais eux-mêmes sont quelquefois aussi changés, par des esprits ou par des nécromanciens puissans, en toutes sortes d'êtres monstrueux; mais ils sont délivrés par l'amour, comme dans *la Belle et la Bête*. Il faut ordinairement que la créature informe soit embrassée trois fois, et elle se métamorphose en jeune prince ou en fée. Aussitôt que vous surmontez votre répugnance pour le laid, et que même vous arrivez à l'aimer, le laid se change en beauté : aucun enchantement ne résiste à l'amour. L'amour est lui-même le plus énergique sortilége. Tous les autres enchantemens doivent lui céder : il n'est impuissant que contre un seul pouvoir. Lequel ? Ce ne sont ni le feu, ni l'eau, ni l'air, ni la terre avec tous ses métaux; c'est le temps.

J'ai extrait de la compilation des frères Grimm quelques-unes des traditions que j'ai rapportées; mais mon meilleur guide est le bon vieux Johannes Prætorius, dont l'*Antro-*

podemus plutonicus, ou *nouvelle Description universelle de toutes sortes d'hommes merveilleux*, parut, en 1666, à Magdebourg. Cette année est remarquable; c'est l'année pour laquelle on avait prédit la fin du monde. Le contenu du livre est un ramas de sottises, de superstitions empilées et de citations savantes. Le livre fait le même effet qu'une boutique de curiosités sur le quai Malaquais ou sur le quai Voltaire. Reliques de toutes les religions disparues, ustensiles de pays fabuleux, entremêlés aux crucifix et aux madonnes éteintes. Des choux et des raves. Les sujets sont classés par ordre alphabétique, et les noms de cet alphabet sont choisis avec un curieux arbitraire. La division est aussi fort amusante. Ainsi, quand l'auteur parle des revenans, il traite d'abord des revenans réels, puis des revenans supposés, c'est-à-dire des imposteurs qui se déguisent en spectres. Mais il est plein d'instruction, et, dans ce livre, se sont conservées des traditions fort importantes pour la connaissance de la religion des anciens Germains, ou tout au moins intéressantes comme curiosités. Par exemple, vous ne savez pas tous, vous autres,

qu'il existe des évêques de mer. Je crois que la *Gazette de France* elle-même ne le sait pas. Et cependant ce serait un grand point pour beaucoup de gens de savoir que le christianisme a, dans l'Océan, des adhérens, et certainement en très grand nombre. Peut-être la majorité des créatures sous-marines sont-elles chrétiennes, au moins aussi bonnes chrétiennes que la majorité des Français. J'avais bien quelque envie de le taire pour ne pas faire cette joie au parti ultramontain. Mais, puisque je parle ici des hommes aquatiques, la conscience allemande exige que je parle aussi des évêques de mer.

Prætorius dit textuellement ce qui suit :

« On lit dans les chroniques hollandaises que Cornelius d'Amsterdam avait écrit à un médecin, nommé Gelbert, à Rome, qu'on avait pris, en 1531, dans la mer du Nord, tout près d'Elpach, un homme océanique, qui avait tout l'air d'un évêque de l'église romaine, et qu'on l'avait envoyé au roi de Pologne. Mais, comme il n'avait voulu absolument rien manger de ce qu'on lui avait offert, il était mort le troisième jour. Il n'avait pas parlé, mais poussé seulement de gros soupirs. »

Une page plus loin, Prætorius donne un autre exemple :

« En l'an 1433, on trouva, dans la Baltique, vers les côtes de Pologne, un homme océanique tout-à-fait semblable à un évêque. Il avait sur la tête une mitre épiscopale, une crosse à la main, et portait un vêtement sacerdotal. Il se laissa toucher, particulièrement par les évêques du pays, et leur fit honneur, mais sans parler. Le roi voulut le faire garder dans une tour, mais il s'y opposa par gestes, et les évêques prièrent qu'on le laissât rentrer dans son élément, ce qu'on fit. Et il fut accompagné par deux évêques, et il se montra de bonne humeur. Aussitôt qu'il entra dans l'eau, il fit le signe de la croix, et plongea. Depuis ce temps, on ne l'a plus revu. On peut le lire dans les chroniques de Flandre, dans l'histoire ecclésiastique de Spondanus, comme aussi dans les *Memorabilia* de Wolfius. »

J'ai rapporté textuellement ces deux histoires en indiquant mes sources pour qu'on ne s'imaginât pas que j'avais inventé les évêques de mer. Je me garderai bien d'inventer un plus grand nombre d'évêques. J'ai déjà bien assez de ceux que nous voyons. S'il pre-

nait à ceux-ci envie de visiter leurs collègues de l'Océan, je serais le dernier à les en empêcher. Oui, je conseille même à ces messieurs de réjouir de leur présence la chrétienté sous-marine. L'incrédulité n'est pas encore tombée dans les profondeurs de l'Océan; on n'y a pas encore imprimé de Voltaire à cinq sous; les évêques de mer y nagent encore paisiblement au milieu de leurs troupeaux de fidèles.

Quelques Anglais s'entretenaient hier avec moi sur la réforme de l'église anglicane épiscopale : je leur ai donné le conseil de faire de leurs évêques de terre autant d'évêques de mer.

J'ai à parler encore subsidiairement des femmes-cygnes dont j'ai déjà fait mention en passant. Sont-ce des esprits aquatiques? des esprits aériens? des magiciennes? La tradition ne les caractérise pas exactement. Elles descendent souvent des hauteurs de l'air sur leurs ailes de cygne, déposent leur enveloppe empennée comme une robe, paraissent alors comme de belles jeunes filles, et se baignent dans les parties retirées des rivières. Sont-elles surprises alors par quelque gaillard curieux,

elles s'élancent promptement, reprennent leur peau emplumée, et sous la forme de cygnes remontent dans les airs. Nous lisons dans les contes populaires de Musæus, la belle histoire d'un jeune chevalier qui réussit à dérober un de ces vêtemens de plumes; quand les jeunes filles sortirent du bain, rentrèrent dans leur enveloppe et s'enfuirent dans les airs, il en resta en arrière une qui chercha en vain son plumage. Elle ne peut plus s'envoler, verse des larmes abondantes, elle est admirablement belle, et le rusé chevalier l'épouse. Ils vivent heureux pendant sept ans; mais un jour, en l'absence de son mari, la femme trouve sa robe emplumée dans une armoire cachée; elle s'y glisse et s'envole.

Il est souvent question d'un pareil vêtement de plumes dans les vieilles chansons danoises, mais d'une manière obscure et très étrange. Là nous trouvons des traces de l'art magique le plus ancien, des retentissemens du paganisme du Nord, qui nous reviennent soudain en mémoire comme un songe à demi oublié. Je ne puis me dispenser de rapporter une vieille chanson où il est non seulement ques-

tion de la peau plumifère, mais aussi des hommes-corbeaux qui font peut-être le pendant des filles-cygnes. Cette chanson est effrayante, terrible, sombre comme le Nord lui-même, et cependant, l'amour le plus doux s'y épanouit. Le refrain est toujours : C'est ainsi qu'il vole sur la mer. C'est une chanson de magie, et son charme agit toujours... Ecoutez! écoutez!

Le roi et la jeune reine sont assis là-bas à une large table.
Et ils parlent beaucoup d'un voyage sur la mer salée.

C'est ainsi qu'il vole sur la mer!

Le roi et la jeune reine s'embarquent sur la mer salée;
Tous deux vinrent à regretter que la reine ne fût pas restée à la maison.

C'est ainsi, etc.

Leur vaisseau commença à s'arrêter, quoiqu'il fût près de terre;
Alors vint en volant un corbeau féroce qui voulait le précipiter dans l'abîme.

C'est ainsi, etc.

« Quelqu'un est-il donc caché sous les vagues ; qui retient le petit vaisseau ?

Je donne de l'argent et de l'or, si le vent peut nous pousser.

C'est ainsi, etc.

« Ecoute cela, cruel corbeau, ne nous précipite pas dans l'abîme.

Tu auras de l'or et de l'argent, vingt livres bien pesées. »

C'est ainsi, etc.

— De l'or et de l'argent, je ne m'en soucie guère, je demande un autre don ;

Je veux avoir de toi ce que tu as sous ta ceinture.

C'est ainsi, etc.

De l'or et de l'argent, j'en ai moi-même, cela ne me sert à rien ;

Ce qui est si beau sous ta ceinture, c'est là ce qui me fait envie.

C'est ainsi, etc.

— « Je n'ai rien sous ma ceinture que ma clef qui est petite :

Je pourrai m'en faire forger beaucoup d'autres, si Dieu me renvoie vivante chez moi. »

C'est ainsi, etc.

Elle tira sa petite clef et la jeta par-dessus le bord :
Le farouche corbeau s'enfuit au loin en emportant joyeusement sa parole.

C'est ainsi, etc.

La reine se promena sur la plage blanche : son malaise était grand :
Elle sentit alors que Germann, le joyeux héros, était vivant sous son sein.

C'est ainsi, etc.

Il ne se passa guère plus de cinq lunes depuis ce temps ;
La reine arrive avec hâte dans la salle élevée, elle accouche d'un fils très beau.

C'est ainsi, etc.

Il naquit le soir et fut baptisé dans la même nuit.
Ils le nommèrent Germann le joyeux héros, parce qu'ils pensaient le sauver ainsi.

C'est ainsi, etc.

Ils l'élevèrent pendant un hiver et pendant neuf hivers.
Il devint le garçon le plus résolu que les yeux pussent voir.

C'est ainsi, etc.

Le garçon se fortifia, il grandit si bien qu'il pouvait bien monter son coursier :

Chaque fois que sa mère le voyait, elle était pleine d'inquiétude et de soucis.

C'est ainsi, etc.

— « Oh! dites-moi, mère chérie, oh! faites-le-moi savoir :

Pourquoi vous chagrinez-vous si lamentablement quand je passe?

C'est ainsi, etc.

— « Ecoute, Germann, héros joyeux, je puis bien me plaindre pour toi,

J'ai dû, quand tu étais encore bien petit, te promettre à un monstre. »

C'est ainsi, etc.

— Ecoutez, ma mère chérie, laissez votre chagrin.

Le sort qui m'est destiné, personne ne m'en peut préserver.

C'est ainsi, etc.

C'était un jeudi matin, dans l'automne, alors que le jour commence,

La chambre des femmes était ouverte, il arriva un bruit sauvage,

C'est ainsi, etc.

L'affreux corbeau entra, se plaça devant la reine :

— « Souvenez-vous de ce que vous m'avez promis, très gracieuse reine. »

C'est ainsi, etc.

Mais elle jura par Dieu, elle jura par les saints,

Qu'elle ne connaissait ni fille, ni fils, qu'elle eût sur cette terre.

C'est ainsi, etc.

L'affreux oiseau s'envola; combien son cri était effroyable!

— « Où trouverais-je Germann, le joyeux héros, qu'elle m'a donné, cela est vrai. »

C'est ainsi, etc.

Germann désirait alors épouser une jeune fille, car il avait quinze années révolues.

C'était la fille du roi d'Angleterre, qui était la plus belle damoiselle.

C'est ainsi, etc.

Et son cœur désirait tant être auprès de sa fiancée promise.

— « Comment arriverais-je par-dessus la mer à l'île entourée de flots? »

C'est ainsi, etc.

Ce fut Germann, le joyeux héros, qui mit son habit écarlate,

Il entra dans la grande salle et vint devant sa mère chérie.

C'est ainsi, etc.

Germann, le joyeux héros, entra avec son habit écarlate,

Ma mère, prêtez-moi votre peau de plumes pour passer la mer salée.

C'est ainsi, etc.

— « Ma peau de plumes est suspendue en haut dans un coin : les plumes tombent toutes à terre.

Si tu vas dans un pays étranger, je ne te reverrai jamais.

C'est ainsi, etc.

— « Les ailes ne sont plus assez larges, elles plongent si profondément sous les nuages.

Et si je vis jusqu'à l'été, je les ferai remettre à neuf. »

C'est ainsi, etc.

Il s'enveloppa dans la peau de plumes, et vola bien loin sur la mer,

Alors il rencontra le farouche corbeau qui repose là-bas sur l'île.

C'est ainsi, etc.

Il volait çà et là, il volait si content vers l'île ;

Quand il arriva au milieu du Sund, il entendit une voix affreuse.

C'est ainsi, etc.

— « Sois le bien-venu, Germann, le héros joyeux, où es-tu resté si long-temps ?

Ta mère t'a donné à moi, quand tu étais encore tout petit et tendre. »

C'est ainsi, etc.

— Laisse-moi passer, laisse-moi voler, que je parle avec ma bien-aimée ;

Nous nous retrouverons tous deux ici, quand je reviendrai de chez elle.

C'est ainsi, etc.

— « Alors je veux te marquer, puisque tu voles outre.

Quand tu viendras au milieu des chevaliers et des écuyers, tu n'oublieras pas ta parole. »

C'est ainsi, etc.

Il lui arracha l'œil droit, but la moitié du sang de son cœur :

Le chevalier s'en fut vers sa fiancée : son désir était si grand !

C'est ainsi, etc.

Il s'assit dans la chambre de la damoiselle, tout sanglant et tout pâle;

Toutes les jeunes filles, dans la chambre, quittèrent aussitôt le jeu et le rire.

C'est ainsi, etc.

Toutes les jeunes filles restaient assises et tranquilles;

Mais la fière damoiselle Adelutz jeta loin d'elle la couture et les ciseaux.

C'est ainsi, etc.

Toutes les jeunes filles restèrent immobiles et quittèrent le jeu et le rire;

Mais la fière damoiselle Adelutz joignit ses deux mains.

C'est ainsi, etc.

— « Soyez le bien-venu, Germann, le joyeux héros, à quel jeu avez-vous été?

Comment vos habits sont-ils si sanglans, et vos joues si pâles? »

C'est ainsi, etc.

— « Adieu, chère damoiselle Adelutz, il faut que mes ailes m'emportent :

Celui qui m'a arraché l'œil, veut aussi avoir mon jeune corps. »

C'est ainsi, etc.

Elle tire un peigne d'argent; elle-même lui peigne ses cheveux.

A chaque cheveu qu'elle peigne, elle verse des larmes pesantes.

C'est ainsi, etc.

A chaque boucle qu'elle lui roule, elle verse des larmes pesantes.

Elle maudit sa mère qui lui a fait un sort si cruel.

C'est ainsi, etc.

C'était la fière Adelutz qui l'attira dans ses deux bras :

— « Maudite soit ta méchante mère qui nous a jetés dans de telles souffrances! »

C'est ainsi, etc.

— « Ecoutez, chère damoiselle Adelutz, ne maudissez pas ma mère :

Elle n'a pu faire comme elle voulait, chacun est sous la volonté de son destin. »

C'est ainsi, etc.

Il se mit dans la peau de plumes, et vola bien haut sous le ciel.

Elle se mit dans une autre peau, et vola toujours près de lui.

C'est ainsi, etc.

— « Retournez, chère damoiselle Adelutz, oh! retournez chez vous.

La porte de votre salle est ouverte, vos clefs sont restées sur la pierre.

C'est ainsi, etc.

— « La porte de ma salle peut rester ouverte, mes clefs peuvent être sur la pierre,

Je vous suivrai partout aussi loin que là où vous avez reçu vos blessures. »

C'est ainsi, etc.

Tous les oiseaux qu'elle vit ou rencontra, elle les coupa en morceaux.

Il n'y eut que l'horrible corbeau féroce qu'elle ne réussit pas à trouver

C'est ainsi, etc.

C'était la fière damoiselle Adelutz, qui abattit son vol sur la plage;

Elle ne trouva pas Germann, le héros joyeux, mais sa main droite mutilée.

C'est ainsi, etc.

Alors courroucée, elle éleva son vol sous les nuages pour rencontrer le féroce corbeau.

Elle vola vers l'Occident, elle vola vers l'Orient : il fallait qu'il reçût la mort de sa main, à elle.

C'est ainsi, etc.

Tous les oiseaux qui vinrent devant ses ciseaux, elle les coupa en trois.

Puis, elle rencontra le féroce corbeau et le coupa en deux.

C'est ainsi, etc.

Et elle vola long-temps sur la bruyère sauvage, jusqu'à ce qu'elle fût morte de douleur;

Ce fut pour Germann, le héros joyeux, qu'elle souffrit tant de chagrin et de désespoir.

C'est ainsi qu'il vole sur la mer!

On prétend que les susdites filles-cygnes sont les walkyries des Scandinaves. Celles-ci sont en effet des femmes qui fendent l'air avec des ailes blanches, ordinairement la veille

d'un combat dont elles fixent le sort par leurs secrètes décisions. Elles sont aussi dans l'usage de s'offrir aux yeux des héros, dans les chemins solitaires des forêts, et de leur prédire la victoire ou la défaite. On lit dans Prætorius :

Il est arrivé que le roi Hother, en Danemarck et en Suède, emporté à la chasse par son cheval dans un brouillard, loin des siens, se soit trouvé devant des jeunes filles, qui l'ont connu, l'ont salué de son nom et lui ont parlé. Et quand il demanda qui elles étaient, elles lui ont répondu qu'elles étaient celles qui tenaient, dans leurs mains la victoire sur les ennemis à la guerre; qu'elles étaient toujours à la guerre, et qu'elles aidaient à combattre, quoiqu'on ne les vit pas avec les yeux; que celui à qui elles donnaient la victoire, battait et subjuguait ses ennemis, et restait maître de la victoire et du champ de bataille, et que l'ennemi ne pouvait pas lui nuire.

« Quand elles lui eurent ainsi parlé, elles disparurent bientôt à ses yeux avec leur entourage, et le roi resta seul en pleine campagne et en plein air. »

Le moment principal de cette histoire nous rappelle l'apparition des trois sorcières aux yeux de Macbeth. La croyance aux Walkyries s'était fondue ici dans la croyance aux sorcières. C'est ainsi que nous trouvons dans les traditions allemandes les trois Nornes ; mais sous la figure de vieilles magiciennes ou de fileuses grotesques, dont l'une tord le chanvre, la seconde humecte le fil, et la troisième tourne le rouet. Ces parques septentrionales apparaissent le plus souvent dans les contes d'enfans, dont voici le plus gracieux, que je tire du livre de Grimm :

Il était une fille paresseuse et qui ne voulait pas filer. Sa mère avait beau dire ce qu'elle voulait, elle ne pouvait pas l'y décider. Enfin la colère et l'impatience emportèrent un jour la mère, au point qu'elle lui donna des coups, ce qui fit pleurer beaucoup la fille. La reine passait justement par-là, et quand elle entendit pleurer, elle fit arrêter et demanda à la mère pourquoi elle battait sa fille, tant, qu'on l'entendait dehors qui pleurait. La mère eut honte de révéler la paresse de sa fille et dit : Je ne puis la détacher du rouet; elle veut filer toujours et éternellement;

mais je suis pauvre, et ne peux me procurer le chanvre nécessaire. Vraiment, dit la reine, je n'entends rien avec plus de plaisir que filer, et ne suis jamais plus ravie que lorsque les rouets tournent; donnez-moi votre fille. Dans le château, j'ai assez de chanvre; elle pourra filer là tant qu'elle aura envie. La mère fut bien contente du fond du cœur, et la reine prit la fille avec elle. Quand elles furent arrivées au château, la reine conduisit la jeune fille dans trois chambres qui étaient pleines, du haut jusqu'en bas, du plus beau chanvre. « File-moi ce chanvre, dit-elle, et quand tu auras fini, tu auras pour époux mon fils aîné. Quoique tu sois pauvre, je n'y fais pas attention; ton zèle infatigable est une dot suffisante. » La jeune fille s'effraya intérieurement, car elle ne pouvait filer le chanvre, quand même elle eût vécu trois cents ans et qu'elle eût travaillé, chaque jour, du matin jusqu'au soir. Quand elle fut seule, elle commença à pleurer, et demeura trois jours assise, sans remuer la main. Au troisième jour, la reine vint, et quand elle vit que rien n'était encore filé, elle s'étonna; mais la jeune fille se justifia, en disant, que le chagrin, causé par l'éloigne-

ment de la maison maternelle, l'avait empêchée de commencer. La reine le trouva bon, mais dit en se retirant : « Tu commenceras donc demain à travailler. »

Quand la jeune fille fut de nouveau seule, elle ne sut plus que décider et que faire, et, dans son chagrin, elle vint devant la fenêtre. Elle vit alors venir trois vieilles femmes dont l'une avait un pied plat, la seconde une lèvre inférieure qui tombait sur le menton, et la troisième un large pouce. Quand elles furent devant la fenêtre, elles s'arrêtèrent, regardèrent en haut et offrirent leur aide à la jeune fille en disant : « Si tu veux nous inviter à ta noce, ne pas avoir honte de nous et nous appeler tes cousines, nous te filerons ton chanvre et en peu de temps. » « Ah ! de tout mon cœur, répondit-elle, entrez et commencez tout de suite le travail. » Alors elle fit entrer ces trois femmes singulières, et fit dans la première chambre un creux où elles s'établirent et commencèrent à filer. L'une tirait le fil et tournait la roue, l'autre mouillait le fil, la troisième le tordait et frappait du doigt sur la table, et toutes les fois qu'elle frappait, un écheveau du fil le plus fin tombait à terre.

Elle cacha à la reine les trois fileuses et lui montra, quand elle vint, l'immense quantité de fil, ce que celle-ci ne pouvait assez louer. Quand la première chambre fut vide, ce fut le tour de la seconde, puis de la troisième, et celle-ci fut bientôt terminée. Alors les trois femmes prirent congé de la jeune fille en lui disant : « N'oublie pas ce que tu nous a promis, ce sera ton bonheur. »

Quand la jeune fille montra à la reine les chambres vides et le tas de fil, celle-ci arrangea la noce, et le fiancé se félicita d'avoir une femme si laborieuse et la loua beaucoup. J'ai trois cousines, dit la jeune fille, comme elles m'ont fait beaucoup de bien, je ne voudrais pas les oublier dans mon bonheur; qu'elles s'asseoient avec nous à table. » La reine et le fiancé donnèrent leur consentement. Quand la fête commença, les trois femmes entrèrent en costumes merveilleux, et la fiancée dit : « Soyez bien venues, chères cousines ! » « Ah? dit le fiancé, pourquoi as-tu de si vilaines amitiés? » Et, s'adressant à la première au pied plat, il lui demanda d'où lui venait un pied aussi plat. « De frapper le rouet, répondit-elle, de frapper le rouet. » Il s'en alla à la seconde et

dit : « D'où vous vient cette lèvre pendante ? » « De lécher le chanvre, répondit-elle, de lécher le chanvre. » Puis il demanda à la troisième : « D'où avez-vous un pouce si large ? » « De tordre le fil, répondit-elle, de tordre le fil ! » Alors le fils du roi s'effraya et s'écria : « S'il est ainsi, ma belle fiancée ne touchera plus jamais son rouet. » De cette façon elle fut délivrée de ce maudit filage du chanvre.

Et la morale ? Les Français auxquels j'ai redit ce conte m'en ont toujours demandé la morale. C'est justement, mes amis, la différence qui existe entre vous et nous. Nous ne demandons la morale que dans la vie réelle, mais nullement dans les fictions de la poésie. Vous pouvez, dans tous les cas, apprendre par ce récit, qu'on peut faire filer son chanvre par d'autres et pourtant devenir princesse. C'est généreux à la nourrice d'avouer de bonne heure aux enfans qu'il y a encore quelque chose de plus efficace que le travail, et que c'est le bonheur. On répète chez nous la tradition d'enfans qui sont nés dans une peau de bonheur et auxquels tout réussit plus tard dans le monde. La croyance au bonheur, comme quelque chose d'inné ou d'accordé fortuitement, est

d'origine païenne, et contraste d'une manière charmante avec les idées chrétiennes où les souffrances et les privations sont considérées comme les plus hautes faveurs du ciel.

Le problème, le but du paganisme, était la conquête du bonheur. Le héros grec le nomme la toison d'or, et le héros germain, le trésor des Nibelungen. La tâche du christianisme fut au contraire l'abnégation, et ses héros souffrirent les tortures du martyre: ils se chargèrent eux-mêmes de la croix, et leur plus grande lutte ne leur valut jamais que la conquête d'un tombeau.

On se rappelle, il est vrai, que la toison d'or et le trésor des Nibelungen, ont préparé de grands maux à leurs possesseurs. Mais ce fut justement l'erreur de ces héros, qu'ils prirent l'or pour le bonheur. Au fond, ils avaient toujours raison. L'homme doit chercher à acquérir le bonheur sur cette terre, le doux bonheur et non la croix.... Hélas! il peut attendre jusqu'à ce qu'il arrive au cimetière; on la mettra alors sur sa fosse, cette croix.

Je n'ai fait, dans ces pages, que toucher légèrement un sujet qui pourrait fournir des

volumes entiers de recherches les plus intéressantes. Je veux dire les moyens que le christianisme employa, pour anéantir ou pour absorber en lui la vieille religion germanique, et comment les traces de cette même religion se sont conservées d'une manière sensible dans les croyances populaires. On sait comment fut faite cette guerre d'extermination. Là où les prêtres chrétiens ne purent supplanter par le charlatanisme des miracles les prêtres du paganisme, le glaive des laïques vint complaisamment à leur secours. Le plus grand nombre des conversions fut opéré par des princesses chrétiennes, qui épousaient le chef païen, et il y a des siècles où l'histoire entière de l'église n'est que chronique de mariages. Quand le peuple, accoutumé à l'ancien culte de la nature, conservait, même après sa conversion, sa vénération séculaire pour certaines localités, on cherchait, soit à utiliser au profit du christianisme cette sympathie, soit à la décrier comme inspiration des mauvais esprits. Près des fontaines que le paganisme révérait comme divines, le prêtre adroit bâtissait une chapelle, et lui-même bénissait l'eau. Ce sont encore aujour-

d'hui les saintes et chères fontaines de l'antiquité qui attirent le peuple en pélerinage, et où il boit la santé. Les chênes sacrés qui résistèrent à la hache du christianisme furent calomniés. Sous ces arbres, disait-on, le diable faisait ses apparitions nocturnes; c'est là que les sorcières exerçaient leur métier infernal. Mais le chêne n'en demeura pas moins l'arbre favori du peuple allemand; le chêne est encore aujourd'hui le symbole de la nationalité allemande : c'est l'arbre le plus grand et le plus vigoureux de la forêt, ses racines percent les profondeurs de la terre, sa cime, comme une flamme verdoyante, flotte fièrement dans les nuages du ciel, les elfes de la poésie habitent dans son tronc, le gui de la science mystique s'enlace à son branchage; ses fruits seuls sont mesquins, indigestes, au moins pour l'homme.

Les anciennes lois des Germains, principalement celles des *Allemannen,* sont pleines de dispositions qui défendent de pratiquer un culte près des cours d'eau, des arbres et des pierres, par suite de la croyance païenne qu'un Dieu y habiterait. Karl-le-Grand fut obligé de prohiber expressément, dans ses

Capitulaires, les sacrifices aux arbres, aux torrens et aux pierres.

Ces trois choses, les pierres, les arbres et les cours d'eau, apparaissent comme les objets principaux du vieux culte germanique, auxquels se rattache naturellement la croyance à des êtres qui habitent les pierres, comme les nains, les arbres, comme les elfes, et les eaux, comme les nixes.

Quand on veut systématiser, cette voie paraît plus naturelle que le système des élémens divers, tel que l'établit Paracelse, qui fut obligé, pour compléter cette théorie, d'admettre encore pour le feu une quatrième classe d'esprits élémentaires, celle des Salamandres. Mais le peuple, qui est toujours sans système, n'a jamais entendu parler de ces esprits du feu, et je suis convaincu que la croyance à ces êtres n'a dû sa naissance qu'à Paracelse lui-même. Il court seulement dans le peuple une tradition sur un animal qui vit dans le feu, et s'appelle Salamandre. Tous les petits garçons sont nés naturalistes, et quand j'étais tout jeune, j'eus fort à cœur de reconnaître par moi-même si la Salamandre pouvait vivre

dans le feu. Un de mes camarades d'école, étant parvenu un jour à prendre un de ces animaux, je n'eus rien de plus pressé que de le jeter dans le poêle, où il lança d'abord dans le feu une bave blanche, puis siffla d'une manière toujours décroissante, et finit par rendre l'esprit. Cet animal a toute l'apparence d'un lézard, mais il est d'un jaune de safran tacheté de noir, et la bave blanche qu'il rend dans le feu et qui a peut-être éteint quelquefois la flamme, a pu faire croire qu'il pouvait vivre dans le feu.

Comme je l'ai dit, le peuple ne connaît vraiment pas d'esprits du feu. Les hommes de feu qui errent pendant la nuit ne sont pas des esprits de la nature, mais des revenans, des spectres d'usuriers, de magistrats impitoyables, et de scélérats qui ont déplacé les pierres de bornage. Les feux errans, que vous nommez ardens ou follets, ne sont pas non plus des esprits. On ne sait pas au juste ce qu'ils sont; ils attirent les voyageurs dans les tourbières et dans les terrains marécageux. Les Anglais les appellent : *Will with a Wisp*, ou bien encore *Jack with a Lanthorn*.

Quant à de véritables esprits de feu, c'est-à-dire qui y puissent vivre, il n'y en a peut-être que deux, qui sont : Dieu et le Diable.

Comme dans votre pays de France, on sait peu de chose sur ces deux personnages, ou qu'on n'en a que des souvenirs obscurs, vous seriez peut-être curieux d'apprendre ce qu'en disent les croyances populaires de l'Allemagne.

Que Dieu soit un esprit de feu, c'est ce que soutiennent déjà les anciens philosophes, par exemple Porphyre, selon qui notre âme n'est qu'une émanation de l'âme ignée de Dieu. Les anciens mages ont adoré le feu comme la divinité même. Moïse vit Jéhovah en buisson ardent..... S'il n'était pas esprit de feu comment eût-il pu s'y maintenir? La plus importante autorité est celle de la petite fille à qui la mère de Dieu avait permis de se promener dans le ciel. Après que la petite fille eut vu douze appartemens dans chacun desquels était établi un apôtre, elle arriva enfin à une petite chambre où la mère de Dieu lui avait bien défendu d'entrer. Mais elle ne peut résister à sa curiosité, ouvre la porte, et que voit-elle? la très

Sainte-Trinité au milieu d'un bon feu rouge flamboyant.

Il faut que le diable soit un esprit de feu : autrement, comment pourrait-il durer dans l'enfer? Mais pendant que le bon Dieu supporte le feu, parce que lui-même est un esprit igné, le diable l'endure fort bien parce qu'il est d'une nature si froide qu'il ne se sent à son aise que dans le feu. Dans le fait, toutes les pauvres femmes qui ont eu avec le diable des relations intimes, se sont plaintes de ce tempérament glacé du diable. Il existe à cet égard une unanimité des plus curieuses dans les révélations des sorcières, telles que vous les pouvez trouver dans les procès de sorcellerie de tous les pays et principalement dans les ouvrages du criminaliste Carpzow. Ces dames qui avaient avoué leurs liaisons charnelles avec le diable, parlent toujours de la froideur de ses embrassemens; mais elles se plaignent surtout de ce que son nez est froid comme la glace et beaucoup trop camard. Il leur apparaissait ordinairement sous les habits d'un courtisan avec une plume rouge sur la tête.

Le diable est froid, même comme amou-

reux, mais il n'est pas laid, car il peut prendre telle forme qu'il lui plaît. Il n'est même pas rare qu'il ait pris une figure féminine pour détourner quelque pauvre moine de ses exercices de pénitence, ou pour le faire succomber à la tendresse sensuelle. A ceux qu'il ne voulait qu'effrayer, il apparaissait sous forme d'une bête, ainsi que ses compagnons infernaux. C'est surtout dans ses momens de belle humeur, quand il a bien bu et bien crapulé qu'il aime à devenir très animal. Il y avait une fois en Saxe un gentilhomme qui avait invité ses amis à un festin. La table servie et l'heure du souper arrivée, manquèrent les convives, qui envoyèrent tous des excuses. Alors le seigneur, furieux, laissa échapper ces mots : « Puisque aucun homme ne veut venir, que le diable et tout l'enfer vienne souper avec moi. » Et il quitta la maison pour se distraire de sa mauvaise humeur. Pendant ce temps, arrivent dans la cour des cavaliers grands et noirs qui ordonnèrent à l'écuyer du gentilhomme de chercher son maître pour lui dire que les convives invités les derniers étaient arrivés. L'écuyer, après de longues recherches, trouve enfin son maître, et revient avec lui. Mais ni l'un ni

l'autre n'ont le courage d'entrer dans la maison, car ils entendent du dehors les cris et les chants de l'orgie qui s'élèvent de plus en plus furieux, et ils voient à la fin les diables ivres, sous la figure d'ours, de chats, de boucs, de loups et de renards, paraissant aux fenêtres, tenant dans leurs pattes les coupes pleines ou les assiettes fumantes, et saluant avec leurs museaux et des dents riantes.

Le diable préside, sous la figure d'un bouc noir, l'assemblée des sorcières : c'est un fait connu de tout le monde. Quel rôle il joue ainsi travesti, c'est ce que j'aurai à dire plus tard quand je parlerai des sorcières et de la magie. Dans le livre où le très savant Georgius Godelmanus a fait sur ce sujet un rapport véridique et très conséquent, je trouve aussi que le diable apparaît encore fréquemment sous la figure d'un prêtre. Il en raconte l'exemple suivant :

« A l'époque où j'étudiais le droit à Wittemberg, j'entendis plusieurs fois dire par mes professeurs, qu'il était venu à la porte de Luther un moine qui y avait frappé violemment, et quand le serviteur lui eut ouvert et demandé ce qu'il voulait, le moine demanda

si Luther y était. Quand Luther apprit la chose, il le fit entrer, parce qu'il y avait déjà bien du temps qu'il n'avait pas vu de moine. Quand celui-ci entra, il dit qu'il avait quelques erreurs papistes, c'est pourquoi il voulait s'entretenir avec lui, et il lui proposa quelques syllogismes et problèmes; et, comme Luther les eut résolus sans difficulté, il lui en présenta d'autres qui n'étaient pas si faciles à résoudre. C'est pourquoi Luther, un peu impatienté, laissa échapper ces mots : « Tu me donnes beaucoup d'occupation, et dans un moment où j'ai d'autres choses à faire. » Et il se leva, et lui montra, dans la Bible, l'explication de la question que le moine lui posait; et ayant remarqué dans la suite de l'entretien que les mains du moine ressemblaient assez à des griffes d'oiseau, il lui dit : « N'es-tu pas celui-là? Alors, écoute, voici le jugement qui a été porté contre toi. » Et il lui montra aussitôt la sentence de la Genèse, dans le premier livre de Moïse : « La semence de la femme écrasera la tête du serpent. » Le diable, étant vaincu par cette sentence, se fâcha et s'en fut en grondant; il jeta l'écritoire derrière le poêle,

et répandit une odeur qui sentit mauvais dans la chambre pendant plusieurs jours. »

Beaucoup prétendent que le diable a toujours la forme d'un animal, et que c'est pure illusion quand nous le voyons sous une autre face. Le diable a toujours quelque chose de cynique, et c'est ce que personne n'a mieux exprimé que notre poète Wolfgang Goëthe. Un autre poète allemand, qui est aussi grand par ses qualités que par ses défauts, mais qui, dans ses qualités, ne le cède pas à Goëthe, M. Grabbe, a peint le diable sous ce rapport avec un égal succès. Il a aussi judicieusement compris le glacial de la nature du diable. Dans un drame de ce poète, le diable paraît sur la terre, parce que sa mère frotte dans l'enfer. C'est chez nous une manière ordinaire de nettoyer la chambre, ce qui se fait en versant sur le plancher de l'eau bouillante, et en frottant avec un lainage grossier. Il s'ensuit un grincement et une vapeur chaude qui empêchent absolument tout homme raisonnable de rester pendant ce temps à la maison. C'est là ce qui fait déserter, par le diable, l'enfer bien chauffé pour notre monde refroidi; et chez nous,

le pauvre diable quoiqu'il arrive par une chaude journée de juillet, éprouve cependant un si grand froid qu'il en est presque gelé, et n'est arraché à son engourdissement que par les secours de l'art médical.

Nous venons de voir que le diable a une mère : beaucoup de gens prétendent qu'il n'a réellement que sa grand'mère. Celle-ci vient quelquefois aussi dans le monde supérieur, et c'est peut-être à cause d'elle qu'a été fait ce proverbe : là où le diable lui-même ne peut rien, il envoie une vieille femme. Mais d'ordinaire elle reste dans l'enfer s'occupant de la cuisine, ou bien demeure assise dans son fauteuil rouge ; et quand le diable, fatigué des affaires de la journée, vient le soir au logis, il avale à la hâte ce que sa mère lui a préparé, puis il repose sa tête sur ses genoux, lui fait chercher sa vermine, et s'endort. La vieille a coutume aussi de lui marmotter une chanson qui commence par ces mots :

Dans le dôme, dans le dôme,
Il y a une rose,
Rose rouge comme le sang.
Dans le dôme, dans le dôme, etc.

Plusieurs affirment que lorsque le pauvre

enfant ne peut s'endormir, la bonne vieille prend ordinairement le parti de lui lire la *Gazette ecclésiastique évangélique* de Berlin.

Le ménage du diable dans l'enfer forme le pendant le plus complet du ménage du Christ dans le ciel. Celui-ci vit aussi en garçon avec sa mère ; la reine du ciel et les anges sont ses familiers, comme les diables sont ceux de l'autre. Le diable et ses serviteurs sont noirs ; Christ et ses anges sont blancs. Dans les chansons populaires du Nord, il est toujours question du Christ blanc. Notre habitude est de nommer le diable, le noir, le prince des ténèbres. A ces deux personnages, Christ et le diable, le même peuple a encore adjoint deux autres figures aussi immortelles, aussi indestructibles : la mort et le juif-errant. Le moyen-âge a laissé à l'art moderne ces quatre types comme personnifications colossales du bien, du mal, de la destruction et de l'humanité. Le juif-errant, symbole mélancolique de l'humanité, c'est ce que personne n'a compris aussi profondément qu'Edgar Quinet, l'un des plus grands poètes de France. Nous autres Allemands qui avons récemment traduit son Ahasverus, n'avons pas été peu surpris

de trouver chez un Français une conception aussi gigantesque.

Peut-être aussi les Français sont-ils appelés à expliquer avec le plus de justesse les symboles du moyen-âge. Les Français sont sortis depuis long-temps du moyen-âge, ils le contemplent avec calme, et peuvent apprécier ses beautés avec une impartialité philosophique ou artistique. Nous autres Allemands, y sommes encore enfoncés, dans ce moyen-âge : nous combattons encore ses caducs représentans ; nous ne pouvons donc l'admirer avec une grande complaisance. Il nous faut au contraire nous échauffer d'une haine partiale pour que notre force destructrice ne soit point paralysée.

Vous pouvez, vous autres Français, admirer et aimer la chevalerie. Ils ne vous en est rien resté que de jolies chroniques et des armures de fer. Vous ne risquez rien à amuser ainsi votre imagination, à satisfaire votre curiosité. Mais chez nous, Allemands, la chronique du moyen-âge n'est pas encore close ; les pages les plus récentes sont encore humides du sang de nos parens et de nos amis, et ces harnois étince-

lans protègent encore les corps vivans de nos bourreaux. Rien ne vous empêche, Français, de priser les vieilles formes gothiques. Pour vous, les grandes cathédrales, comme Notre-Dame de Paris, ne sont autre chose que de l'architecture et du romantique; pour nous, ce sont les plus terribles forteresses de nos ennemis. Pour vous, Satan et ses compagnons infernaux ne sont que de la poésie : chez nous, il existe des fripons et des sots qui cherchent à réhabiliter philosophiquement la foi au diable, et aux crimes infernaux des sorcières. Que cela se passe à Munich, c'est dans l'ordre; mais que dans le Würtemburg éclairé, on tente une justification des vieilles procédures contre les sorcières, qu'un auteur distingué, M. Justinus Kerner, y ait entrepris de raviver la croyance aux possédés, cela est aussi douloureux que repoussant.

O noirs fripons! et vous imbéciles de toutes couleurs! accomplissez votre œuvre, enflammez la cervelle du peuple par les vieilles superstitions, précipitez-le dans la voie du fanatisme; vous-mêmes un jour deviendrez ses victimes; vous n'échapperez pas à la destinée

des conjurateurs maladroits qui ne purent à la fin maîtriser les esprits qu'ils avaient évoqués, et qui furent mis en pièces par eux.

Peut-être le dieu de la révolution ne peut-il remuer par la raison le peuple allemand, peut-être est-ce la tâche de la folie d'accomplir ce difficile ouvrage? Quand le sang lui montera une fois, en bouillonnant, à la tête, quand il sentira de nouveau battre son cœur, le peuple n'écoutera plus le pieux ramage des cafards bavarois, ni le murmure mystique des radoteurs souabes; son oreille ne pourra plus entendre que la grande voix de l'homme.

Quel est cet homme?

C'est l'homme qu'attend le peuple allemand, l'homme qui lui rendra enfin la vie et le bonheur, le bonheur et la vie après lesquels il a si long-temps aspiré dans ses songes. Combien tardes-tu, toi que les vieillards ont annoncé avec un si brûlant désir, toi que la jeunesse attend avec tant d'impatience, toi qui portes le sceptre divinatoire de la liberté, et la couronne impériale sans croix?

— Après tout, ce n'est pas ici le lieu de faire des appels, d'autant plus que je m'éloignerais de mon thême. Je n'ai à parler que de

traditions innocentes; de ce qui se dit et se chante derrière les poêles allemands. Je m'aperçois que je n'ai parlé que fort maigrement des esprits qui habitent les montagnes, par exemple, que je n'ai rien dit du Kyffhæuser où demeure l'empereur Frédéric. Celui-ci n'est pas, il est vrai, un esprit élémentaire, et je n'ai à traiter que de ceux-ci dans cette partie. Mais la tradition est trop douce et trop ravissante; toutes les fois que j'y ai pensé, mon âme frissonnait d'un saint désir et d'une mystérieuse espérance. Il y a certainement mieux qu'un conte dans la croyance que l'empereur Frédéric, le vieux Barberousse n'est pas mort; mais que lorsque la prêtraille l'incommoda trop, il s'enfuit dans une montagne qu'on nomme le Kyffhæuser. On dit qu'il y reste caché avec toute sa cour jusqu'au temps où il reparaîtra dans le monde pour faire le bonheur du peuple allemand. Cette montagne est en Thuringe, non loin de Nordhausen. J'ai passé devant bien des fois, et par une belle nuit d'hiver, j'y suis resté plus d'une heure en criant à plusieurs reprises: « Viens Barberousse, viens; » et le cœur me brûlait comme du feu dans la poitrine, et des larmes ruisse-

laient de mes joues. Mais il ne vint pas, le cher empereur Frédéric, et je ne pus embrasser que le rocher qu'il habite.

Un jeune pâtre du voisinage a été plus heureux. Il faisait paître ses brebis près du Kyffhæuser, et commença à jouer de la musette, et quand il pensa avoir mérité une bonne récompense, il s'écria tout haut : Empereur Frédéric, c'est pour toi que j'ai donné cette sérénade ! On dit qu'alors l'empereur sortit de la montagne, se montra au berger et lui dit : — Que Dieu te salue, jeune garçon, en l'honneur de qui as-tu joué ? — Pour l'empereur Frédéric. — S'il en est ainsi, viens avec moi, il t'en récompensera. — Je ne dois point m'éloigner de mes brebis — Suis-moi, il n'arrivera aucun dommage à tes brebis.

Le berger suivit l'empereur qui le conduisit par la main à une ouverture dans la montagne. Ils arrivèrent à une porte de fer qui s'ouvrit, et l'on vit alors une belle grande salle où étaient beaucoup de seigneurs et de braves serviteurs qui lui firent un accueil honorable. Puis, l'empereur se montra très bienveillant pour lui et lui demanda quelle récompense il voulait. Le berger répondit :

Aucune. L'empereur lui dit alors : Va-t'en et prends pour ta récompense un des pieds de mon aiguière d'or. Le berger fit ce qui lui était commandé, et voulut partir ; mais l'empereur lui montra encore beaucoup d'armes curieuses, des harnois, des glaives, et des arquebuses, et lui commanda de rapporter aux gens qu'il voulait avec ces armes conquérir le Saint-Sépulcre.

Le berger l'aura sans doute mal compris. Barberousse a en vue bien d'autres conquêtes que celle du Saint-Sépulcre. Où bien encore le berger, craignant d'être incarcéré comme démagogue, aura un peu fardé la vérité. Ce n'est pas un tombeau, la froide couche d'un mort, mais une brillante demeure pour les vivans que veut conquérir le vieux Barberousse, un chaud royaume de lumière et de plaisir où il puisse régner joyeusement, tenant dans sa main le sceptre divinatoire de la liberté, et portant sur sa tête la couronne impériale sans croix.

Quant au berger dont il est question, la fin de l'histoire rapporte qu'il sortit joyeux et bien portant du sein de la montagne et qu'il porta le lendemain à un orfévre le pied de

l'aiguière qui lui avait été donné. L'orfévre le reconnut pour être d'or excellent, et lui acheta ce cadeau impérial trois cents bons ducats.

On raconte aussi d'un autre paysan du village de Reblingen, qu'il vit l'empereur dans le Kyffhæuser, et en reçut un joli présent. Tout ce que je sais, c'est que si mon étoile me conduit dans cette montagne, je ne demanderai à Barberousse ni vase d'or ni joyaux semblables, mais s'il veut me donner quelque chose, je lui demanderai son livre *de Tribus impostoribus*. J'ai cherché inutilement ce livre dans les bibliothèques, et je crois bien que l'auteur, la vieille Barbe rousse, en conserve certainement quelque exemplaire dans le Kyffhæuser.

Plusieurs assurent que l'empereur, dans sa montagne, est assis devant une table de pierre et dort, ou songe aux moyens de reconquérir l'empire. Il balance constamment la tête et cligne les yeux. Sa barbe descend maintenant jusqu'à terre. Quelquefois, comme dans un songe, il étend la main, et semble vouloir encore saisir son glaive et son bou-

clier. On dit que lorsque l'empereur reviendra dans le monde, il suspendra ce bouclier à un arbre desséché, et que l'arbre commencera alors à bourgeonner et à verdir, et qu'un meilleur temps recommencera alors en Allemagne. Quant à son glaive, on dit qu'un paysan en blouse de toile le portera devant lui, et qu'avec ce glaive on tranchera la tête à ceux qui seront encore assez sots pour se croire de meilleur sang qu'un paysan. Mais les vieux conteurs ajoutent que personne ne sait au juste quand et comment cela arrivera.

On rapporte encore qu'un berger ayant été introduit une fois par un nain dans le Kyffhæuser, l'empereur se leva et lui demanda si les corbeaux volaient encore autour de la montagne. Et, sur la réponse affirmative du berger, il s'écria en soupirant : « Il faut donc que je dorme encore pendant cent ans. »

Certainement, hélas ! les corbeaux volent toujours autour de la montagne, les corbeaux noirs que nous connaissons si bien, et dont nous entendons toujours le pieux croassement. Mais l'âge les a affaiblis, et il y a de bons tireurs qui les abattent au vol. Je connais

un de ces tireurs qui habite actuellement Paris, et qui, de là, sait toucher les corbeaux qui volent autour du Kyffhæuser. Quand l'empereur rentrera un jour dans le monde, il pourra bien trouver sur son chemin plus d'un corbeau tué par les flèches de cet archer. Et le vieux seigneur remarquera en riant, que celui-là avait une bonne arbalète.

CITATIONS.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

FRÉDÉRIC-LE-GRAND ET GELLERT.

Frédéric-le-Grand voulut aussi connaître personnellement Gellert. En conséquence, lorsqu'il vint à Leipzig, il le fit demander.

Le 18 décembre 1760, à trois heures de l'après-midi, Gellert était en robe de chambre, en bonnet blanc, la barbe longue, et pas très bien portant, assis à son bureau, et il écrivait. On frappa à la porte.

— Entrez!

Alors un officier prussien s'avança dans la chambre, et dit :

— Je suis le major Quintus Icilius, et me réjouis, monsieur le professeur, de faire votre

connaissance. S. M. le roi désire vous parler, et m'envoie pour vous amener auprès de lui.

— Monsieur le major, vous devez voir que je suis malade; le roi n'aura pas grande satisfaction avec un homme malade qui ne peut pas parler.

— Il est vrai que vous avez l'air indisposé; je ne vous forcerai donc pas à m'accompagner aujourd'hui; mais je dois vous prévenir que si vous croyez, avec cette défaite, vous débarrasser de l'affaire, vous vous trompez. Je reviendrai demain, puis si vous n'êtes pas mieux, après demain, et ainsi de suite, jusqu'à ce que vous puissiez vous laisser emmener. Je vous donne une heure aujourd'hui. Je reviendrai donc à quatre heures vous demander si je vous emmène aujourd'hui, ou une autre fois.

— Oui, faites cela, monsieur le major. Je vais voir comment je me trouverai à ce moment.

Le major s'en fut. Gellert qui, par malheur, n'avait pas auprès de lui son *famulus* Gœdicke, se procura avec beaucoup d'embarras et d'ennuis un barbier, et eut presque autant de peine à disposer d'une perruque proprement arrondie. Quintus Icilius revint à l'heure dite,

Gellert était prêt, et tous deux s'en furent à l'hôtel d'Achel.

Ils entrèrent dans une antichambre. Là se trouvaient plusieurs personnes qui furent ravies de connaître personnellement Gellert. Alors la porte s'ouvrit, et Quintus Icilius conduisit Gellert dans la chambre auprès de Frédéric-le-Grand.

Le roi lui dit aussitôt : — Etes-vous le professeur Gellert?

— Oui, Votre Majesté.

— L'ambassadeur d'Angleterre m'a dit beaucoup de bien de vous. D'où êtes-vous?

— De Haynichen, près Fribourg.

— N'avez-vous pas encore un frère à Fribourg?

— Oui, Votre Majesté.

— Dites-moi, pourquoi n'avons-nous pas un seul bon écrivain allemand?

Quintus Icilius prit vivement la parole, et dit :

— Votre Majesté en voit ici un que les Français eux-mêmes ont traduit, et qu'ils nomment le La Fontaine-Allemand.

— C'est beaucoup, répondit le roi, en se

tournant vers Gellert. — Avez-vous lu La Fontaine?

— Oui, Votre Majesté; mais je ne l'ai pas imité; je me suis efforcé d'être original.

— En voilà un; mais pourquoi n'avons-nous pas plus de bons auteurs allemands?

— Mais Votre Majesté est prévenue contre les Allemands.

— Non, je ne l'accorde pas.

— Au moins contre les écrivains allemands?

— C'est vrai! Pourquoi n'avons-nous pas de bons historiens?

— Nous n'en manquons pas non plus. Nous avons un Mascou, un Cramer qui a continué Bossuet.

— Comment est-il possible qu'un Allemand continue Bossuet?

— Oui, oui, et heureusement. Un des professeurs les plus savans de Votre Majesté a dit qu'il l'avait continué avec autant d'éloquence et beaucoup plus de justesse historique.

— Mais l'a-t-il seulement compris?

— Le monde le croit.

— Mais pourquoi personne ne s'essaie-t-il à Tacite? C'est celui qu'on devrait traduire.

— Tacite est difficile à traduire, et nous avons aussi de mauvaises traductions françaises de cet historien.

— Vous avez raison.

— On peut surtout expliquer, par de bonnes raisons, pourquoi les Allemands ne se sont pas encore distingués dans toutes sortes de bonnes compositions. A l'époque où les arts et les sciences florissaient chez les Grecs, les Romains en étaient encore à faire la guerre. Peut-être sommes-nous dans l'ère guerrière des Allemands; peut-être leur a-t-il manqué un Auguste et un Louis XIV.

— Comment, est-ce que vous voudriez avoir un Auguste pour toute l'Allemagne?

— Pas tout-à-fait : je désirerais seulement que chaque souverain encourageât le génie dans ses états.

— N'êtes-vous pas sorti quelquefois de Saxe?

— Je suis allé une fois à Berlin.

— Vous devriez voyager.

— Sire, il me manque pour cela santé et fortune.

— Quelle maladie avez-vous? peut-être celle des savans.

— Puisque Votre Majesté la nomme ainsi,

je l'appellerai de même : dans ma bouche, ç'aurait été trop orgueilleux.

— Je l'ai eue aussi : je veux vous guérir. Il vous faut faire tous les jours une promenade à cheval, et prendre de la rhubarbe une fois par semaine.

— Sire, ce régime pourrait bien être pour moi une nouvelle maladie. Si le cheval avait plus de santé que moi, je ne pourrais le monter; et s'il était aussi malade, nous ne pourrions faire un pas.

— Alors il vous faut promener en voiture.

— Je n'en ai pas les moyens.

— Oui, cela est vrai ! c'est toujours cela qui manque aux savans en Allemagne. Les temps sont durs aujourd'hui.

— Oui, et si Votre Majesté voulait donner la paix à l'Allemagne....

— Eh ! le puis-je ? Vous ne le savez donc pas ? Ils sont trois contre moi.

— Je m'occupe beaucoup plus de l'histoire ancienne que de l'histoire moderne.

— Quel est votre avis ? Qui l'emporte, dans l'épopée, d'Homère ou de Virgile ?

— Homère me paraît mériter la préférence, parce qu'il est l'original.

— Mais Virgile est plus poli.

— Nous sommes à une trop grande distance d'Homère pour pouvoir juger exactement de ses mœurs et de son langage. Je m'en rapporte à Quintilien qui donne la préférence à Homère.

— Il ne faut pourtant pas être esclave des jugemens des anciens.

— Je ne le suis pas; mais je les crois quand l'éloignement m'empêche de juger par moi-même.

Quintus Icilius dit alors au roi que Gellert avait aussi publié des lettres allemandes.

— Vraiment ! dit le roi; et, s'adressant à Gellert : — Avez-vous alors écrit aussi contre le *stylum curiæ* ?

— Hélas ! oui, sire.

— Mais pourquoi n'est-ce pas changé ? C'est le diable ! on m'apporte des pages entières où je ne puis rien comprendre.

— Si Votre Majesté ne peut pas le changer, je le puis encore moins. Je ne puis que conseiller où elle commande.

— Pouvez-vous me réciter par cœur une de vos fables ?

— J'en doute : ma mémoire est fort infidèle.

— Pensez-y : je vais me promener pendant ce temps.

Le roi fit plusieurs tours dans la chambre ; puis il dit : — En tenez-vous une ?

— Oui, sire, celle intitulée *le Peintre*.

Gellert récita cette fable.

— Et la morale ? demanda Frédéric.

Gellert dit alors :

« Quand tes écrits ne plaisent point au connaisseur, c'est déjà un mauvais signe ; mais s'ils obtiennent la louange du sot, il est temps de les effacer. »

— C'est très bien ! s'écria le roi ; vous avez quelque chose de coulant dans vos vers, je comprends tout cela. Mais Gottsched m'a lu une traduction d'*Iphigénie* : je tenais le texte français, et pourtant je n'ai pu en comprendre un seul mot. On m'a encore apporté un autre poète, un certain Vietsch ; celui-là, je l'ai rejeté.

— Sire, je le rejette aussi.

— Eh bien ! si je reste ici, il faut revenir souvent m'apporter vos fables, et me lire quelque chose de nouveau.

— Je ne sais si je lis bien : j'ai le ton chantant, un peu montagnard.

— Oui, comme les Silésiens. Mais il faut que vous lisiez vous-même vos fables : autrement, elles perdraient beaucoup. Allons, revenez bientôt.

C'était pour Gellert le signal de prendre congé. Quand il fut parti, Frédéric dit : — Celui-ci est un tout autre homme que Gottsched. Le jour suivant, il parla encore de lui, en ajoutant : *C'est le plus raisonnable de tous les savans Allemands.*

Néanmoins Gellert ne fut plus appelé chez le roi.

M. VICTOR COUSIN.

Je serais au désespoir que le peu d'allusions qui me sont échappées à l'égard du grand Eclectique fussent mal interprétées. Loin de moi la pensée de rappetisser M. Victor Cousin. Ce célèbre philosophe m'oblige même, à plus d'un titre, à la considération et à la louange. Il appartient à ce panthéon vivant de la France que nous appelons la pairie; et sa spirituelle charpente repose sur le velours du Luxembourg. Et puis, c'est une âme aimante, et il n'aime pas les idoles banales, que peut aimer le premier Français venu, Napoléon, par exemple; il n'aime pas non plus Vol-

taire, qui est d'ailleurs moins facile à aimer. Non, le cœur de M. Cousin s'attache au plus difficile : c'est la Prusse qu'il aime. Je serais un scélérat de vouloir rapetisser un tel homme ; je serais un monstre d'ingratitude, car je suis Prussien moi-même. Qui nous aimera, grand Dieu ! quand le cœur de M. Victor Cousin aura cessé de battre ?

Je dois, en vérité, prendre sur moi de refouler tous les sentimens personnels qui pourraient m'égarer dans un enthousiasme trop bruyant. D'ailleurs, je ne voudrais pas me faire soupçonner de servilisme ; car M. Cousin possède, dans l'état, une grande influence, par ses places et par sa parole. Cette considération seule pourrait m'engager à parler de ses défauts aussi franchement que de ses qualités. Lui-même ne peut s'en fâcher ; certainement non. Je sais qu'on ne peut rendre aux grands esprits un plus bel hommage, que de mettre en lumière leurs défectuosités aussi consciencieusement que leurs vertus. Il faut bien, quand on chante Hercule, rappeler qu'il a quitté la peau du lion pour tourner la quenouille, ce qui ne l'empêche pas de rester Hercule. Si nous rapportons de semblables traits de

M. Cousin, nous devons pourtant ajouter à sa louange, que s'il a quelquefois tourné la quenouille des commères, il n'a du moins jamais quitté la peau du lion.

En continuant la comparaison avec Hercule, nous devrions faire encore remarquer une flatteuse différence. Le peuple a attribué au fils d'Alcmène beaucoup de travaux qui avaient été accomplis par ses contemporains; mais les ouvrages de M. Cousin sont d'une telle hauteur, confondent tellement l'imagination, que le peuple ne comprend pas comment un seul homme a pu les accomplir. De là vient cette tradition que les ouvrages qui ont paru sous le nom de ce héros doivent être attribués à plusieurs de ses contemporains.

La même chose arrivera un jour à Napoléon. Nous ne pouvons déjà plus comprendre comment un seul héros a pu faire tant de grandes choses. Et de même que, dès à présent, on dit de M. Cousin qu'il a su exploiter des talens étrangers, et donner leurs travaux comme les siens propres, on prétendra un jour du pauvre Napoléon que ce n'est pas lui, mais.... Dieu sait qui! M. Sébastiani, peut-

être, qui a gagné les batailles de Marengo, Austerlitz et Iéna.

Les grands hommes font prévaloir leur influence, non seulement par leurs actes, mais encore par leur existence personnelle. Sous ce rapport, M. Cousin ne mérite que des éloges. C'est là qu'il paraît dans une splendeur sans tache. Son exemple a fait beaucoup pour détruire un préjugé qui avait peut-être, jusqu'à présent, détourné beaucoup de ses compatriotes de se livrer tout entiers à la plus noble de toutes les tendances, à l'étude de la philosophie. On s'imaginait généralement dans ce pays qu'un homme, adonné à cette étude, était perdu pour la vie pratique, que les spéculations métaphysiques étouffaient toute intelligence des spéculations industrielles, et qu'il fallait, pour devenir un grand philosophe, renoncer à l'éclat des hautes fonctions, se vouer à une naïve pauvreté, et s'abtenir de toute intrigue. Cette erreur, qui écartait tant de Français du domaine de l'abstraction, M. Cousin l'a victorieusement ruinée, et il a montré, par son propre exemple, qu'on peut être à la fois philosophe immortel et pair de France viager.

Quelques voltairiens, il est vrai, expliquent ce phénomène par ce simple fait, que, de ces deux qualités de M. Cousin, la dernière est seule dûment constatée. Peut-on faire une interprétation plus dépourvue de charité chrétienne?

Il n'y a qu'un voltairien capable d'une semblable frivolité.

Mais quel grand homme a jamais échappé au persiflage de ses contemporains? Les Athéniens ont-ils épargné au grand Alexandre les épigrammes attiques? Les Romains n'ont-ils pas chanté contre César des chansons injurieuses? les Berlinois rimé des pasquilles contre Frédéric-le-Grand? M. Cousin a le même sort que jadis Alexandre, César et Frédéric, sort qui attend encore beaucoup d'autres grands hommes au milieu de Paris. Oui, plus l'homme est grand, plus facilement peut le frapper la flèche de la raillerie. Les nains sont plus difficiles à toucher.

Mais la masse n'aime pas la raillerie; le peuple, comme le génie, comme l'amour, comme les hautes forêts, comme la mer, est de nature sérieuse; il répugne au malicieux esprit de salon. Pour les grandes apparitions,

le peuple trouve une explication profondément naïve. Toutes ses interprétations portent le sceau de la poésie, du merveilleux, de la légende. C'est ainsi que le peuple cherche à expliquer l'étonnante habileté du violoniste Paganini, en racontant que ce musicien, ayant, par jalousie, tué sa maîtresse, fut enfermé en prison pendant longues années, et que, possédant un violon pour unique passe-temps, il s'exerça jour et nuit sur cet instrument, ce qui lui valut sa haute puissance d'exécution. Le peuple veut expliquer de la même manière le jeu philosophique de M. Cousin, et raconte qu'autrefois, les gouvernemens allemands ayant pris pour un héros libéral notre grand éclectique qu'ils arrêtèrent en conséquence, il n'eut, dans sa prison, d'autre livre à lire que la *Critique de la raison pure* de Kant, qu'il l'étudia par ennui, et acquit ainsi cette virtuosité philosophique qui lui valut tant d'applaudissemens quand, plus tard, il se fit entendre sur la philosophie allemande devant le public français.

C'est là une belle tradition populaire, sentant bien le conte et la légende comme celles d'Orphée, de Balaam fils de Boër, de Quaser

le Normand, de Bouddah; et chaque siècle la travaillera, jusqu'à ce qu'enfin le nom de Cousin acquière un sens symbolique, et que les mythologues ne voient plus en M. Cousin un individu réel, mais seulement la personnification du martyre de la liberté, qui, languissant en prison, cherche des consolations dans la Sagesse, dans la *Critique de la raison pure*. Peut-être un Ballanche futur verra-t-il en lui une allégorie du siècle même où il a vécu, d'une époque où la critique et la raison pure, enfin la sagesse gisaient habituellement en prison.

Quant à l'histoire réelle de la prison de M. Cousin, l'origine n'en est pas une pure allégorie. Il a, en effet, comme suspect de démagogie, passé quelque temps dans une prison allemande, tout aussi bien que Lafayette et Richard-Cœur-de-Lion. Mais, qu'il y ait, à ses heures de loisir, étudié la *Critique de la raison pure* de Kant, cela est douteux, pour trois raisons : la première est que ce livre est écrit en allemand ; la seconde, qu'il faut savoir l'allemand pour le lire ; et la troisième, que M. Cousin ne sait pas l'allemand.

Ceci soit dit au moins sans intention de

blâme. La hauteur de M. Cousin n'en paraît que plus sublime, quand on voit qu'il a appris sa philosophie allemande sans savoir la langue dans laquelle on l'enseigne. Combien ce génie nous dépasse-t-il, nous autres hommes ordinaires qui ne comprenons qu'à grand'peine cette philosophie, tout familiers que nous sommes, dès l'enfance, avec la langne allemande! Le propre d'un pareil génie demeurera toujours inexplicable pour nous : c'est là une de ces natures intuitives auxquelles Kant attribue la compréhension spontanée des choses dans leur totalité, contrairement au procédé de nous autres, natures analytiques, qui n'arrivons à comprendre que successivement, et par la combinaison des parties isolées. Kant semble avoir, dès lors, pressenti qu'un tel homme apparaîtrait, qui comprendrait sa *Critique de la raison pure* par une simple contemplation intuitive, sans avoir, selon la méthode-analytico-discursive, appris l'allemand au préalable. Mais peut-être les Français sont-ils en général plus heureusement organisés que nous autres Allemands; j'ai remarqué qu'on n'a besoin de leur dire que peu de chose d'une doctrine, d'une recherche savante, d'une

vue scientifique, et ce peu, ils s'entendent à le combiner et à le travailler dans leur esprit, si habilement, qu'ils comprennent alors toute la chose aussi bien que nous, et nous en peuvent remontrer sur notre propre savoir. Il me semble quelquefois que les têtes des Français sont, comme leurs cafés, entièrement tapissées de glaces à l'intérieur, de sorte que chaque idée qui s'y présente peut s'y réfléchir à l'infini; appareil d'optique qui fait que des têtes très étroites et obscures paraissent quelquefois fort étendues et resplendissantes. Ces têtes brillantes sont, avec les cafés étincelans, ce qui éblouit d'ordinaire un pauvre Allemand, nouveau débarqué à Paris.

J'ai peur de sortir, à mon insu, des eaux douces de la louange pour entrer dans l'océan amer du blâme. Je ne puis, en effet, m'empêcher de blâmer sévèrement M. Cousin sur une seule circonstance. Lui qui aime la vérité plus encore qu'il n'aime Platon et Tennemann, il est injuste à l'égard de lui-même; il en impose quand il veut nous persuader qu'il a pris beaucoup à la philosophie de MM. Schelling et Hegel. Mon devoir est de protéger M. Cousin contre cette accusation. Il se calomnie lui-

même, cette fois. En mon âme et conscience! cet honnête homme n'a rien pris, absolument rien, à la philosophie de MM. Schelling et Hegel; et s'il a rapporté avec lui quelque souvenir de ces deux philosophes, ce ne peut être que leur amitié. Cela fait honneur à son cœur. Mais, de ces accusations volontaires mal fondées, il y en a beaucoup d'exemples dans l'histoire de la psychologie. J'ai connu un homme qui disait avoir volé des couverts d'argent à la table du roi; et pourtant nous savions tous que le pauvre diable n'avait pas les honneurs de la cour, et qu'il ne s'accusait de ce vol d'argenterie que pour nous faire croire qu'il avait été invité à dîner au château.

M. Cousin a toujours observé à l'égard de la philosophie allemande le sixième commandement. Il n'y a pas filouté une idée, pas même la plus petite cuiller d'idée. Tous les témoins déposent unanimement que, sous ce rapport, M. Cousin est la probité même. Et ce ne sont pas seulement ses amis, mais aussi ses adversaires qui lui rendent ce témoignage. C'est ce qu'attestent, par exemple, les *Annales berlinoises de la critique scientifique* d'août 1834. Et comme l'auteur de l'arti

n'est pas un thuriféraire, que sa déposition est d'autant moins suspecte, je la joins ici dans toute son étendue. Il s'agit de décharger un grand homme d'une accusation grave, et c'est le seul motif qui m'engage à donner le susdit document dont le ton et la tendance m'affectent d'ailleurs désagréablement. Car je suis véritablement admirateur du grand éclectique, comme je l'ai déjà prouvé dans ces pages où je l'ai comparé avec tous les grands hommes possibles, avec Hercule, Napoléon, Alexandre, César, Frédéric, Orphée, Balaam fils de Boer, Quaser le Normand, Bouddah, Lafayette, Richard-Cœur-de-Lion et Paganini.

Je suis peut-être le premier qui, à ces grands noms, ait accolé celui de Cousin. *Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas!* vont sans doute dire ses ennemis, ses frivoles adversaires, ces voltairiens pour lesquels rien n'est sacré, qui n'ont pas de religion, qui n'ont pas même foi à M. Cousin. Mais ce ne sera pas la première fois qu'une nation aura appris d'un étranger à apprécier ses grands hommes. J'ai peut-être, vis-à-vis de la France, le mérite d'avoir révélé le prix de M. Cousin pour

le temps présent, et son importance pour l'avenir. J'ai montré comme le peuple le pare de son vivant d'une auréole de poésie, et raconte de lui des prodiges. J'ai montré comme il se perd peu à peu dans la tradition, et comme un jour viendra où le nom de Victor Cousin sera considéré comme un mythe. Aujourd'hui, c'est déjà une fable, disent en ricanant les voltairiens.

O ennemis du trône et de l'autel! impies qui, ainsi que le dit Schiller, avez coutume « de noircir l'éclat et de traîner le sublime dans la poussière ! » Je vous prédis que la renommée de M. Cousin, comme la révolution française, fera le tour du monde !... J'entends déjà les ricaneurs ajouter : En effet, la renommée de M. Cousin fait le tour du monde; on ne la trouve déjà plus en France.

Les Français sont un peuple frivole, et un Allemand sérieux comme moi, a peine à en venir à bout. Il me faut donc cesser de plaider pour les hauts mérites de M. Cousin. Sur quoi je me borne à citer le susdit article des *Annales berlinoises de la critique scientifique*. L'auteur est l'illustre Hinrichs. On verra par là que si M. Cousin ne comprend pas les phi-

losophes allemands, ceux-ci, en revanche, n'en comprennent que mieux M. Cousin.

FRAGMENS PHILOSOPHIQUES, PAR V. COUSIN. SECONDE ÉDITION, PARIS, 1833. PRÉFACE DE LA DEUXIÈME ÉDITION, P. IX; DE LA PREMIÈRE ÉDITION, P. LI, T. , P. 480.

La méthode dont M. Cousin procède en philosophie est facile et commode. Cette méthode a trouvé des partisans, non seulement en France, mais même en Allemagne. M. Cousin regarde le domaine de la philosophie comme un beau jardin, où il est permis de cueillir, tout innocemment, les plus belles des fleurs, pour s'en faire des couronnes, ornemens de la tête. M. Cousin use et jouit de ce que d'autres ont acquis à la sueur de leur front; et ne sait-il pas, lui, que les fleurs se fanent dès qu'elles sont séparées des tiges et des racines qui les alimentent?

Une telle méthode est, il est vrai, brillante, mais elle n'éblouit que les yeux du vulgaire. Si M. Cousin est doué, comme il est à croire,

du rare talent de reconnaître et de choisir tout ce que les divers systèmes philosophiques renferment de mieux, il va sans dire qu'il saura également tout apprécier à sa juste valeur. Exempt de tout esprit de partialité, l'essor de sa pensée est sans gêne, son regard d'aigle plane librement sur les hauteurs de la philosophie. N'ayant enfanté aucun système, son esprit vierge adopte tous les systèmes, et, s'il est déjà assez heureux de posséder tant de richesses, il l'est bien plus encore de pouvoir en faire part à la multitude indigente.

L'éclectisme des Alexandrins ou des Néoplatoniciens est revêtu des caractères de pudeur et d'amabilité. Le but principal de cet éclectisme tendait surtout à unir et à rapprocher mutuellement les doctrines de Pythagore et d'Aristote. Les éclectiques d'aujourd'hui diffèrent tant soit peu de leurs prédécesseurs; d'abord ils ont entièrement perdu de vue un semblable rapprochement, puisqu'ils prétendent composer même des élémens les plus hétérogènes une masse compacte et solide. N'oublions pas de dire que M. Cousin a signalé son rang avec éclat dans cette école éclectique moderne. Ses fragmens philosophiques s'épar-

pillent comme des rayons lumineux qui vont toujours en divergeant de plus en plus, et le foyer commun de tous ses rayons, en d'autres termes, le système de M. Cousin, est une lumière vacillante, sans consistance, lumière qui fascine un moment la vue, mais qui ne produit ni beauté, ni splendeur.

Les fragmens ne sont soudés entre eux qu'extérieurement. M. Cousin nous assure que le fil qui enchaîne réciproquement les idées, lie intimement le commencement à la fin; pour nous, qui sommes peut-être un peu myopes, ce fil est si mince et si tenu que nous conseillerons à tout observateur spéculatif, comme nous, de se servir d'un idéomètre particulier, par brévet d'invention, afin de découvrir les divers points d'attache d'un inextricable tissu.

Quant au contenu de ces fragmens, lesquels avaient déjà été successivement insérés dans le *journal des savans* et dans les *Archives philosophiques*, pendant l'intervalle de 1816-1819, nous renvoyons les curieux à la première édition; car, outre que l'espace nous manque, nous ne nous traînerions, ce qui serait par trop ennuyeux, que dans des lieux communs, si nous

voulions reproduire ici ce contenu intégralement. Néanmoins, nous allons en extraire les caractères les plus essentiels, et chercher à gagner le fil qui lie tous les élémens de l'ensemble.

Les fragmens sont composés en partie de traités sur des ouvrages étrangers, et en partie d'articles du crû même de l'auteur. On ne saurait vraiment dire que l'auteur eût partout choisi les plus belles des fleurs, puisque sa délicatesse ne va même pas jusqu'à dédaigner les mauvaises herbes.

Notre auteur se complaît à appliquer constamment aux points contestables une déduction plus ou moins psychologique, et à donner une telle manière de procéder comme une démonstration de choses, comme une véritable connaissance scientifique. D'après ce qu'il nous rapporte des progrès de la psychologie en France, depuis Condillac, il est facile de voir comment la réflexion française, s'en rapportant exclusivement à la sensation, ou, suivant M. Laromiguière, à l'attention, était trop impuissante pour expliquer et embrasser tous les phénomènes de la conscience. L'auteur passe ensuite à l'histoire de la philosophie

où il s'arrête principalement sur deux vues opposées, dont l'une rattache tout à une question fondamentale, et dont l'autre énumère stérilement les faits sans unité et sans principe. M. Cousin n'est certes pas l'homme à concilier ces deux vues ensemble, car autrement il n'aurait pas entrepris de faire passer dans sa langue le Manuel de l'histoire de la philosophie, de Tennemann.

Quant à ce qui concerne la philosophie écossaise, l'auteur rapporte, d'après Reid, que la doctrine pratique de Locke était contraire aux principes mêmes de sa méthode. La tendance psychologique lui sourit beaucoup; cette tendance prédomine surtout dans les recherches qu'avait antérieurement établies Dugald Stewart. En général, l'école écossaise semble avoir reçu en France un accueil assez flatteur, puisque, tout recemment encore, on a manifesté le désir que les écrits de Reid fussent introduits comme base de l'enseignement philosophique, dans tous les colléges de France; contre quoi notre philosophe *éclectique* se récrie bravement.

Dans la sphère morale, l'auteur touche à des principes contradictoires qui avaient été,

depuis Helvétius, établis en France comme base de toute pratique. Selon Helvétius, le désir du bien-être, l'intérêt individuel était le ressort des actions de l'homme, tandis que, plus tard, la bienveillance et la bienfaisance furent posées dans une réfutation particulière *du livre de l'esprit*, comme mobiles premiers de toutes les vertus. M. Cousin, de son côté, prétend que la raison est le seul principe de toute pratique, « le seul asile ouvert à la dignité de l'homme. » Ses idées sur le langage, la liberté, le mysticisme, le stoïcisme, sur la causalité, sur l'infini, etc., forment une collection rapsodique sans aucun ordre précis et réglé. C'est de sa volonté, par conséquent de la sphère-pratique, que l'auteur fait dériver le langage; mais le langage n'est point une invention arbitraire, le langage se forme, non pas pratiquement, mais théoriquement. Au lieu de mettre la sensibilité en harmonie avec la liberté, l'auteur la réprouve et la nie, à la manière de Kant, dans la détermination de la loi morale, en sorte qu'il ne va pas au-delà de l'opposition antinomique qui subsiste entre la sensibilité et la raison. La connaissance de la cause se rencontre, dit-il, dans

la conscience de notre causalité personnelle, comme l'idée de l'infini dans la nature même de l'âme. Ainsi donc, ce qui existe en soi, est, d'après le sentiment de M. Cousin, quelque chose de purement subjectif.

Relativement à l'histoire de la philosophie, l'auteur nous fait observer que l'opposition de l'idéalisme et du réalisme est aussi ancienne que la philosophie elle-même. La philosophie ancienne part de là; dans le moyen-âge, la même opposition reprend dans la lutte remarquable du nominalisme et du réalisme. Bien que dans les temps modernes, Bâcon ait érigé en principe philosophique la méthode d'observation, la même opposition reparaît tout aussitôt dans Descartes et dans Locke. M. Cousin n'a donc pas réfléchi que cette opposition s'est, il est vrai, sans cesse reproduite, mais toujours sous d'autres formes et sous d'autres points de vue. M. Cousin ne dit point que le rapprochement ou la conciliation de ces deux parties adverses constitue précisément le caractère distinctif du développement étendu de la philosophie moderne. Evidemment ceci est bien pardonnable, car quel est l'homme qui

oserait dire à d'autres ce qu'il ne sait pas lui-même?

Quant à la philosophie de l'histoire, M. Cousin prétend que la Providence, qui régit l'esprit des nations, soit un principe qui se résume dans la conscience de l'homme, et que les événemens ne soient que les moyens de reconnaître la raison et l'idée éternelle dans la foule des phénomènes de l'univers.

« Turgot, qui apporta parmi nous la doc-« trine de la perfectibilité humaine, l'intro-« duisit sans l'établir, et quant à l'homme « célèbre : — ses pensées sont plus hautes « qu'exactes.... » Il est plus que probable que notre auteur abandonnera à son sort la doctrine commencée; car, à parler franchement, il ne nous inspire pas une bien haute idée de son savoir et de sa sagacité, quand il cherche à nous régaler de données triviales, de vieilleries insignifiantes, empruntées à l'Orient et à la Grèce.

L'auteur défend Descartes contre ceux qui soutiennent que la proposition *cogito ergo sum* n'est qu'un argument logique et une *petitio principii;* et, pour cela, il s'appuie directe-

ment sur les méditations de Descartes lui-même, dans sa défense contre Gassendi. Quant à ce qui regarde le beau, il s'en tient à Burke et à Kant; et il établit une différence entre le beau réel et le beau idéal, différence qui résulte des abstractions d'unité et d'universalité. L'auteur nous gratifie ensuite lui-même d'un programme de quelques leçons de son cours en 1817. Mais, ni dans ce programme-là, ni dans celui de 1818, qui traite des vérités absolues, il n'est fait question du développement intrinsèque de la science philosophique. D'abord M. Cousin y parle du subjectif, puis de l'objectif, et finalement de l'idée de la science, où il veut que — ce qui n'arrivera jamais — l'absolu soit reconnu dans le relatif. A cela se rattache aussi son article « du premier et du dernier fait de conscience, ou de la spontanéité et de la réflexion. » D'après l'auteur, dans la spontanéité, la différence du subjectif et de l'objectif ne ressort point encore aussi clairement comme dans la réflexion. Mais, lorsqu'il s'agit de démontrer comment la différence est reçue dans l'unité, ou la réflexion dans la spontanéité, et comment l'unité immédiate du subjectif et de l'objectif devient par elle-même la différence

de l'une et de l'autre; bref, lorsqu'il s'agit de trouver la veine même de la dialectique spéculative, tous les efforts de M. Cousin tombent d'impuissance.

Nous voilà donc arrivés au bout de « tous les élémens dans leur liaison et leur harmonie. » Et qui pourrait croire que, tout bien considéré, l'ensemble de ces fragmens n'est qu'un ramassis de faits de conscience? Doctrine prétentieuse et paresseuse à la fois, comment a-t-on pu supporter ta morgue, même en Allemagne? Cette doctrine est, du reste, assez compatible avec la méthode analytique et expérimentale adoptée en France.

La méthode analytique, basée d'abord sur la sensibilité, s'est, par la suite, bien usée, et on a fini par l'appliquer à toutes choses, même à la raison et à la volonté. Aussi le besoin de l'unité s'y fait-il vivement sentir.

L'unité d'élémens divers ne peut point, comme le voudrait M. Cousin, être admis comme un fait immédiat, ni être érigée en principe de connaissance. La méthode psychologique de l'auteur pourrait, par cela même qu'elle est étrangère à toute spéculation, tout au plus exposer l'unité empiriquement. Ce sont

sans doute les principes, inculqués à l'auteur pendant sa jeunesse, qui l'ont conduit à cette méthode.

D'abord, en 1811, il apprit à connaître les doctrines de Locke et de Condillac que Laromiguière « enseignait à l'Ecole normale avec une clarté et une grâce qui ôtaient jusqu'à l'apparence des difficultés. » L'année suivante, « un enseignement nouveau vint nous — c'est « M. Cousin qui parle — disputer au premier; « et M. Royer-Collard, par la sévérité de sa « logique, par la gravité et le poids de sa pa- « role, nous détourna peu à peu, et non sans « résistance, du chemin battu de Condillac, « dans le sentier de la philosophie écossaise. » A côté de ces deux professeurs, notre auteur eut « l'avantage de trouver un autre homme sans égal; qui lui enseigna *la finesse et la profondeur du sens psychologique.* » Ce fut M. Maine de Biron. La sensibilité, la raison et la volonté, l'auteur les appelle faits réels, facultés élémentaires; il les donne comme nécessaires et distinctes, que la conscience rassemble dans une unité indivisible. Ainsi donc le point de vue commun de M. Cousin c'est la conscience, où toutes les notions et idées

apparaissent comme données. La conscience, unité indivisible et identique, n'est donc qu'un simple agrégat de déterminations données. De cette manière, l'unité n'est point considérée comme l'harmonie ou la réunion de diverses déterminations données; mais elle est prise pour la conscience elle-même, en tant que résultat immédiat. La contradiction est évidente. D'abord la raison est, suivant l'auteur, indépendante de la personnalité, bien que « *la raison, la personnalité et la sensibilité composent une unité indivisible dans la conscience.* »

La tendance subjective de la raison, M. Cousin voudrait la concilier avec l'objectivité, et il ne songe pas qu'alors la raison n'est plus une simple faculté. En vain s'efforce-t-il de sortir du cercle vicieux et vexatoire de la psychologie et de la subjectivité où les choses ne sont que de nature relative et dénuées de fondement. « Assurément, dit l'auteur, la raison « ne se développe qu'à la condition que le moi « soit déjà, comme le moi n'apparaît dans la « conscience que sous la condition d'une sen- « sation et de mouvemens organiques préa- « lables. Elle tient étroitement et à la person- « nalité et à la sensibilité; mais elle n'est ni

« l'une ni l'autre, et c'est parce qu'elle est en « nous sans être nous-mêmes qu'elle nous dé- « couvre ce qui n'est pas nous. »

Mais n'est-il pas raisonnable de croire que, si la raison n'a rien de commun avec le moi un et identique, elle ne peut point constituer en nous une faculté ? Au moins ce *moi*, au lieu d'être restreint à une conscience empirique et indivisible, devrait porter un caractère rationnel, un caractère universel. L'auteur ne se lasse pas de nous répéter sans cesse que la raison est tout-à-fait hétérogène et distincte de la sensibilité et de la personnalité ; mais qu'il veuille donc bien nous dire alors comment la raison et la sensibilité composent ensemble une unité. Qu'est-ce que cet amalgame d'élémens disparates que l'auteur s'efforce de nous faire goûter, comme étant le principe du tout ? Tant que M. Cousin ne nous donne pas le secret de l'énigme, nous n'y voyons qu'un amas de contradictions. Pour que la sensibilité, la personnalité (de nature relative) et la raison (de nature absolue) puissent réellement produire une unité, il faut que toute distinction et toute hétérogénéité soient effacées ou détruites au centre de la conscience.

La raison, bien qu'elle ne soit ni la sensibilité ni la personnalité, se lie néanmoins, selon l'auteur, à ces deux facultés élémentaires. Mais quel est donc le point de liaison commun, si la sensibilité et la personnalité existent à côté de la raison ? C'est ainsi que l'auteur croit s'être emparé du point de vue de Schelling. Mais Schelling est trop philosophe pour accréditer toutes ces contradictions-là. D'après Schelling, la raison est tout ensemble le subjectif et l'objectif, mais elle n'est ni l'un ni l'autre isolément. M. Cousin, au contraire, faisant irrationnellement abstraction de la forme disjonctive de la raison, s'en tient exclusivement à dire que la raison n'est ni le subjectif ni l'objectif.

Bien que la forme disjonctive ne soit point la forme véritable, M. Schelling, du moins n'établit pas, comme M. Cousin, une raison sans forme; et avec de semblables notions tout-à-fait superficielles, M. Cousin va jusqu'à entrer en polémique contre Schelling et Hegel eux-mêmes.

Dans la philosophie de Schelling, l'auteur ne sait point s'expliquer l'intuition intellectuelle, apparemment parce que la raison, si

absolue et si universelle qu'elle soit, rentre dans le domaine de la conscience. Mais qu'est-ce donc qu'une raison dont la forme est entièrement étrangère au contenu ? Le contenu de la raison n'est point absolu, à moins que la forme le soit également. Voilà ce que Schelling entend par intuition intellectuelle, qui n'est au fond destinée qu'à combler, par la supposition de la raison absolue, les lacunes de notre connaissance. Après cela, c'est la dialectique de l'opposition du subjectif et de l'objectif, qui fait disparaître une telle intuition, en déterminant la vraie unité. Si M. Cousin reconnaît lui-même le contenu de la raison telle que l'admet Schelling, pourquoi ne s'abstient-il pas de relever polémiquement la forme que ce dernier attribue à la raison ? Quelle justesse de jugement !

Comme la raison ne peut et ne doit point rester une forme purement subjective, l'auteur se tord l'esprit de toutes manières pour faire valoir sa raison contre les principes posés par Schelling. La raison serait-elle absolue et subjective, pour ainsi dire, par juxta-position ? La raison cousinienne est un véritable hermaphrodite, un monstre sans égal.

Que dire maintenant de la polémique de M. Cousin contre Hegel? D'abord pour lui les systèmes de Schelling et de Hegel ne sont qu'un seul et même système. Evidemment notre auteur ne s'est pas même douté d'une distinction essentielle et caractéristique quand il parle en ces termes : « Les premières an-« nées du dix-neuvième siècle ont vu paraître « ce grand système. L'Europe le doit à l'Al-« lemagne, et l'Allemagne à M. Schelling. Ce « système est le vrai ; — Schelling l'a mis au « monde, mais il l'a laissé rempli de lacunes « de toutes espèces. Hegel, venu après Schel-« ling, développa et enrichit ce système, mais « en lui donnant, à plusieurs égards, une face « nouvelle. » Ce qu'il y a de certain, c'est que, sans Hegel, tout le système ne serait qu'une hypothèse. Schelling a échoué dans les essais de démontrer son système, et sa philosophie n'a jamais été qu'un fragment spirituel. Mais, quant à Hegel, il s'agit, non seulement de reculer les bornes de la science, mais surtout d'être mis sur la voie de découvrir un autre système. Hegel fixa son attention sur l'esprit, lequel, au lieu d'être (suivant Schelling) purement quantitatif ou extérieurement distinct

de la nature, est plutôt lui-même l'expression de la réalité de la nature. Le système de Hegel est, jusqu'à présent, le seul qui soit démontré par l'essence des choses mêmes qu'il contient. Quand donc M. Cousin nous dit que « personne ne peut nier qu'au maître a été donnée une invention puissante, et au disciple une réflexion profonde, » cela voudrait-il dire que Hegel n'a rien découvert, qu'il est un esprit sans invention ?

« Dans la confiance que la vérité porte « avec elle son évidence, et que c'est d'ailleurs « à l'ensemble à justifier toutes les parties, « Hegel débute par des abstractions qui sont « pour lui le fondement et le type de toute « réalité. » — Ainsi, les formules logiques de la pensée, qui sont l'âme du tout, ne seraient que des formules abstraites, des déterminations dénuées de tout contenu; mais, en tant qu'elles sont l'âme du tout, elles ne peuvent point être de simples formules abstraites. Ces formules-là constituent plutôt le contenu lui-même, seulement sous la forme de la pensée. De plus, si elles ne sont point fondamentales, elles se préparent du moins un fondement, une base. Enfin, si M. Cousin nous dit encore

que ces formules abstraites ne se déterminent pas elles-mêmes, il n'y a plus rien à dire contre, si ce n'est qu'il a voulu chercher le jour avec une lanterne.

Cependant on s'imagine, comme Lerminier nous l'apprend que M. Cousin a beaucoup emprunté à Hegel. Du reste M. Cousin lui-même n'a pas manqué de nous l'assurer. Mais s'il en était effectivement ainsi, qu'aurait-il emprunté? Quelques termes vulgaires, quelques bribes ou notices vagues et tout de circonstance. Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a de positif, c'est que M. Cousin n'a absolument rien compris de la doctrine de Hegel.

M. Cousin a visité l'Allemagne, et c'est dans ses voyages d'outre-Rhin qu'il apprit à connaître et à estimer Schelling et Hegel, qu'il appelle les deux chefs de la philosophie de notre siècle, ses deux amis et ses deux maîtres. M. Cousin appele Hegel son ami, et quel est l'homme qui ne trouverait pas son ami aimable! On serait presque tenté de croire que M. Cousin a fait semblant de dédaigner son ami Hegel, qui est mort, dans le dessein de s'insinuer auprès de son autre ami Schelling, encore vivant. M. Cousin se montre

d'autant plus incapable d'apprécier le génie et le caractère de Hegel, qu'il cherche à le représenter sous un faux jour. M. Cousin s'imagine-t-il que Schelling lui en saura gré? Au moyen de pareilles manigances, on peut se rendre un homme officieux, mais jamais ami. Enfin, que M. Cousin se désillusionne, et qu'il sache une fois pour toutes, qu'au milieu des philosophes allemands, il n'est point parmi ses pairs.

Bien que Hegel fût si peu aimable, M. Cousin avoue cependant que, dès sa première conversation, il devina le penseur profond et comprit toute sa portée. Aussi, de retour en France, a-t-il dit à ses amis : « Messieurs, j'ai vu un homme de génie! » Ainsi, nous savons à qui Hegel doit en France sa réputation. Les amis de M. Cousin n'auront pas manqué d'ajouter foi à ces paroles et de les répandre. Mais nous doutons bien fort que Hegel doive sa réputation à l'intervention de M. Cousin. L'impression, dit l'auteur, que Hegel a laissée en moi, est profonde, mais confuse. — « Il « laisse à peine tomber de rares et de profon- « des paroles, quelque peu énigmatiques. »

Nous sommes étonné que M. Cousin ait

pu se faire violence pour passer des nuits entières en conversation avec Hegel, auquel l'auteur semble reprocher de n'avoir guère entendu le français. D'abord ce reproche n'est pas français. Ensuite pourquoi M. Cousin n'a-t-il pas suppléé lui-même à ce défaut? lui qui prétend en France si bien comprendre la langue allemande; car M. Cousin est trop modeste pour avoir jamais eu cette prétention-là en Allemagne, et si Hegel ne se fût pas donné la peine de parler français tant bien que mal, M. Cousin eût été réduit à jouer le rôle d'un sourd-muet. Tout cela nous explique pourquoi, malgré l'ardeur de s'enrichir en lumières, et malgré la patience de supporter la personnalité non aimable d'un ami, M. Cousin a si peu profité de ses entretiens avec le philosophe de Berlin.

Cependant il n'en faut point vouloir pour cela à M. Cousin, mais bien à Hegel lui-même, qui d'ailleurs « a écrit dans une langue très peu lucide. » Soyons donc généreux et excusons l'ignorance bien innocente de M. Cousin, dans tout ce qui concerne la philosophie hegelienne, et remercions-le, surtout de nous avoir le premier révélé le génie de Hegel, « *en l'annonçant*

et en le prophétisant partout en Allemagne. »
Nous avons lieu d'espérer que les Français, de leur côté, ne seront pas moins reconnaissans envers leur compatriote, et qu'ils lui saurons infinement gré d'avoir étudié et compris la philosophie allemande et d'en avoir répandu la connaissance.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA VIE DE HOELTY, PAR VOSS.

Louis-Henri-Christophe Hœlty naquit le 21 décembre 1748 à Mariensec dans l'électorat de Hanovre, où son père était prédicateur. Sa mère, qui s'appelait Elisabeth-Juliana-Gœssel, s'était mariée, en 1748, avec le père de Hœlty après la mort prématurée de sa première femme. Elle-même mourut en 1757, et son mari épousa l'année suivante une troisième femme, Maria-Dorothea Niemann qui est devenue veuve au printemps de 1775.

Il reste encore deux filles de la mère de Hœlty, et de sa belle-mère quatre fils et trois filles.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Hœlty, d'après le témoignage de celle-ci, qui l'a connu dès l'âge le plus tendre, fut admirablement beau jusqu'à sa neuvième année où la petite-vérole le défigura. Il montra de très bonne heure un enjouement extraordinaire et un grand désir d'apprendre. Il écrivit, aussitôt qu'il sut le faire, tout ce qui lui paraissait remarquable dans les récits et dans la conversation. Il se montrait aimable et complaisant avec chacun, et celui qu'il tenait pour honnête homme, il le défendait en toute occasion où il entendait dire du mal de lui; aussi était-il généralement aimé tant à cause de sa belle figure que de ses saillies et de ses remarques originales.

Dans la même semaine où sa mère mourut de phtysie, il contracta la petite-vérole. Le chagrin et la maladie le mirent pour longtemps en danger de perdre les yeux et lui enlevèrent son enjouement naturel. Quand, au bout de deux ans, il recouvra l'usage de ses yeux, il redoubla d'ardeur et d'application à l'étude. Son père, très versé dans les langues et dans les sciences, et qui n'était pas non plus ennemi de la poésie, membre de la société allemande de Gœttingue, lui donna des leçons

de langues latine, française, grecque et hébraïque, de géographie, d'histoire et des autres sciences qu'on enseigne dans les écoles. L'ardeur de l'enfant allait si loin qu'il ne pouvait déjeûner tranquillement; qu'on était toujours obligé de l'appeler pour dîner et pour souper, et qu'il veillait secrètement jusqu'à trois heures du matin. Son père lui défendit de veiller, et sa mère ne lui donnait, quand on allait se coucher à 11 heures, que très peu de lumière. Mais avec quelque soin qu'on enfermât dans la maison les lampes et les chandelles, il trouvait le moyen, comme on l'apprit depuis, de s'approvisionner d'huile pendant le jour, et de se faire des lampes avec des navets. Pour pouvoir aussi s'éveiller de bonne heure et étudier des livres qu'il ramassait de toutes parts, il s'attachait autour du bras un lien au bout duquel pendait une pierre. Il mettait cette pierre sur un siége devant le lit, afin que lorsqu'il se retournerait le matin, elle dût tomber et l'éveiller en lui tirant le bras.

Cette application ne le rendait ni grondeur, ni orgueilleux et n'en faisait pas non plus un ver de bibliothèque qui redoute l'air et le so-

leil et ne vit que dans son trou obscur. Gai, doux, obligeant et affectueux, il était la joie de sa famille avant d'en être l'orgueil. Ce doux commerce domestique, le calme serein de la vie champêtre et un vif sentiment de toutes les beautés de la nature, le préservèrent de l'endurcissement de l'étude. Un esprit original, l'activité d'un sentiment tout à lui s'agitaient dans son âme, et se nourrissaient dans les livres comme la fleur tire ses couleurs scintillantes et ses parfums de la même terre qui ne produit que de l'herbe autour d'elle.

Il aimait à se rendre, pendant ses heures de récréation, dans un bois sombre, y portait des livres et y lisait pour soi seul à haute voix, habitude qu'il conserva à Gœttingue pour les bons écrits, puis observait les beautés de la nature. Son penchant pour les choses effrayantes se manifesta aussi de bonne heure. Il visitait à toute heure, sans crainte, le cimetière et autres lieux redoutés, se moquant de la frayeur des personnes faibles. Il se déguisait en spectre, et se promenait uniquement pour son plaisir et sans aucune intention de faire peur, tout seul, le soir, au milieu des

tombeaux. Il commença dès sa onzième année à faire des vers sur la mort d'un petit chien, sur l'A. B. C. et sur tout ce qui lui venait à l'esprit, chose dont il se cachait pourtant vis-à-vis de son père, comme pour ses autres travaux et pour les sermons spirituels qu'il prononçait du haut de son escabeau devant ses frères et camarades. Les vers lui venaient même à l'église, et quand il n'avait pas de papier pour les écrire, il les gravait sur le mur. Voici les premiers qu'il fit, pour servir d'épitaphe à son chien favori

Ici, à cette même place,
Gît enterré Nette.
Il naquit à Horst,
Est mort à Mariensee,
Et a obtenu ce tombeau.

Ce besoin passionné d'occuper son esprit le rendait indifférent au soin de sa personne. Sa tenue négligée fut souvent un objet de reproches de la part de ses parens. Il écoutait en souriant leurs remontrances, tâchait de se corriger pendant quelque temps, et achetait par toutes sortes de services et de soins flatteurs le pardon et l'indulgence. Même à Gœt-

tingue, il fallait se mettre beaucoup en frais de persuasion pour le décider à quitter son habillement poudreux et à revêtir un habit brun à boutons dorés. Pourtant il prit feu une fois au point de vanter assez sérieusement les avantages d'un chapeau galonné qui ferait meilleur effet.

A seize ans, Hœlty savait plus que la plupart des jeunes gens qui entrent à l'académie, pour apprendre une profession savante. Son père, convaincu qu'il n'existait aucune instruction véritable, sans la connaissance la plus intime des anciens, et pour donner d'ailleurs à son fils, pour le moment de son entrée à l'académie, plus de connaissance du monde et des manières plus polies, l'envoya, en 1765, à l'école publique de Celle où demeurait son oncle le conseiller de chancellerie Gœssel. Il y demeura trois ans, et acquit l'amitié et l'estime de tous ceux qui le connurent. Il retourna, en 1768, chez son père, et se rendit, à Pâques, en 1769, à Gœttingue, pour y étudier la théologie. Son père lui assigna le terme ordinaire de trois ans, et pourvut à son entretien d'une manière suffisante. Hœlty ne perdit pas de vue sa destination future, et apprit avec beau-

coup de conscience tout ce qu'un prédicateur doit savoir. Pourtant il restait à un esprit tel que le sien, assez de temps pour s'occuper de la lecture des anciens et des modernes (il savait aussi l'italien), et de travaux particuliers.

Dans la troisième année, il fit connaissance avec Bürger et Miller, et à partir de Pâques 1772, successivement avec moi, Bode, Hahn, Leisewitz, Cramer et le comte Stolberg. Il pria son père de le laisser encore à Gœttingue, et celui-ci lui accorda d'abord une demi-année; mais Hœlty n'eut pas de repos qu'il n'eût obtenu une bourse qui dépendait de deux dames, et un ordinaire gratuit (si toutefois la table n'était pas comprise dans la bourse), puis une place au séminaire philologique. Il annonça cet événement à son père et s'offrit à gagner, en donnant des leçons, ce qui pouvait lui manquer encore. Son père approuva tout.

Quiconque voyait Hœlty pour la première fois, ne le prenait guère pour ce qu'il était. De large stature, courbé, gauche, la démarche lente, pâle comme la mort, muet et insouciant de son entourage, il portait un tel cachet de simplicité, qu'un Anglais, qui n'était pas à la vérité doué d'un jugement remarquable, re-

chercha particulièrement son amitié, parce qu'il le jugeait un but convenable pour les traits de son esprit innocent. C'était seulement dans le bleu clair de ses yeux qu'on voyait étinceler un sourire loyal, mêlé à un peu de malice, qui rayonnait sur toute sa figure quand il lisait avec plaisir, qu'il se trouvait dans une belle campagne, ou qu'il était étendu sur le dos sous un arbre en fleurs. Cette béate admiration durait quelque temps, après quoi il s'écriait quelquefois avec une passion naïve : « C'est magnifique. » Mais le plus souvent, il concentrait ses sentimens en soi, et quand il les communiquait, c'était toujours d'une manière toute particulière. Il était avec quelques amis chez Hahn, quand arriva la nouvelle que Klopstock devait passer par Gœttingue. Jusque-là, il s'était fort tranquillement balancé sur son siége, avec sa tartine de beurre à la main ; tout d'un coup il se lève et se met à décrire lentement un cercle, en clochant sur le talon gauche. « Que fais-tu donc, Hœlty? » lui demanda quelqu'un. « Je me réjouis, » répondit-il en souriant. Dans les petits repas intimes, surtout quand le vin du Rhin y brillait, il était fort jovial. Il se couchait sur des

feuilles de roses, oignait sa barbe avec des parfums, comme Anacréon, et faisait pour boire d'aussi énormes préparatifs que s'il eût voulu prendre au sérieux la fin de sa chanson du vin du Rhin; mais il s'arrêtait là. Cette remarque n'est peut-être pas superflue, vu qu'un honnête ecclésiastique a mal interprété cette chanson, et que les plaisanteries d'Horace ont été plus ou moins mal entendues par le plus grand nombre de ses commentateurs. Quand nous recevions la visite d'étrangers qu'il considérait, il laissait volontiers lire ses poésies. Alors, il s'asseyait devant le visiteur, le regardait amicalement dans les yeux, et recevait ses éloges avec une convenance parfaite. Je ne l'ai vu pleurer que deux fois. Il me dit un jour, comme par hasard, qu'il crachait le sang le matin. Je m'effrayai et l'engageai à consulter un médecin. Il n'y fit plus attention. Moi et ses autres amis, qui étaient encore à Gœttingue, nous devînmes plus pressans; mais Hœlty nous promenait. Enfin je le conduisis de force chez Richter. Celui-ci examina, et le consola, il est vrai, mais d'une manière que Hœlty comprit. Quand nous revînmes, il pleurait amèrement. La seconde

fois fut lorsqu'il apprit la mort de son père. Il vint avec un visage tout renversé dans ma chambre; car nous mangions ensemble. « Comment cela va-t-il, Hœlty? » « Très bien, répondit-il en souriant; mais mon père est mort. Et des larmes ruisselèrent sur ses joues pâles.

Avec les inconnus, il parlait peu ou point, et même au milieu de ses amis, quand la réunion était peu nombreuse, il fallait que l'entretien fût très attrayant où le touchât personnellement pour qu'il y prît part. Alors il parlait souvent avec vivacité, vite, en élevant la voix, et sa figure devenait moins pâle. Quelquefois, après être resté long-temps assis avec l'esprit distrait, il interrompait la conversation par une saillie originale qui excitait d'autant plus le rire qu'il la disait d'un ton froid et d'un air candide. Il arrivait souvent, quand il passait avec ses amis, dans la rue, que quelqu'un l'arrêtait et le forçait à prendre le café. Hœlty se faisait enseigner la maison et disparaissait tout d'un coup. Mais il revenait bientôt en se dandinant, sans laisser remarquer qu'il s'était éclipsé. Il ne faisait qu'apparaître, faisait un salut à son hôte, buvait ce qu'on lui

offrait et repartait. C'est ainsi qu'il avait souvent visité Leisewitz, avant qu'ils en vinssent à un entretien.

Sous cette apparente indifférence, il cachait une ardente curiosité. On pouvait l'attirer où l'on voulait, comme Socrate le disait de lui-même, en lui promettant une nouveauté, comme on se fait suivre d'un veau avec de l'herbe. Il savait le premier ce que la foire littéraire avait apporté de bon et de mauvais, et avait feuilleté des étalages entiers dans les boutiques. Aucun article de journal ne lui échappait dans lequel on parlait en bien ou en mal de lui, ou de quelqu'un de sa connaissance, quoique la louange et le blâme lui fissent à peu près la même impression, parce que, dès alors, c'étaient pour la plupart des gens sans mission ou des écrivains soldés qui les dispensaient. Il passait des jours entiers et souvent la moitié des nuits, oubliant le monde entier et soi-même, courbé sur d'énormes in-folios et in-quartos, avec une patience si infatigable qu'il les avait achevés en quelques semaines. A vrai dire, son esprit prenait pâture dans le plus grand nombre de livres, plutôt que de les

choisir à dessein et de faire des provisions pour les besoins à venir. C'était avec la même application qu'il lisait de mauvaises odes anglaises et italiennes, et il était enchanté qu'elles fussent si mauvaises. Quant aux bonnes compositions, il les copiait en tout ou en partie. Nous avons aussi trouvé dans ses papiers des traductions du Tasse et de l'Arioste, et de petites poésies grecques qui n'ont pas été réservées pour l'impression. Comme il apprenait dans les derniers temps l'espagnol, sa soif d'érudition avait devant lui un vaste champ, et il pouvait recueillir sur le sol même qui les avait produits, avec leurs couleurs et leur énergique saveur natives, tous les fruits de l'intelligence, toutes les fleurs de la poésie.

On ne le vit jamais grondeur ou distrait; quand il était dérangé dans la chaleur de sa lecture, il refermait tranquillement son livre et restait bienveillant de toute son âme. Un de ses amusemens chéris était de faire des bouts rimés, des parodies en commun, des imitations du hurlement des bardes qui était alors à la mode, ou autres semblables charges telles que l'ode du mendiant, à la manière de Pétrarque, insérée dans le *Messager de Wand-*

sbeck de 1774, et le chant du barde Hœlegard, dans le 76e volume de l'Almanach des Muses. Quand on avait bâclé un pareil chef-d'œuvre, au milieu des éclats de rire, il pouvait neiger ou pleuvoir, il fallait que Hœlty allât le soir même trouver les autres amis pour leur faire part du plaisir. Il se chargea maintes fois de faire des vers de circonstance, et je l'aidais dans cette besogne. Nous faisions apporter du vin du Rhin, convenions du plan, du ton, du mètre, des rimes et des images, puis, nous écrivions sans désemparer au bonheur des futurs époux. Une fois, les rimes convenues étaient *abend*, *labend*, *herbst*, *verfœrbst*, (soir, rafraîchissant, automne, décoloré). Naturellement nous comparâmes la fiancée au soir rafraîchissant d'une belle journée printannière, puis, à l'automne fécond qui se décolore. Le morceau fut envoyé et oublié; mais, voilà qu'au bout de quelques jours, Hœlty vint chez moi, et le fou rire lui permit à peine de m'expliquer quelle étoile funeste avait présidé à notre travail. Le louangeur inconnu du jeune couple s'appelait *Herbst* (automne) et demandait qu'on changeât la comparaison, et qu'on fît un autre épithalame.

On ne peut être plus serviable ni plus complaisant que l'était Hœlty. Il ne repoussait aucune prière, même quand, sans le savoir, on prenait sur son repos. Il ne refusa pas même, par un air indécis, une seule de nos réunions, une seule promenade champêtre, et souvent nous apprîmes plus tard qu'il avait ajourné des affaires indispensables et travaillé toute la nuit. Ainsi que Miller le rapporte, il avait fait pour ses amis des in-folios d'extraits. Il enseigna l'anglais à Miller, le grec à Hahn, et à moi l'anglais et l'italien.

Dans l'automne de 1773, il commença à donner à des étrangers des leçons payées, et l'été suivant à faire des traductions d'anglais, dans lesquelles je l'aidai d'abord. « Pour procurer quelque soulagement à mon père, écrivait-il en 1774, j'ai eu l'idée de gagner quelque argent en enseignant le grec et l'anglais. Je donnais cinq leçons par jour. Mais je ne suis pas même payé de la moitié. Les autres sont partis ou ne font guère mine de vouloir me payer. J'ai fait des dettes, et il faut que j'aie de nouveau recours à mon père. » Son extrait du *Connaisseur* méritait d'être lu plus que cela ne pouvait être chez un peuple

qui reçoit de chaque foire annuelle et engloutit une si malheureuse abondance de barbouillages sans esprit, et ne connaît pas ses bonnes compositions. Il le fit suivre des dialogues de Hurd et de la première partie de Shaftesbury. Miller se trompe quand il dit que j'ai traduit les suivantes : je n'ai essayé mes forces qu'au commencement de la première partie.

Je vais encore extraire de cette lettre un passage qui peindra notre ami plus vivement que ne le pourrait faire une description inanimée. « Je suis encore ici : qui sait combien durera la séparation, quand je serai une fois loin de mes amis. Je veux rester auprès d'eux aussi long-temps qu'il me sera possible. Mon occupation principale doit être la lecture des Grecs et des Latins. Quelle douce pensée est l'immortalité ! Qui ne souffrirait avec joie toutes les peines de la vie pour une pareille récompense ! C'est un ravissement qui n'est comparable à rien de projeter ses regards sur une série de générations futures qui nous aiment, souhaitent de rétrograder dans la vie de notre passé, et que nous enflammons de l'amour de la vertu.... Je voudrais bien passer quelques années dans une grande ville, y fré-

quenter toutes sortes de sociétés, et étudier soigneusement les hommes. Je sens que cela m'est nécessaire si je veux réussir dans la poésie. J'ai consumé jusqu'ici ma vie dans les livres.... Si je n'avais pas de frères et de sœurs qui auront besoin de moi après la mort de mon père, je ne me soucierais nullement d'une place, mais je vivrais de traductions, et habiterais tantôt la ville, tantôt la campagne. Je recueillerais à la ville des observations sur les hommes, et j'écrirais mes poésies à la campagne. Mon penchant pour la vie champêtre est si grand que je m'accoutumerais difficilement à passer tous mes jours à la ville. Quand je pense aux champs, mon cœur bondit. Une cabane, un bois tout auprès, une prairie avec une source argentée, et une femme dans ma cabane, voilà tout ce que je désire sur cette terre. Je n'ai plus besoin de désirer des amis, je les ai déjà. Leur attachement éclaircira mes heures sombres et rendra plus joyeuses encore celles de la joie. Je lirai leurs lettres et leurs ouvrages auprès de ma source, dans mon bois, et je me souviendrai avec bonheur des jours heureux où je jouissais de leur intimité... Ferai-je encore des ballades? Peut-être en ferai-je quelques-unes,

mais en bien petit nombre. Un chanteur de ballades me fait l'effet d'un arlequin ou d'un homme qui montre des curiosités. J'ai le plus vif penchant pour la poésie champêtre, et pour la rêverie douce et mélancolique dans les poésies. C'est à celles-là que mon cœur prend le plus vif intérêt. J'y veux employer toutes mes forces. Je ne veux pas être poète si je ne dois point être un grand poète. Si je ne puis rien produire qui porte au front le sceau de l'immortalité, qui puisse aller de pair avec les ouvrages de mes amis, aucune syllabe de moi ne sera imprimée. Un poète médiocre est une monstruosité ! »

On lit dans une autre lettre du 13 décembre 1773 : « J'arrive de la réunion de nos amis; je remercie le ciel qu'il nous ait rassemblés, et je le remercierai tant qu'il me restera un souffle. Sainte amitié, quelle félicité ne te dois-je pas ! Je ne connaissais personne et ne pouvais épancher mon cœur dans le sein d'aucun être; tu me conduisis auprès de nobles cœurs qui m'ont fait passer des heures si douces, et qui m'adouciront à l'avenir toutes les amertumes de la vie..... Laure est née et élevée à la ville. C'est la plus belle personne que j'aie vue ; je

n'ai pu me faire d'idéal plus aimable. Elle a une taille majestueuse et les proportions les plus parfaites, un visage ovale, des cheveux blonds, de grands yeux bleus, un coloris éclatant, de la grâce et du charme dans tous ses gestes et dans tous ses mouvemens. Je n'ai jamais vu de femme danser avec plus de décence, et mon cœur tressaillait de joie quand je lui entendais chanter une chanson allemande ou *occidentale* (elle sait aussi l'italien et le français). Elle trouvait un grand plaisir aux écrits de Gessner et de Kleist : j'ignore si elle lit Klopstock. Quand je la connus, elle était chez sa sœur qui était mariée dans ma ville natale et qui est morte en 1768. C'était par une belle soirée de mai : les rossignols commençaient à chanter, et le crépuscule approchait. Elle marchait dans une allée de pommiers en fleurs, et était habillée de la couleur de l'innocence. Des rubans rouges se jouaient sur son beau sein, et quelquefois un rayon mourant de soleil tremblait au travers des branches fleuries et rougissait sa robe blanche et sa blanche poitrine. Quoi d'étonnant que tant d'attraits aient fait sur moi une impression profonde que l'éloignement n'a pu éteindre ? Je remplirais une

page entière si je voulais raconter toutes les folies, toutes les fantaisies amoureuses qui me vinrent. Après un séjour d'un an, elle retourna à la ville. On peut, dans un an, avoir bien des songes divins, faire bien des poésies d'amour. Rien n'y manqua..... Je l'ai vue deux fois depuis son mariage..... quand elle visita mes parens l'automne suivant, j'appris qu'elle était malade et qu'on n'espérait pas un long avenir pour elle..... c'est un péché de l'aimer davantage. D'ailleurs mon amour est sensiblement refroidi; il n'en reste plus qu'un doux souvenir, un doux battement de cœur quand son image se présente à mes yeux. Néanmoins j'ai souvent le plus brûlant désir de la revoir encore une fois. M'a-t-elle payé de retour? Je ne lui ai jamais fait remarquer mon amour, je ne l'ai même jamais pu. Comment un jeune homme qui n'avait encore fréquenté aucune université et dont le menton n'était couvert que d'un duvet équivoque, pouvait-il faire une déclaration et compter sur du retour? Assez sur les affaires de cœur. J'ai honte, en vérité, d'avoir écrit cette lettre. Mais soit : *Litteræ non erubescunt.* »

A la Saint-Michel de 1774, il accompagna

Miller jusqu'à Leipzig. Voici la description de ce voyage : « Depuis Nordheim jusqu'à Rossla, où demeure un comte de Stolberg, nous roulâmes en voiture ouverte, et nous eûmes un beau ciel étoilé tendu sur notre tête. A Rossla, l'on nous embarqua dans la voiture jaune. C'est un carrosse de campagne, où huit voyageurs peuvent tenir place, deux sur le devant, deux par derrière, deux sur chaque côté. Je choisis, à cause de la vue, une des loges de côté, et regardai comme d'une fenêtre les vastes et belles campagnes. Nous arrivâmes à Eisleben, où est né Luther; mais, comme il était minuit, nous ne pûmes visiter ni la ville ni la maison natale de Luther. Nous prîmes ici un officier, qui est un fort joyeux compagnon de voyage : nous dînâmes avec lui à Mersebourg, et bûmes copieusement de la bière de Mersebourg que Klopstock nomme la reine des bières.

« Je crois fort et ferme qu'Odin et ses gens boivent, dans le Walhalla, de la bière de Mersebourg. Nous bûmes tant de ce jus divin, que nos visages devinrent rouges comme celui d'Uz quand il s'élevait à la Divinité. Entre Mersebourg et Leipzig, nous prîmes le café dans

un cabaret, devant la porte duquel s'arrêta un phaéton avec deux charmantes jeunes filles. L'une était remarquablement belle, et me plut beaucoup. Je me mis tout contre la porte quand elle descendit et qu'elle remonta, et je savourai ses charmes. Elle passa si près de moi, que son beau bras me toucha un peu. Je fus tout affligé quand je la vis s'éloigner; mais je me réjouis que mon cœur fût encore capable d'émotion. Quel ciel que l'amour ! Il est ange, celui qui peut habiter ce ciel; damné, celui qui n'y doit jamais être admis. Elle m'aurait peut-être souri malgré mes cheveux hérissés, si elle eût su qu'elle avait devant les yeux le poète des *Songes*. »

Ce fut à la fin de l'automne de 1774 qu'il commença à cracher le sang le matin; ce qu'il regardait comme la suite innocente d'un rhume opiniâtre contracté dans la première année de ses études académiques, et des douleurs qui lui en étaient restées pendant long-temps. Au commencement de mai 1775, peu de semaines après la mort de son père, il partit de Gœttingue pour Mariensee, où il continua le traitement, sous la direction de Zimmermann. Il m'écrivit le 8 mai : « Peut-être Zimmermann

a-t-il dit à Leisewitz que je pourrais encore être préservé de la phthisie en prenant les médicamens ordonnés et en observant le régime. On voit donc combien ma maladie est dangereuse et combien est étroit le sentier sur lequel je marche entre la vie et la mort. Quelque peu que je craigne la mort, je voudrais pourtant vivre encore quelques olympiades pour me réjouir avec vous, mes amis, et pour ne pas être emporté par le grand torrent sans m'être élevé au-dessus des ondes. Mais que la volonté de Dieu soit faite ! je vivrais sans cela fort agréablement ici. La position de Mariensee est agréable et poétique. Tout autour sont des bois, des guérets et des prairies. Mais que me fait cette belle contrée que je ne puis parcourir avec aucun ami ! Je t'assure que je suis triste de tout mon cœur quand je pense à nos jours d'assemblée à Gœttingue, que je cherche des amis autour de moi, et que je n'en vois aucun. Il faut que je reste ici jusqu'à la Saint-Michel. Je ne puis l'éviter. Il faut d'abord suivre le traitement et attendre ce qu'il adviendra de ma santé. Ce sera un bonheur si je puis ramasser assez d'argent pour aller, à la Saint-

Michel, à Wandsbeck. Peut-être irai-je te voir, pendant quelques jours, à la fin de mai. J'ai un ardent désir d'entendre quelque chose de toi. Ce serait un péché de me laisser long-temps dans ma solitude sans m'écrire. Ecris-moi donc, Voss; écris-moi donc, Miller, si tu es encore là-bas. Les *bardes* sont-ils aussi *décriés* à Hambourg? As-tu eu de beaux songes? Les Hambourgeois ont déjà fait de fréquens pélerinages à Saint-Wandsbeck! Oh! vous devez avoir des jours d'or! J'espère bientôt te revoir. »

Dans l'automne de 1775, il alla à Hanovre pour suivre, comme il m'écrivait, un petit traitement supplémentaire sous la surveillance de Zimmermann, et partir de là pour Wandsbeck. Son espoir croissait et faillissait alternativement; mais il resta toujours gai, et plaisantait sur son état.

« C'est un temps maigre et anti-poétique, m'écrivait-il en m'envoyant des poésies pour le soixante-dix-septième almanach; aussi maigre que l'étaient les vaches maigres de Pharaon, ou que je le suis moi-même. Il faut que je sacrifie aux traductions toute la matinée :

après dîner, j'ai toujours mal à la tête et des chaleurs à la figure, et je ne puis m'appliquer à rien avant cinq heures. J'aurai bientôt terminé mon travail, et je pourrai aller passer auprès de toi quelques semaines dans un repos absolu. Le séjour ici m'est tout-à-fait désagréable; il faut que je m'établisse ailleurs, sinon je grisonnerai. Ecris-moi bientôt. A l'avenir, sois sûr que je t'écrirai souvent. »

Pauvre ami, ce fut la dernière que je reçus de toi. Il mourut à Hanovre le 1^er^ septembre 1776.

Telle fut la vie du jeune homme dont l'esprit s'agitait sous le poids d'un corps maladif, tellement qu'il brille au premier rang des poètes dans tous les genres qu'il essaya, qu'à chaque tentative nouvelle il s'élevait davantage à la perfection et qu'il ne vit dans ses travaux les plus accomplis que le prélude des œuvres de l'homme fait. Il n'assemblait pas avec une froide réflexion des idées et des images dans lesquelles on choisit celles qui semblent belles. Plein d'un amour ardent et universel, il promenait ses regards sur la nature et chan-

tait ce qu'éprouvait son cœur. J'ai indiqué dans sa vie quelques traits qui me semblaient expliquer la contemplation et le sentiment qui lui étaient propres, sachant bien pourtant que plusieurs ne feraient pas grand plaisir à certains lecteurs sages et sensés.

Peut-être le doux souvenir de cette époque où l'amitié, au milieu des joies innocentes de la jeunesse, nous unissait dans un but qui élevait l'âme, m'a-t-il rendu plus causeur qu'il n'était nécessaire. Mais celui auquel Hœlty, tel que nous l'avons connu, ne plaisait pas, peut jouir de sa sublimité et oublier noblement qu'il m'a plu à moi et à mes amis.

. . . . . .

. . . . . .

J'avais déploré devant quelques personnes que Hœlty fût obligé, même pendant sa dernière maladie, de se martyriser avec des traductions pour ramasser quelque argent nécessaire à un voyage d'agrément. Alors une amie de gens qui étaient dignes de faire ce cadeau à Hœlty rassembla cinquante thalers, et les envoya à Hanovre. Mais Hœlty était déjà mort, et cet argent fut donné à son frère

aîné. Ses propres affaires dont il avait, avant sa mort, confié l'état à Boie, furent toutes arrangées avec l'argent qui lui restait, ou qu'on lui devait.

FRAGMENS DE FALK SUR GOETHE.

Fidèlement dévoué à la nature comme l'était Goëthe, il aimait à faire de mystiques allusions sur son action et sur ses produits. Par exemple, il me conduisit un jour au milieu de ses collections, et me dit, en me mettant dans la main un morceau de granit remarquable par des combinaisons de transition fort curieuses: Prenez en mémoire de moi cette vieille pierre. Si jamais je trouve dans la nature un témoignage d'une loi plus vieille que ne l'est celle qui se manifeste dans cette production, je vous en ferai cadeau d'un échantillon et reprendrai celui-ci. Jusqu'à présent je n'en

connais pas, et je doute que j'en puisse jamais rencontrer un semblable, sinon un plus curieux. Considérez attentivement ces transitions où arrive tout à la fin la nature! Il y a là dedans, comme vous voyez, quelque chose qui en cherche une autre, qui pénètre, et ces deux, une fois réunies, donnent naissance à une troisième combinaison. Croyez-moi, ceci est un des documens les plus anciens pour la race humaine; mais il faut que vous-même en découvriez la connexion, car cela ne profite nullement à celui auquel on le dit. Nos naturalistes aiment un peu le détail: ils nous supputent bonnement tout le contenu de notre univers en parties séparées, et ont heureusement pour chaque partie un nom à part. Ceci est de l'argile, cela de la salice! C'est ceci, c'est cela! Eh bien! que sais-je de plus quand je possède toutes ces dénominations! Quand j'entends de telles choses, je me rappelle toujours la vieille variante de Faust:

La chimie l'appelle *Enchetresin naturæ*,
Elle se moque d'elle-même et ne sait comment.

Que me font ces parties et leurs noms? Je veux savoir quelle est la force qui anime dans

l'univers chaque partie isolée, tellement qu'elle cherche l'autre, la sert ou la domine, selon que la loi de raison innée en toutes habilite dans un degré plus ou moins éminent, celle-ci à ce rôle, celle-là à l'autre; mais c'est justement là-dessus que règne partout le silence le plus profond.

Tout, me dit-il une autre fois (le 20 février 1809) en me parlant dans le même sens, est devenu trop prolixe dans les sciences. Dans les chaires de nos universités, chaque branche a été violemment étendue de manière à fournir aux explications d'un sémestre. La masse des découvertes réelles est véritablement peu de chose quand on la considère sans interruption dans une période de quelques siècles. La plus grande partie de ce qui se fait n'est qu'une reproduction de ce qu'a déjà dit tel ou tel précurseur. Il est à peine question d'un savoir indépendant : on pousse par troupeaux les jeunes gens dans des salles et des amphithéâtres, et on les repaît, à défaut de substances réelles, de citations et de mots. L'intuition qui manque au maître, les élèves peuvent s'y élever après coup. Il ne faut pas de pénétration pour reconnaître que ceci est une fausse voie. Si,

par hasard, le professeur dispose d'un appareil scientifique, la chose n'en va pas mieux, mais pis. Il faut que chaque teinturier près de sa chaudière, tout apothicaire avec son alambic se laissent endoctriner tout au long par lui. Je ne puis dire combien je plains les pauvres diables de praticiens, quand ils sont tombés en de telles mains ! Il y avait autrefois à Heilbronn un vieux teinturier qui était mieux appris qu'eux tous ! Aussi se sont-ils bien moqués de lui. Combien ne donnerais-je pas pour que le vieux maître fût encore de ce monde qu'il connaissait, mais qui ne le connaissait pas, et qu'il eût vu ma théorie des couleurs ! Sa chaudière m'avait grandement servi pour ce travail. Il savait ce dont il était question.

Si je voulais consigner par écrit la somme de ce qui a quelque valeur dans les sciences dont je me suis occupé toute ma vie, ce manuscrit serait si mince que vous pourriez l'emporter sous une enveloppe de lettre. Chez nous, c'est l'usage de faire des sciences un gagne-pain trivial, ou de les décomposer formellement en chaire ; de sorte que nous autres Allemands n'avons guère que le choix entre une philosophie populaire toute superficielle et

un galimatias inintelligible de formules transcendentales. Le chapitre de l'électricité est encore, à mon avis, ce qui a été le mieux travaillé dans les derniers temps.

Les élémens d'Euclide sont toujours le meilleur modèle d'une bonne démonstration magistrale. Ils nous montrent, dans la plus grande simplicité et dans la progression nécessaire des problèmes, comment on devrait traiter la première initiation à toutes les sciences.

Quelles sommes énormes n'ont pas coûté aux propriétaires de fabriques les idées erronées des chimistes ! Ils sont certainement bien moins avancés qu'ils ne le croient, même dans les arts mécaniques. Cette science de livres et de cabinet, cette habilité dispensée et reçue d'après des cahiers de sémestre, est la seule cause qui fait que le nombre des découvertes véritablement utiles est si petit pour la masse des siècles. Vraiment, aujourd'hui que nous datons le 29 février 1809, si le vieux Bâcon, le moine anglais (qu'il ne faut nullement confondre avec le chancelier), revenait du milieu des morts, après la série de siècles qui se sont écoulés depuis ses travaux scientifiques,

et qu'il vînt dans mon cabinet me prier poliment de lui faire connaître les découvertes faites depuis lui dans les arts et dans les sciences, je resterais là un peu honteux, et ne saurais en vérité que répondre au bon vieillard. Si je m'avisais de lui présenter un microscope solaire, il me répondrait bientôt avec une page de ses écrits, où il a parlé de cette decouverte, non pas seulement comme d'un pressentiment, mais en ouvrant la voie avec des indications vraiment pratiques. Si la conversation nous amenait sur la découverte des montres, il dirait tranquillement quand je lui en présenterais une : » C'est bien cela, cela ne me surprend pas. Je l'ai également prévu ; vous pouvez lire ce que j'ai dit sur la possibilité de ces machines, à la page 104 de mes écrits, où j'en ai parlé amplement, ainsi que du microscope et de la *camera obscura.* » A la fin, revue faite de toutes les inventions modernes, le vieux moine pourrait prendre congé de moi en disant : « Vous n'avez rien fait de bien remarquable dans le cours de tant de siècles. Marchez donc un peu mieux ! Je m'en vais me remettre à dormir, et reviendrai dans quatre siècles, voir si vous aussi vous dormez, ou si

vous avez fait plus de progrès dans une partie ou dans une autre. »

Chez nous autres Allemands, ajoutait Goëthe, tout se fait avec une belle lenteur. Quand j'exposai, il y a vingt ans, la première idée de la métamorphose des plantes, les critiques, en jugeant cet écrit, n'y prirent pas d'autre idée que celle d'une manière simple qui devait servir de modèle aux jeunes gens qui auraient à traiter des sujets scientifiques. Quant à la valeur d'une loi fondamentale dont le développement était ici le point le plus important et qui en permettait l'application la plus multiple dans la nature entière, on n'en dit pas un mot. C'est-à-dire qu'on n'en trouvait rien dans Linnée, qu'ils copient et qu'ils enseignent ensuite à leurs élèves. On reconnaît dans tout que l'homme est fait pour croire et non pour voir. Le temps viendra qu'ils croiront aussi à moi, et répéteront ceci, cela d'après moi; mais j'aimerais bien mieux qu'ils usassent de leurs droits et qu'ils ouvrissent les yeux eux-mêmes pour voir ce qui est devant eux. Nullement. Ils ne font qu'injurier quiconque y voit plus clair qu'eux, et se fâchent quand on accuse de myopie leurs vues profes-

sorales. Cela s'applique aussi à ma théorie des couleurs qui repose sur un seul et même principe, comme la métamorphose des plantes. Pourtant, ils s'en approprieront les résultats. Il ne faut que leur en laisser le temps, et surtout ne pas trouver mauvais quand ils copieront quelqu'un sans le nommer, comme cela m'arrive souvent aujourd'hui pour la métamorphose des plantes, et donneront comme leur propre bagage la propriété d'autrui. Quant à Roger Bâcon, cette tête extraordinaire n'a rien qui nous doive surprendre. Nous savons que des germes de civilisation se montrèrent de très bonne heure en Angleterre. La conquête de cette île par les Romains pourrait bien en être la première cause. Cela ne meurt pas aussi facilement qu'on le croit. Ensuite le christianisme y fit de bonne heure des progrès considérables. Saint Boniface nous est venu de là en Thuringe, non seulement avec l'Evangile, mais aussi avec l'équerre à la main, et en apportant tout l'art de l'architecte. Bâcon vivait à une époque où la bourgeoisie avait déjà acquis par la *magna charta* de grands priviléges en Angleterre. La liberté des mers et le

jugement par jurés complétèrent cet heureux commencement. Il était presque impossible qu'au milieu de circonstances si favorables les sciences demeurassent en arrière et ne prissent pas un libre essor. Cet essor, elles le prirent en effet chez Roger Bâcon. Ce moine, homme d'esprit, aussi éloigné de la superstition que de l'incrédulité, eut tout dans l'idée; il ne lui manqua que la réalisation. Il vit tout ce qui devait venir; le microscope solaire, les montres, la chambre obscure, les projections de l'ombre; bref, on pouvait conclure de l'apparition de ce seul homme, aux progrès que le peuple dont il faisait partie était appelé à faire dans le domaine des inventions, des arts et des sciences. Poursuivez votre marche, jeunes générations allemandes, continua Goëthe, avec un ton d'inspiré, et ne vous fatiguez pas d'avancer heureusement dans la voie où nous avons commencé! Ne vous donnez à aucune manière, à aucune vue étroite, de quelque nature qu'elle soit, sous quelque nom qu'elle se produise. Sachez que tout ce qui vous sépare de la nature est falsification; mais la voie de la nature est celle où vous devez immanquablement rencontrer Bâcon, Homère et Shaks-

peare. Il reste encore beaucoup à faire partout. Voyez seulement avec vos yeux et entendez avec vos oreilles ! Au reste, ne vous chagrinez pas si l'on vous attaque. Nous autres, pendant toute notre vie, nous n'avons pas eu un meilleur sort. Nous avons construit notre navire en Thuringe, au milieu de la terre ferme. Puis sont venus les flots qui l'ont emmené. Bien des gens encore, qui ne connaissent que la plaine, ne peuvent croire que les eaux soient arrivées sur la montagne, et cependant elles y sont venues. Ne dédaignez jamais au milieu de vos efforts d'accueillir la coopération des amis qui pensent comme vous. Je vous conseille aussi, en passant, de ne pas perdre une heure avec des gens auxquels vous n'appartenez pas ou qui ne vous appartiennent pas; car cela avance peu, et vous peut d'ailleurs attirer beaucoup de désagrémens dans la vie ; puis à la fin, tout ce que vous auriez fait aurait été inutile. Il existe dans le premier volume de la *Philosophie de l'Histoire de l'humanité* de Herder, beaucoup d'idées qui m'appartiennent, surtout au commencement. Ces objets étaient alors la matière de nos entretiens. D'un autre côté, je me sen-

tais porté à l'observation de la nature sensible, plus que Herder, qui voulait arriver plus promptement au but, et saisissait l'idée, quand j'en étais encore à peine à l'observation, quoique par cette excitation réciproque nous nous servissions mutuellement.

Une autre fois, c'était un jour d'été de 1809, où je visitai Goëthe l'après-midi, je le trouvai assis dans son jardin. Katz, peintre paysagiste, pour lequel Goëthe avait une estime particulière, venait de le quitter. Il était à une petite table, et devant lui, dans un bocal alongé, frétillait un petit serpent vivant qu'il nourrissait à l'aide d'un tuyau de plume, et qui était pour lui l'objet d'observations journalières. Il prétendait que le serpent le connaissait déjà, et approchait sa tête des bords du vase quand il le voyait. « Les beaux yeux intelligens! dit-il. Il reste sans doute beaucoup à faire avec cette tête; la nature est encore redevable de mains et de pieds à cet organisme longuement enchevêtré : cette tête et ces yeux en méritaient du moins. La nature contracte d'ailleurs beaucoup d'obligations pareilles qu'elle néglige pour le moment, mais qu'elle reconnaît plus tard dans des circon-

stances favorables. Le squelette de bien des animaux nous montre clairement qu'alors qu'elle les créa elle était préoccupée de la pensée d'une espèce supérieure. Elle est obligée quelquefois, à cause d'un élément rebelle, d'en finir avec une queue de poisson, tandis qu'elle eût donné volontiers en échange quelques pattes de derrière. Il est certain qu'on a déjà remarqué dans le squelette les dispositions nécessaires. »

Auprès du bocal au serpent étaient quelques cocons de chrysalides de chenilles, dont Goëthe attendait à chaque instant la sortie. L'une d'elles manifestait une activité particulière très sensible à la main. Goëthe la prit, l'observa encore attentivement, et dit à son fils. « Rentre-les; il est difficile qu'elles sortent aujourd'hui : le jour est trop avancé. » Il était 4 heures à ce moment; madame de Goëthe arriva dans le jardin. Goëthe reprit les cocons au jeune homme, et les remit sur la table. « Que le figuier est beau dans sa parure de fleurs et de fruits! » nous cria de loin madame de Goëthe en venant à nous. Après avoir échangé le salut avec moi, elle me demanda si j'avais déjà vu et admiré de près leur beau figuier. « Il ne faut pas oublier, dit-elle à Goë-

the, de le faire empailler cet hiver! » Goëthe sourit et me dit: « Allons, faites-vous montrer sur-le-champ le figuier: autrement nous n'aurons pas de repos de toute la soirée! Et puis il est réellement digne d'être vu, et mérite qu'on l'entretienne grandement, et qu'on le traite avec toute sorte de précautions. » « Comment s'appelle, reprit madame de Goëthe, cette plante exotique qu'un homme nous a dernièrement apportée de Jéna? » — « La grande ellébore, peut-être? » — « Justement! Elle vient à ravir » — « Je m'en réjouis! nous pourrons à la fin établir ici une seconde Anticyre » — « Ah! voici les cocons: eh bien! n'avez-vous encore rien remarqué? » — « Je les avais justement remis ici pour toi. Sentez, je vous prie, continua-t-il en les portant à son oreille, comme cela palpite, comme cela bondit et veut s'élancer dans la vie! J'appellerais volontiers merveilleuses ces transitions de la nature, si dans la nature le merveilleux n'était pas l'ordinaire. Au surplus, nous ne voulons pas priver notre ami de ce spectacle. Ce peut-être pour demain ou après demain: l'oiseau paraîtra aussi beau, aussi élégant que tout ce que vous avez vu en ce

genre. Je connais la chenille, et vous invite pour demain à la même heure, si vous voulez voir ce qui est encore plus remarquable que les choses les plus remarquables que Kotzebue vit dans l'année la plus remarquable de sa vie, pendant son long voyage à Tobolsk. En attendant, plaçons à quelque fenêtre de la serre, au midi, la boîte où notre belle sylphide inconnue fait pour demain de magnifiques préparatifs. Tu seras bien ici, ma chère belle! personne ne viendra dans ce coin t'empêcher d'achever ta toilette! » — « Mais comment peut-on, dit madame de Goëthe, en regardant de travers le serpent, souffrir auprès de soi un animal si laid, et l'engraisser de ses propres mains? C'est une bête si désagréable. J'ai toujours peur, quand je le regarde. » — « Veux-tu bien te taire! répondit Goëthe, quoique avec son calme naturel il vît avec plaisir une pareille vivacité dans son entourage. Oui, continua-t-il, en se tournant vers moi, si le serpent voulait seulement lui faire le plaisir de se filer un cocon et de devenir un papillon brillant, il ne serait plus question de son affreuse nature. Mais, ma chère enfant, nous ne pouvons pas être tous pa-

pillons ou figuiers, parés de fleurs et de fruits. Pauvre serpent! ils te négligent. Ils devraient pourtant s'intéresser à toi davantage. Comme il me regarde! comme il alonge la tête! Ne dirait-on pas qu'il s'aperçoit que je dis du bien de lui! Pauvre créature! Comme il est emprisonné, il ne peut se développer autant qu'il le voudrait. Emprisonné doublement, d'abord dans le bocal, puis dans l'étui immédiat que lui a donné la nature.» Après ces mots, il mit de côté son crayon et un papier sur lequel il avait tracé les lignes d'un paysage fantastique, sans en être dérangé dans sa conversation. Le domestique apporta de l'eau, et Goëthe dit en se lavant les mains: « Pour revenir encore une fois sur le peintre Katz que vous avez dû rencontrer en entrant, c'est toujours pour moi une apparition très agréable et même heureuse. Il me fait ici justement le même effet qu'autrefois à la villa Borghese. Quand je le vois, c'est comme s'il apportait chez moi un morceau de ce bienheureux *dolce far-niente* du ciel artistique de Rome. Puisqu'il est ici, je veux mettre en ordre un petit album de mes dessins. Nous parlons réellement beaucoup trop. Nous devrions parler moins, et dessiner davantage.

Pour moi, je voudrais perdre l'habitude de la parole pour ne plus m'exprimer qu'en dessins et en formes, comme la nature artistique. Ce figuier, ce petit serpent, le cocon qui est devant la fenêtre et attend son avenir, tout cela ce sont des symboles d'une haute signification. Oui, celui qui pourrait en déchiffrer le sens exact, serait bientôt en état de se passer de toute espèce d'écriture et de parole. Plus j'y pense, et plus je trouve qu'il y a dans le langage parlé quelque chose d'inutile, de désœuvré, je dirais presque de frivole, tant on est frappé du sérieux de la nature et de son silence, quand on se trouve en tête-à-tête avec elle devant un imposant rempart de rochers, ou dans la solitude d'une vieille montagne.

« Je viens, dit-il en montrant son papier, de dessiner ici une foule de fleurs et de plantes qui sont assez extraordinaires. Pourtant ces visions pourraient être encore plus fantastiques, plus extravagantes; la question est seulement de savoir si elles n'existent pas quelque part.

« L'âme, en dessinant, chante un morceau de son essence la plus intime, et ce sont véritablement les secrets les plus profonds de sa

création, laquelle, à ne considérer que ses conditions fondamentales, repose entièrement sur la forme et sur la plastique; ce sont ces secrets-là que le dessin bavard révèle. Les combinaisons dans ce vaste champ sont tellement infinies, que la verve comique elle-même y a trouvé place. Je ne veux que prendre les plantes parasites. Que de fantastique, de bouffon, de nature d'oiseau ne contiennent pas les moindres traits de ces plantes ! Leur semence volatile s'abat comme des papillons sur tel ou tel arbre, et lui vole de la vie jusqu'à ce que la plante devienne grande. C'est ainsi que nous trouvons enraciné dans le cœur de l'écorce, étendu en touffe, le gui avec lequel on prépare la glu; il devient buisson, surtout sur le poirier. Ici, non content de s'établir comme locataire, il faut encore que le poirier lui fasse son bois.

« La mousse des arbres qui vit également en parasite, appartient à la même famille. Je possède de fort belles conservations de ces espèces qui ne font rien pour elles-mêmes dans la nature, mais s'établissent à leur aise sur ce qui est déjà poussé. Je vous les montrerai à la première occasion; faites-m'en souvenir. Les qualités aromatiques de certains arbustes

qui appartiennent aussi aux parasites s'expliquent fort bien par la dérivation des sucs, parce que ceux-ci ne sont pas empruntés, selon le cours ordinaire de la nature, à une matière terrestre et grossière, mais à une substance d'un état déjà avancé.

« Aucune pomme ne croît sur le milieu du tronc, où tout est bois et rudesse. Il faut une longue suite d'années et des préparations bien vigilantes pour faire d'une jeune tige de pommier un arbre qui produise des fleurs et des fruits. Chaque pomme est une masse ronde et compacte qui exige, sous ce double rapport, une grande concentration, ainsi qu'un anoblissement et un raffinement des sucs qui y affluent de tous côtés. Il faut se représenter la nature comme un joueur doublant sans cesse son enjeu, et continuant, avec son gain, à jouer à l'infini aussi heureusement dans toute l'étendue accessible à son action. Les pierres, les animaux, les plantes sont renouvelés sans cesse après de semblables coups de dés heureux; et qui sait si l'homme tout entier ne serait pas un pareil enjeu dans un but plus élevé? »

Pendant cet agréable entretien, le soir était

venu ; et, comme il commençait à faire frais dans le jardin, nous remontâmes dans les appartemens. Nous nous mîmes plus tard à la fenêtre. Le ciel était semé d'étoiles : les cordes que l'entourage du jardin avait fait résonner, vibraient toujours dans l'âme de Goëthe, et la soirée n'avait pu les faire taire encore. « Tout est si immense, me dit-il, qu'on ne peut penser à une cessation d'aucun côté ; ou bien supposez-vous seulement que le soleil qui a tout créé a totalement accompli la création de son système planétaire distinct, et qu'alors la force créatrice qui a fait les terres et les lunes s'est épuisée en lui, ou qu'elle demeure inactive ou complétement inutile ? Je ne le crois nullement : je regarde même comme très vraisemblable que, derrière Mercure qui est déjà assez petit, apparaîtra un jour une autre étoile plus petite encore. On voit certainement déjà par la position des planètes que la force de projection du soleil diminue sensiblement, parce que les plus grandes masses dans le système sont celles qui s'éloignent le plus. Il peut arriver ainsi qu'à raison de cet affaiblissement de la force de projection, quelque essai de production de planète avorte quelque part. Si

le soleil ne peut alors séparer et repousser la jeune planète à une distance convenable comme les précédentes, il se formera peut-être autour de lui, comme autour de Saturne, un anneau qui pourrait jouer un mauvais tour à nous autres pauvres habitans de la terre, parce qu'il serait entièrement formé de parties terrestres ; et ce n'est pas pour nous seulement, mais pour toutes les autres planètes, que l'ombre d'un pareil anneau serait désagréable. Les douces influences de lumière et de chaleur seraient naturellement diminuées d'autant ; et toutes les organisations, dont le développement est leur ouvrage, se sentiraient plus ou moins paralysées.

« Considérées sous ce rapport, les taches du soleil pourraient éveiller quelques inquiétudes pour l'avenir. Il est au moins certain que dans tout ce que nous connaissons des formations successives et des lois constitutives de notre planète, nous ne voyons rien qui s'oppose à la formation d'un anneau du soleil, quoiqu'on ne puisse, à la vérité, assigner aucun temps à une telle formation. »

Quand je revins le lendemain soir à trois heures chez Goëthe, je le trouvai sérieux et

réfléchi. Il s'occupait du classement de ses médailles.

Pour un fidèle observateur de la nature, comme Goëthe l'était partout, c'est une grande joie de rencontrer dans sa collection de médailles une figure dont les traits peuvent expliquer le sens de certaines actions que l'histoire nous a rapportées de telle ou telle personne.

Il procédait de même avec ses collections d'histoire naturelle. Comme il tendait sans cesse à saisir la nature sur le fait, toutes ses observations et ses réflexions étaient toujours dirigées sur ce point. Le moindre objet pouvait, pour cette raison, avoir à ses yeux une grande importance, surtout les restes organiques d'un monde antérieur anéanti en partie.

Quiconque voulait se bien faire venir de lui à toujours, n'avait qu'à lui rapporter de ses voyages quelque chose de semblable. La griffe d'un ours marin ou d'un castor, une dent de lion, le bois bizarrement courbé d'un chamois, d'un bouquetin, enfin une déviation quelconque de l'ordre ordinaire pouvait lui donner des journées, des semaines entières de bienheureuse réflexion. Quand on le rendait possesseur

d'un pareil trésor, c'était tout-à-fait comme si on lui eût apporté une lettre d'un ami établi dans une partie lointaine du monde. Il s'empressait aussitôt, dans la joie de son cœur, et avec une amabilité parfaite, d'en communiquer aux autres le sens qu'il s'entendait fort bien à trouver. Il posait alors comme principe qu'à l'occasion, et comme malgré elle, la nature laissait échapper bien des secrets; que tout était dit quelque part, mais non pas toujours à l'endroit où nous le soupçonnions, et qu'il fallait alors chercher dans tous les coins où ce secret pouvait être tombé. De là le caractère énigmatique, sybillique et incomplet de nos observations de la nature. C'était, selon lui, un livre du contenu le plus immense, le plus curieux, dont les feuillets étaient épars en grand nombre sur Jupiter, Uranus et les autres planètes. Il était donc difficile, sinon impossible, d'arriver à un ensemble. La résolution de ce problème était par cette cause la pierre d'achoppement de tous les systèmes.

« Et voici maintenant le monstre en longues manches qui se moque de moi, parce que je

suis un vieux fou, et que je me fâche contre le monde, comme si je ne savais pas comment il est fait, et que tout en lui porte un cachet de m... ! » — C'est avec ces paroles que Goëthe me reçut dans un après-midi du mois d'août, où je le trouvai dans son jardin, en veste d'été, assis sur un banc de gazon ombragé. C'était un vendredi; il devait y avoir spectacle samedi, et un acteur, qui devait jouer, avait renvoyé son rôle, ce qui désorganisait complétement la pièce du lendemain. C'était surtout cet avis tardif qui contrariait Goëthe, à qui toute l'affaire retombait sur le dos, avec la même promptitude que l'acteur avait mise à s'en débarrasser.

« Il faut, dit Goëthe, en avalant avec l'air encore fâché un verre de vin, et en me forçant en même temps de prendre place devant lui; il faut que je supporte de telles avanies de gens qui, lorsqu'ils arrivent à Weimar par une porte, cherchent déjà des yeux celle par laquelle ils sortiront. C'est pour cela que j'ai été pendant cinquante ans un écrivain favori de ce public que vous avez la bonté d'appeler la nation allemande, que j'ai eu pendant vingt ou trente ans place et voix comme conseiller

intime à Weimar, le tout pour recevoir à la fin la loi de pareils drôles. Au diable ! qu'à mon âge, je dusse jouer une tragi-comédie de ce genre, et y remplir le rôle principal, c'est ce que je n'eusse jamais rêvé de toute ma vie. Vous me direz sans doute qu'au fond de toutes les affaires de théâtre, il n'y a rien que de la m.... (car vous avez regardé assez avant derrière le rideau), et qu'ainsi je ferais bien de lâcher, aussitôt que possible, ce paquet d'ordures; mais je vous répondrai que le retranchement que défend un bon général est aussi de la m...., et qu'il ne doit pourtant pas l'abandonner honteusement, s'il ne veut pas fouler son honneur dans la m.... Je ne pense pas que pour cela nous lui supposions une prédilection particulière pour la m..... J'espère donc que vous m'absoudrez aussi sur ce point. »

« La juste postérité, lui dis-je... » Mais Goëthe, sans attendre ce que je voulais dire de la postérité, me coupa la parole avec une incroyable vivacité. « Je ne veux, répondit-il, entendre parler, ni de public, ni de postérité, ni de justice, dites-vous, qu'ils rendront à mes efforts. Je maudis le *Tasso* uniquement parce

qu'on dit qu'il arrivera à la postérité. Je maudis *l'Iphigénie* : en un mot, je maudis tout ce qui plaît au public en moi. Je sais qu'il appartient au moment, et que le moment lui appartient, mais je ne veux pas vivre pour le moment. C'est pour cela, que je ne veux point laisser approcher de moi ce Kotzebue, parce que je suis fermement résolu à ne pas perdre une seule heure avec des gens que je sais ne pas m'appartenir, et auxquels je n'appartiens pas. Oui, si je pouvais arriver à faire un ouvrage, mais je suis trop vieux pour cela, un ouvrage qui me fît maudire cordialement pendant 150 ans par les Allemands, et leur fît dire en tout lieu, rien que du mal de moi, cela me réjouirait au-delà de toute expression. Ce devrait être une magnifique production, que celle qui ferait un pareil effet sur notre public si parfaitement indifférent de sa nature. Il y a du moins du caractère dans la haine, et si nous commencions quelque part, peu importe où, à montrer un caractère certain, nous serions à plus de moitié du chemin de devenir un peuple. Dans le fond, le plus grand nombre chez nous ne sait ni haïr ni aimer. Ils m'aiment! La sotte parole! je ne les aime pas,

moi. Je ne les en ai jamais remerciés sincèrement. Attendez, quand mon sac du sabbat s'ouvrira après ma mort, et que tous les esprits infernaux qu'il enferme seront lâchés pour tourmenter les autres comme ils m'ont tourmenté moi-même; ou encore s'ils voient dans la suite de *Faust* la scène où le diable lui-même trouve miséricorde et grâce devant Dieu, c'est alors qu'ils ne me pardonneront pas de sitôt. Il y a trente ans qu'ils se donnent du tracas avec les manches à balai du Blocksberg, et les conversations des chats dans la cuisine de la sorcière, qu'ils ont trouvés dans *Faust*, trente ans qu'ils ne cessent d'interpréter et d'allégoriser sur ce burlesque non-sens dramatique. En vérité, on devrait, dans sa jeunesse, se donner plus souvent de ces plaisirs-là, et leur jeter à la tête des blocs comme le Brocken. Est-ce que la spirituelle madame de Staël elle-même ne s'est pas avisée de trouver mal que, dans le chœur des anges, en présence de Dieu le père, j'aie fait le diable si bon diable? Elle l'eût à toute force voulu plus méchant. Que sera-ce donc si elle le rencontre un jour sur un gradin plus élevé, et peut-être dans le ciel?» — «Pardon, lui dis-je.

Vous venez de parler d'un sac du sabbat. C'est le premier mot que j'en entends de votre bouche. Puis-je savoir ce qu'il en est au juste? » — « Le sac du sabbat, reprit Goëthe avec le sérieux d'un Rhadamanthe, est une sorte d'outre, de réservoir, de sac infernal, destiné dans l'origine, à recevoir quelques poésies qui avaient avec les scènes de sorcières dans *Faust*, sinon avec le Blocksberg même, un rapport intime. Après quoi, comme d'ordinaire, cette destination s'agrandit, à peu près comme l'enfer, qui n'avait d'abord qu'un local, et auquel on ajouta plus tard deux subdivisions, les limbes et le purgatoire. Tout papier qui tombe dans mon sac de sabbat, tombe en enfer, et vous savez qu'en enfer, il n'y a pas de rédemption. Oui, si l'envie me prenait, comme j'y suis assez disposé aujourd'hui, de me saisir par la tête, et de me jeter moi-même dans mon sac de sabbat! j'en ai fait le serment, tout ce qui est au fond, y reste, et ne revoit plus la lumière du jour, et si j'y étais moi-même! C'est avec sévérité, sachez-le, que j'administre mon sac de sabbat, et que j'en maintiens la constitution. Là-bas brûle un inextinguible feu de purgatoire, et

s'il gagne, il n'épargnera ni amis ni ennemis. Je ne conseille du moins à personne de trop approcher. J'en ai peur moi même! »

Quelque temps après que Goëthe eét écrit son *Werther*, me racontait un jour le vieux et respectable Gleim, je vins à Weimar. où j'aurais été charmé de faire connaissance avec lui. Je fus invité chez la duchesse Amélie, à une soirée où l'on disait que Goëthe devait venir plus tard. J'avais apporté, comme nouveauté littéraire, le dernier almanach des Muses de Goettingue, dont je lus successivement à la société divers passages. Pendant que je lisais, un jeune homme avec bottes et éperons, et vêtu d'un court habit de chasse vert, s'était mêlé, sans que je l'eusse beaucoup remarqué, aux autres auditeurs. Il s'assit devant moi, et écouta très attentivement. A l'exception d'une paire d'yeux, d'un noir brillant tout italien, je n'aurais trop su que trouver de distinctif en lui. Mais tout était arrangé pour que je le connusse davantage. En effet, pendant une petite pause, où quelques hommes et dames donnaient leur avis sur tel ou

tel morceau, louant ceci, blâmant cela, ce joli chasseur, car je l'avais pris jusqu'alors pour tel, se leva, prit la parole, et s'offrit au même instant en s'inclinant devant moi d'une façon familière, à me remplacer, si je le voulais, de temps en temps dans la lecture, afin, disait-il, que je ne me fatiguasse pas trop. Je ne pus m'abstenir d'accepter cette proposition polie, et lui présentai sur-le-champ le livre. Mais, par Apollon et les neuf Muses, sans oublier les trois Grâces, qu'entendis-je à la fin! Car tout alla bien en commençant. Il lut aussi les productions vigoureuses de Voss, Bürger, et Léopold Stolberg, de façon à ce que personne n'eût rien à dire. Mais tout à coup le Satan de la témérité sembla saisir le lecteur par la tête, et je crus voir en personne réelle le chasseur infernal devant moi. Il lut des poésies qui n'étaient pas dans l'almanach, il divagua dans tous les tons et dans tous les mêtres possibles. Hexamètres, iambes, vers burlesques, et je ne sais quoi encore, tout y passa pêle-mêle, comme s'il n'eût eu qu'à les semer à pleines mains.

Que n'a-t-il pas, dans sa verve, imaginé ce soir-là! Il lui arrivait dans cette mêlée des

pensées si admirables, quoique morcelées et à peine indiquées, que les auteurs auxquels il les prêtait auraient dû remercier Dieu à deux genoux, si elles leur fussent tombées quand ils étaient à leur pupître. Quand on s'aperçut de la plaisanterie, une hilarité générale se répandit dans l'assemblée. Il adressa quelque chose à chacun des assistans. Quant à la protection de Mécène, que je me suis toujours fait un devoir d'exercer vis-à-vis des jeunes poètes savans et artistes, quoiqu'il me rendît justice flatteuse d'un côté, il n'oublia pourtant pas de l'autre de m'avertir par une petite piqûre, que je me méprenais souvent à l'égard des individus auxquels j'accordais cette protection; il me compara assez spirituellement dans une petite fable improvisée en vers burlesques, à un brave coq d'Inde, patient outre mesure, qui couve avec une grande longanimité une masse considérable d'œufs, tant les siens propres que ceux des autres, et qui ne se fâche même pas, quand il arrive en passant, qu'à la place d'un œuf véritable, on lui en glisse un de plâtre.

« C'est Goëthe ou le diable! dis-je à Wieland qui était assis à table devant moi. » L'un et

l'autre, me répondit-il. Il a le diable au corps aujourd'hui ! C'est comme un poulain fringant qui lance des ruades devant et derrière, et qu'on fait bien de ne pas trop approcher.

Gleim se divertissait beaucoup de cette amusante anecdote, de même que Wieland, de la bouche duquel j'ai recueilli beaucoup de traits importans consignés ici.

Je parlais un jour à Goëthe de sa contemplation élevée, indifférente, du spectacle du monde. Il m'interrompit soudainement en relevant son noble front bombé, sous lequel éclataient deux yeux de feu comme deux rayons sous la voûte d'un temple divin : « Tout cela est fort bien ! me dit-il. Mais l'homme, ici-bas, doit-il monter dans cette région, où les souffrances peintes et réelles sont les mêmes pour lui, où il cesse d'être homme, sans être artiste pourtant, où la lumière ne fait plus qu'arriver, mais sans échauffer ni réjouir ? Et puis cette maxime, une fois reconnue, ne conduirait-elle pas à une absence générale de caractère ? Ce sont là deux questions toutes différentes. Laissons aux dieux le point de vue de

leur calme éternel : ils peuvent, s'ils le veulent, tout considérer sur cette terre comme un jeu arrangé par eux à dessein ! Mais nous, hommes livrés à des besoins humains, l'on ne doit point nous amuser avec un rideau de spectacle couvert de peintures variées : il faut nous laisser le sérieux sacré, sans lequel, après tout, l'art dégénère en pure jonglerie. Jeux et toujours rien que des jeux ! Sophocle n'était pas un homme à jeux, et Eschyle encore moins. Tout cela n'est qu'invention des temps modernes, et n'a que peu ou point de valeur. David chantait des hymnes plus hardies que celles de Pindare, et il gouvernait en même temps un royaume... Mais que gouvernez-vous ?... Il est bien et louable d'observer depuis l'hysope jusqu'au cèdre du Liban, de scruter la nature dans toutes ses apparitions, ou, comme il vous plaît de le dire, de la recevoir en vous : vous voudrez bien seulement ne pas éloigner de mes yeux la couronne de toutes les apparitions de la nature, l'homme dans sa grandeur morale innée. Quand je me représente Néron brûlant Rome et pinçant de la lyre à ce moment, oh ! pour celui-là, c'est un véritable jeu ; c'est, en effet, un tableau magnifique.

Qu'importe aux architectes de Néron que des femmes et des enfans pleurent dans une ville en feu ! c'est une histoire d'hier. Lui, de son côté, trace le plan d'une Rome toute neuve ; et, pourvu que le dessin fasse bon effet sur le papier et ne se perde pas, Néron est pleinement satisfait. Au bout de tout cela, tout sera exécuté dans un goût bien plus avancé, et l'on doit encore savoir gré au maître du monde d'avoir rendu cette réforme indispensable. Nous avons donc aussi, nous, une Rome peinte et une Rome réelle. La différence n'est pas si grande. Nous sommes artistes, dieux, Nérons ; et comment que nous soyons, quoi que nous soyons, c'est toujours au mieux :

« Car chaque caractère particulier a raison,
« La contradiction seule a tort. »

La voix puissante qui disait ces paroles est éteinte aussi depuis long-temps. D'après la conformité des sentimens qui sont à ceux de Goëthe dans le même rapport que le nord au midi, le lecteur devinera sans peine que c'était celle de Herder. Merck, qui était aussi un ami de la première jeunesse de Goëthe, ne pouvait non plus approuver sa tendance absolue à la

contemplation. Herder me raconta qu'il lui dit un jour avec sa piquante énergie : « Vois-tu, en comparant ce que tu pouvais être dans le monde et ce que tu n'es pas, tout ce que tu as écrit est pour moi de la m... »

Merck demeura six mois à Weimar, et si maussade à la fin qu'il ne vit plus Goëthe. « Quelle diable d'idée, disait-il, a-t-il pris à Wolfgang de courtisaner et de valeter à la cour de Weimar, d'encenser les autres ou de se laisser encenser, ce qui revient au même? N'y a-t-il donc pas quelque chose de mieux à faire pour lui ? » Merck, ajoutait Herder, était un original, rigoureux pour certaines choses, souvent paradoxal, quelquefois assombri, mais qui lançait fréquemment d'admirables jets de lumière; ce fut son esprit de feu qui le consuma. Il se retira de plus en plus en lui-même, brilla encore de quelques rares étincelles, et à la fin tomba en cendre. Merck finit par le suicide.

De son côté, Goëthe se sentit plus d'une fois blessé au fond du cœur d'être ainsi méconnu par ses amis, au nombre desquels était aussi Jacobi. Il fit ce que, d'après sa nature, il ne pouvait s'interdire, et n'en avait aucun

regret. S'il n'attendait aucun éloge, au moins n'attendait-il non plus aucun reproche cruel; mais ses amis auraient voulu le voir tout autre. L'élu de la nature ne devait, selon eux, représenter que les choses d'élite : ils voulaient le reléguer dans un cercle noble et de choix, mais pourtant très circonscrit, celui-là même où il avait jadis entraîné leur affection; mais le génie de Goëthe avait bien plus d'étendue, et dédaignait toute voie qui l'écartait ou le séparait de la nature.

Comme la dissonnance entre Herder et lui était essentielle, quelque rares que fussent leurs natures respectives, il était impossible de penser à un rapprochement entre eux. Chez Herder, toute forme devenait une idée. Il fondit toute l'histoire en idées pour en faire l'histoire de l'humanité. Chez Goëthe, au contraire, toute idée allait se cacher sous une forme. Nous avons vu qu'il aurait volontiers renoncé à la parole imparfaite, selon lui, pour s'exprimer, comme la nature elle-même, par des symboles, et qu'il traduisait ses rêves d'une manière sensible par des fleurs et par des étoiles. Il lui aurait suffi, comme à la nature

de se jouer avec lui-même dans une solitude mystérieuse, et de faire passer son existence charmée par toutes les formes de la vie. Il déplorait, quand il était question de Herder, l'isolement septentrional de celui-ci, et le blâmait de vouloir précipiter à toute force dans la sphère orageuse et sombre de la politique et de la vie, ces jeux brillans et gracieux de l'art. Ces deux sphères, ajoutait-il sagement, étaient des cercles complets et arrêtés. Il fallait les maintenir séparés chacun en soi, et Dieu pour nous tous. Ainsi, ce que Goëthe appelait restreint, Herder le nommait humainement beau; quant aux choses proclamées par Herder comme l'infinité d'une grande idée, qui se manifestait sous diverses ramifications divines, tantôt comme héroïsme, tantôt comme législation, tantôt comme poésie inspirée, ou enfin comme histoire du monde, Goëthe, au contraire, en ressentait si peu la sublimité, que des caractères comme ceux de Luther et de Coriolan, par exemple, lui causaient un certain malaise, ce qui ne peut s'expliquer d'une manière satisfaisante, que par la secrète contradiction dans laquelle

ces deux caractères se trouvaient avec le sien.

La nature de Goëthe était belle, celle de Herder élevée. Herder était profondément remué par l'esprit de son temps. Il le portait en lui, le précédait, et l'a imprimé comme sceau à ses écrits. Il voulait fonder un empire de formation morale. Il recueillait avec un joyeux empressement, comme un trésor perdu, toute grandeur et toute beauté dans toutes les régions du ciel et du temps, pour en douer la pauvre humanité chérie, son doux *humanus*, image de Dieu noircie avec le temps, et lui rendre l'éclat perdu de l'Eden. Tout ce qu'entreprenait Herder avait un but humain et élevé. Qui pouvait contempler une telle vocation sans respect et sans amour? Il détestait les livres, mais il en écrivait, ajouta, en plaisantant, Wieland, toujours attaché à Herder, un jour qu'il était question de cette répugnance devant Herder lui-même. Il ne mesurait pas, l'aimable poète, la profonde douleur que devait causer cette remarque à ce noble écrivain, et il n'appréciait pas toute la dignité de cette souffrance. C'est parce que cette tendance pratique était et devait rester

tout-à-fait étrangère à la nature de Goëthe, qu'ils ne purent jamais s'entendre, toutes les fois qu'il s'agit de semblables sujets. Ce fut à cet égard seulement qu'ils s'éloignèrent toujours l'un de l'autre.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

TABLE.

PREMIER VOLUME.

Dédicace. I
Préface III

DE L'ALLEMAGNE.

Première partie. I
Deuxième partie. 69
Troisième partie. 145
Quatrième partie 241

DEUXIÈME VOLUME.

DE L'ALLEMAGNE.

Cinquième partie I
Sixième partie 119
Citations 207
Frédéric-le-Grand et Gellert. 209
M. Victor Cousin 219
Fragmens philosophiques, par M. V. Cousin. 231
La vie de Hoelty, par Voss 253
Fragmens de Falk sur Goëthe. 279

FIN DES TABLES.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

EUGÈNE

RENDUEL

LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Rue des Grands-Augustins, 22,

A PARIS.

—

Extrait du Catalogue.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ŒUVRES COMPLÈTES

De Victor Hugo.

—

— belle édition in-octavo. —

—

POÉSIE.

	fr.	c.
ODES ET BALLADES. 2 vol.	15	
LES ORIENTALES. 1 vol.	7	50
LES FEUILLES D'AUTOMNE. 1 vol.	7	50

ROMAN.

HAN D'ISLANDE. 2 vol.	15	
BUG-JARGAL. 1 vol.	7	50
LE DERNIER JOUR D'UN CONDAMNÉ. 1 vol.	7	50
NOTRE-DAME DE PARIS. 3 vol.	22	50

DRAME.

CROMWELL. 1 vol.	9	
HERNANI. 1 vol.	6	
MARION DE L'ORME. 1 vol.	6	
LE ROI S'AMUSE. 1 vol.	6	
LUCRÈCE BORGIA. 1 vol.	6	
MARIE TUDOR. 1 vol.	6	

COMPLÉMENT.

LITTÉRATURE ET PHILOSOPHIE MÊLÉES. 2 vol.	15	

Sous presse :

LES CHANTS DU CRÉPUSCULE, 1 vol.	8	

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ŒUVRES COMPLÈTES

De Charles Nodier.

— belle édition in-octavo. —

	fr.	c.
JEAN SBOGAR. 1 vol.	7	50
LE PEINTRE DE SALTZBOURG. — ADÈLE. — THÉRÈSE AUBERT. 1 vol.	7	50
SMARRA. — TRILBY. — LES TRISTES. — HÉLÈNE GILLET. 1 vol.	7	50
LA FÉE AUX MIETTES, roman imaginaire. 1 vol.	7	50
RÊVERIES. 1 vol.	7	50
MADEMOISELLE DE MARSAN. 1 vol.	7	50
LE DERNIER BANQUET DES GIRONDINS. 1 vol.	7	50
SOUVENIRS ET PORTRAITS. 1 vol.	7	50
SOUVENIRS ET PORTRAITS. — Ouvrage nouveau. —	7	50
SOUVENIRS DE JEUNESSE. 1 vol.	7	50
LE DERNIER CHAPITRE DE MON ROMAN. Demi-v.	3	
CONTES EN PROSE ET EN VERS. 1 vol.	7	50
NOTIONS ÉLÉMENTAIRES DE LINGUISTIQUE, ou histoire abrégée de la parole et de l'écriture. 1 vol.	7	50

— Chaque volume des œuvres complètes de CHARLES NODIER se vend séparément. —

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ŒUVRES

DE

A.-C. Sainte-Beuve.

—

— belle édition in-octavo. —

—

	fr. c
VOLUPTÉ, roman. 2 vol.	15
CRITIQUES ET PORTRAITS LITTÉRAIRES. 1 vol.	8
JOSEPH DELORME. — Vie et poésies. — 1 vol.	7 50
LES CONSOLATIONS. 1 vol.	7 50
POÉSIE FRANÇAISE AU XVI^e SIÈCLE. 2 vol.	15

Sous presse :

CRITIQUES ET PORTRAITS LITTÉRAIRES. — OUVRAGE NOUVEAU. — 1 vol.	8

ŒUVRES

DE

Henri Heine.

—

— belle édition in-octavo. —

—

REISEBILDER. — TABLEAUX DE VOYAGES. 2 vol.	15
DE LA FRANCE. 1 vol.	7 50
DE L'ALLEMAGNE. 2 vol.	15

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ŒUVRES COMPLÈTES

De E.-T.-A. Hoffmann.

Contes Fantastiques ;
Contes Nocturnes ; Fantaisies à la manière de Callot ;
Romans ; Dialogues ; Essais, etc., etc.,

Traduits de l'allemand

PAR A. LOEVE-VEIMARS.

Contes Fantastiques.

1re *livraison.* — *Réimpression.*

fr.

Le Majorat, — le Sanctus, — Salvator Rosa, — la Vie d'Artiste, — le Violon de Crémone, — la Leçon de Violon, — Marino Faliero, — le Bonheur au jeu, — le Choix d'une Fiancée, — le Spectre fiancé, 4 vol. in-12, vignette. 12

2e *livraison.*

Le Sablier, — la Cour d'Artus, — Don Juan, — Gluck, — Agafia, — Mademoiselle de Scudéry, — Zacharias Werner, — maître Martin le tonnelier et ses apprentis, — l'Eglise des Jésuites, maître Floh, sept aventures, 4 vol. in-12, vignette. 12

3e *livraison.*

Les Contemplations du Chat Murr, entremêlées accidentellement de la Biographie du maître de chapelle Jean Kreisler, suivies de ses Souffrances musicales, 4 vol. in-12, vignette 12

4e *livraison.*

Contes Nocturnes.

Les maîtres Chanteurs, — la Maison déserte, — le Diable, — Ignace Denner, — le Vœu, — maître Jean Watch, le charpentier, — le Cœur de pierre, — le Botaniste, — les Brigands, aventures de deux amis dans un château de Bohême, 4 vol. in-12. 12

5e *livraison.*

Contes et Fantaisies.

Les Mines de Falun, — les Ménechmes, — l'Enfant étranger, — le Casse-Noisette, — Kreisleriana, — Pensées, — Singulières espèces de Folies, — la Vie de E.-T.-A. Hoffmann, avec son portrait d'après nature, 4 vol. in-12. 12

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PUBLICATIONS DIVERSES.

F. de La Mennais.

	fr. c.
PAROLES D'UN CROYANT, 1 vol. in-8.	6
— *Le même Ouvrage*, 1 vol. in-18, papier vélin.	3 50
— *Le même Ouvrage*, édition populaire. 1 vol. in-18.	1 25

Victor Hugo.

LES CHANTS DU CRÉPUSCULE. 1 vol. in-8.	8

André Chénier.

POÉSIES COMPLÈTES ET INÉDITES, 2 vol. in-8.	15

Alphonse Royer.

VENEZIA LA BELLA, 2 vol. in-8, vignettes.	15
LES MAUVAIS GARÇONS, 2 vol. in-8, vignettes.	15

Michel Raymond.

LES INTIMES, 3 vol. in-8, troisième édition.	22 50

Frédéric Soulié.

LES DEUX CADAVRES, 2 vol. in-8, troisième édition.	15

P.-L. Jacob.

LES SOIRÉES DE WALTER SCOTT A PARIS, 2 vol. in-8.	15
LE ROI DES RIBAUDS, 2 vol. in-8, portrait.	15
UN DIVORCE, 1 vol. in-8, vignette.	7 50
LA DANSE MACABRE, 1 vol. in-8, vignette.	7 50
VERTU ET TEMPÉRAMENT, 2 vol. in-8, vignettes.	15
QUAND J'ÉTAIS JEUNE, 2 vol. in-8.	15
LES FRANCS TAUPINS, 3 vol. in-8.	22 50

Le comte de Pastoret.

RAOUL DE PELLEVÉ, 2 vol. in-8, vignettes.	15

Eugène Sue.

LA SALAMANDRE, 2 vol. in-8, vignettes, troisième édition.	15

Jules Lacroix.

UNE GROSSESSE, 1 vol. in-8, vignette, deuxième édition.	7 50
CORPS SANS AME, 2 vol. in-8, deuxième édition.	15
UNE FLEUR A VENDRE, 2 vol. in-8.	15

Paul de Musset.

LA TABLE DE NUIT, ÉQUIPÉES PARISIENNES, 1 vol. in-8, vignette.	7 50
SAMUEL, roman sérieux, 1 vol. in-8, vignette.	7 50
LA TÊTE ET LE COEUR, NOUVELLES ÉQUIPÉES, 1 vol. in-8.	7 50

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Joseph d'Ortigue.

	fr.	c.
LA SAINTE BAUME, roman, 2 vol. in-8.	15	
LE BALCON DE L'OPÉRA, 1 vol. in-8, vignette.	8	

Théophile Gautier.

LES JEUNES FRANCE, 1 vol. in-8, vignette.	7	50

Alfred de Musset.

UN SPECTACLE DANS UN FAUTEUIL, 1 vol. in-8.	7	50

Petrus Borel.

CHAMPAVERT, CONTES IMMORAUX, 1 vol. in-8, vignette.	7	50
MADAME PUTIPHAR, 2 vol. in-8.	15	

D'Arlincourt.

LES ÉCORCHEURS, 3 vol. in-12, troisième édition.	10	

Le marquis de Custine.

LE MONDE COMME IL EST, 2 vol. in-8.	15	

Le général Dumouriez.

MÉMOIRES ET CORRESPONDANCE INÉDITS, publiés sur les manuscrits autographes déposés chez l'éditeur, et précédés d'un *fac simile*, 2 vol. in-8.	15	

Eugène Chapus.

TITIME, HISTOIRE DE L'AUTRE MONDE, 1 vol. in-8.	7	50
LE CAPRICE, 2 vol. in-12.	6	

Henri Martin.

LE LIBELLISTE, 2 vol. in-8.	15	
MINUIT ET MIDI, 1 vol. in-8.	7	50

Rey Dussueil.

LA FIN DU MONDE, 1 vol. in-8.	7	50
LE MONDE NOUVEAU, 1 vol. in-8.	7	50

Émile Cabanon.

UN ROMAN POUR LES CUISINIÈRES, 1 vol. in-8, vignette.	7	50

Juliette Bécard.

UN ACCÈS DE FIÈVRE, 1 vol. in-8.	7	50

S.-H. Berthoud.

MATER DOLOROSA, 2 vol. in-8, vignettes.	15	

Mortonval.

DON MARTIN GIL, 2 vol. in-8.	15	

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

fr. c.

MAURICE PIERRET, 5 vol. in-12. 10
LE COMTE DE VILLAMAYOR, 5 vol. in-12. 10
LE TARTUFE MODERNE, 4 vol. in-12. 8

De Fauconpret.

LES FRÈRES D'ARMES, trad. de l'anglais de James, 3 vol. in-8. 15
DE L'ORME, HISTOIRE DU TEMPS DE LOUIS XIII, traduit du même auteur, 2 vol. in-8. 15
LE SECRET DU ROI, trad. de l'anglais de Power, 2 vol. in-8. 15

Sagoskin.

ROSSLAWLEW, OU LES RUSSES EN 1812, trad. par Jean Cohen, 2 vol. in-8. 15

Tieck.

LE SABBAT DES SORCIÈRES, 1 vol. in-8. 7 50

Ferdinand Dugué.

LA SEMAINE DE PAQUES, 1 vol in-8°. 7 50

Gustave Albitte.

UN CLAIR DE LUNE, 1 vol. in-8. vignette. 7 50
UNE VIE D'HOMME, 1 vol. in-8. 7 50

E. Bergounioux.

CHARETTE, 1 vol. in-8. 7 50

Frédéric Mercey.

TIEL LE RODEUR, 2 vol. in- 8, vignettes. 15

J. Brisset.

LES CONCINI, 2 vol. in-8. 15

Jules Lechevalier.

ÉTUDES SUR LA SCIENCE SOCIALE, 1 vol. in-8. 8

Frédéric Schlegel.

TABLEAU DE L'HISTOIRE MODERNE, traduit de l'allemand, 2 vol. in-8. 15

Raoul Rochette.

COURS D'ARCHÉOLOGIE, professé à la Bibliothèque royale, 1 vol. in-8. 9

H. de Mérode et de Beauffort.

DE L'ESPRIT DE VIE ET DE L'ESPRIT DE MORT, 1 vol. in-8. 7

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ROMANS

FORMAT IN-DOUZE.

—

	fr.
LES ÉCORCHEURS, par le vicomte d'Arlincourt, 5 vol.	10
LE CAPRICE, par Eugène Chapus, 2 vol.	6
MAURICE PIERRET, par Mortonval, 5 vol.	10
LE COMTE DE VILLAMAYOR, par le même, 5 vol.	10
LE TARTUFE MODERNE, par le même, 4 vol.	8
LE BOURREAU, par Maurice Dufresne, 4 vol.	8
LA FILLE MÈRE, par madame Louise Maignaud, avec une préface de Jules Janin, 4 vol.	8
LES MARIONNETTES POLITIQUES, par Touchard-Lafosse, 4 vol.	8
L'HOMME BLANC DES ROCHERS, par Toulotte, 4 vol.	8
LA MAITRESSE ET LA FEMME MARIÉE, par Frédéric de Castillon, 2 vol.	5
PALMERIN D'ANGLETERRE, traduit par Eugène de Monglave, 4 vol.	8
CARAMURU, traduit par le même, 3 vol.	6
LES AMOURS D'UN JÉSUITE, par madame Anna-Maria Yung, 1 vol.	3

PUBLICATIONS SOUS PRESSE.

—

Victor Hugo.

LES CHANTS DU CRÉPUSCULE, 1 vol. in-8.

Sainte-Beuve.

CRITIQUES ET PORTRAITS, 1 nouveau vol. in-8.

Louis de Maynard.

OUTRE-MER, 2 vol. in-8°.

JEAN DE SAVEUSE, 2 vol. in-8°.

Jules Lacroix.

L'ÉTOUFFEUR D'ÉDIMBOURG, 1 vol. in-8°.

Théophile Gautier,

auteur des *Jeunes France*.

MADEMOISELLE DE MAUPIN, Double Amour, 2 vol. in-8°.

E.-T.-A. Hoffmann.

SIXIÈME LIVRAISON, 4 vol. in-12.

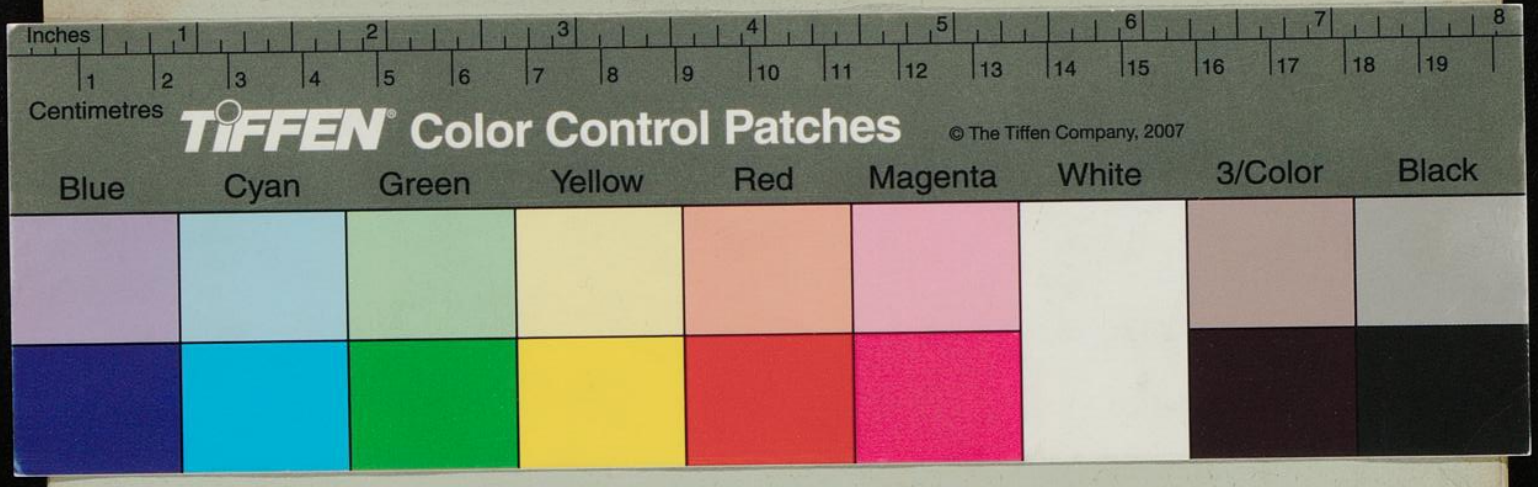
Louis Bertrand.

GASPARD DE LA NUIT, 1 vol. in-8°.

IMPRIMERIE DE PLASSAN, RUE DE VAUGIRARD, 11.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf



Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf